JUL 25 1922

29e Année. N° 12. 15 Juin 1922.

GENERAL LIBRARY
JUL 24 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Prosper **Mérimée**. . .	*Lettres à la Princesse Mathilde*.	673
Princesse **Paley** . . .	*Mes Souvenirs de Russie (1916-1919)*. — II. . .	707
Paul **Morand**.	*La Nuit de la rue de Babylone*	737
Docteur **Cabanès** . . .	*La Puissance de Suggestion chez Napoléon*. . .	753
A. **Kouprine**	*Oléssia la Sorcière*. — II.	779
Émile **Borel**	*L'Enseignement des Sciences dans les Lycées*. . .	802
Émile **Magne**	*Tallemant des Réaux en ménage* (fin).	812
A. **Albert-Petit**. . . .	*Comment meurt une Civilisation*.	841
Abel **Bonnard**.	La Vie présente : *Femmes*	853
Paul **Alfassa**.	Les Arts : *L'Exposition du Second Empire*. . .	867
Albert **Flament**. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	875
André **Chaumeix** . . .	La Politique : *Les Réparations*.	888

Copyright 1922 *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE FRANCE CONTEMPORAINE,

par **Ernest Lavisse.**

Tome IX : **LA GRANDE GUERRE,**
par A. Gauvain, H. Bidou, Ch. Seignobos.
Conclusion, par Ernest Lavisse.

Voici que s'achève cette grande œuvre, que le dernier tome vient couronner magnifiquement. C'est, pour la première fois, en un volume prodigieusement riche de matière, non plus seulement le récit, qui en a été fait cent fois, des événements de la grande guerre, mais, dans la mesure où il possible de l'écrire aujourd'hui, l'*histoire* de toute cette tragique époque, vue dans toute la plénitude de son ampleur, et vue par des historiens. On peut dire que jamais les événements diplomatiques et internationaux qui ont préparé et accompagné la guerre et qui en expliquent les phases successives n'ont été racontés et expliqués avec la lucidité, la vie, la sincérité présente et la noble éloquence qu'y a apportée M. Gauvain; que jamais les événements militaires de ces douloureuses années ne sont apparus aussi clairs, aussi fortement enchaînés et expliqués, aussi intelligemment accusés dans leur grandes lignes et dans leurs phases successives, qui seules importent, que sous la plume à la fois savante, judicieuse, élégante et pittoresque de M. Henry Bidou; que, pour la première fois, le developpement complexe et difficile de la vie politique de la France durant cette période, et les conséquences sociales et politiques de la guerre sont ramenées par M. Ch. Seignobos en des chapitres sobres, denses de matière et riches d'aperçus lumineux, — et qu'enfin la vaste, profonde, éloquente, noble et réconfortante conclusion du maître lui-même ouvre sur les difficiles heures présentes et sur l'avenir qu'il est possible d'entrevoir les horizons les plus larges, en des pages que nul ne lira sans émotion, et qui sont le plus bel hommage que pût rendre à la France éternelle l'homme qui aujourd'hui en connaît et en comprend le mieux l'histoire. Il a la joie de voir terminée la grande œuvre monumentale qui, de la première ligne à la dernière, depuis les premiers temps de la Gaule primitive jusqu'à l'heure où nous vivons, porte partout la marque de sa pensée, de son action, de sa direction intellectuelle, et au moment où s'achève cet immense ouvrage, il faut rendre hommage au grand effort infatigable qui en a été l'âme, et qui a su conduire à son terme ce qui à tout autre eût paru chimérique.

RACOLAGE ET MILICE (1701-1715),

par **Georges Girard.**

Les institutions militaires de l'ancien régime sont encore bien mal connues; nous n'avons sur elles que des notions une fois pour toutes énoncées et qui ont besoin d'être sérieusement revisées; d'innombrables histoires de « l'armée à travers les âges » ont été publiées, et pas une histoire critique de l'armée française. A cette histoire, M. Girard apporte une importante contribution en établissant, d'après les archives de la guerre, le recrutement de l'armée royale à la fin du règne de Louis XIV, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Ce sujet n'a jamais été effleuré, et M. Girard y a trouvé une matière vivante et neuve. Les soldats étaient recrutés soit par engagements « volontaires », — par racolage, enrôlement forcé, enrôlement infligé comme sanction pénale —, soit par appels obligatoires. L'auteur fait sentir d'une façon concrète à la fois l'énorme effort demandé au pays par Louis XIV, et l'horreur générale ressentie par la France de l'ancien régime pour le service militaire.

LES PLANS SECRETS DE LA POLITIQUE ALLEMANDE EN ALSACE-LORRAINE (1915-1918),

par **Charles Schmidt.**

De 1871 à 1914, l'Alsace-Lorraine n'avait cessé d'être pour le Gouvernement allemand une source de difficultés croissantes : manière douce et manière forte avaient été également impuissantes à transformer les annexés en Allemands. La fuite en France, dès août 1914, de 36 000 mobilisables, et les continuelles désertions des soldats alsaciens-lorrains montrèrent aux autorités impériales qu'une réforme radicale du régime du *Reichsland* s'imposait d'urgence. Plusieurs projets furent discutés en secret, et on en aurait longtemps ignoré la teneur exacte si un heureux hasard n'en avait fait découvrir le dossier, en 1919, à Strasbourg. C'est ce dossier que M. Schmidt présente magistralement au public. Il a une importance exceptionnelle, qu'a soulignée M. Poincaré dans un de ses récents discours en Alsace. Il constitue une reconnaissance formelle de l'échec de la germanisation des deux provinces, et il prouve l'impossibilité d'un accord sur cette question entre les autorités responsables. Sur un point seulement, militaires et civils, Prussiens et Bavarois s'unissent, c'est sur la nécessité d'une germanisation rapide, brutale, linguistique et économique du pays et sur le danger extrême que présenterait l'autonomie, en raison des tendances françaises des populations annexées. Or c'est précisément un mouvement autonomiste que la propagande allemande s'évertue vainement depuis l'armistice à susciter en Alsace. A cette propagande allemande, ces textes allemands répondent péremptoirement. On doit souhaiter leur diffusion non seulement chez nos alliés et nos amis, mais aussi outre-Rhin.

LES NOIRS DE L'AFRIQUE,

par **Maurice Delafosse.**

Ce livre offre, sous une forme ramassée et originale, un aperçu d'ensemble, — qui manquait au public français, — sur l'histoire, les civilisations et les caractères matériels, intellectuels et sociaux des populations de race noire habitant le continent africain. Il ne traite des peuples de race blanche, Phéniciens, Egyptiens, Arabes et Maures, qui ont joué un si grand rôle de la Méditerranée au Soudan, que dans la mesure de leur influence sur les sociétés noires. L'auteur a puisé à des sources peu connues et souvent inédites, telles que les historiens et géographes arabes du moyen âge; il a pu recueillir, personnellement, en Afrique occidentale, les traditions conservées par les indigènes. Réagissant contre le préjugé de l'infériorité de ces races, il montre que la lenteur de leur développement est due avant tout à des circonstances naturelles défavorables, et que leur histoire véritable ne fait sans doute que commencer. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie, et l'ouvrage est accompagné de cartes qui en facilitent la lecture.

pires.
a fois
XIV,
ce de

),

cessé
l une
douce
mpuis-
pands.
mobi-
soldats
torités
régime
sieurs
on en
si un
rir le
er que
blic. Il
lignée
urs en
rmelle
x pro-
accord
respon-
ires et
est sur
rutale,
sur le
nie, en
lations
vement
mande
usciter
de, ces
ement.
lement
e-Rhin.

e et ori-
uait au
tions et
sociaux
e conti-
de race
Maures,
erranée
fluence
à des
, telles
bes du
lement,
servées
préjugé
que la
avant
rables,
doute
d'une
gné de

LETTRES DE MÉRIMÉE

A

LA PRINCESSE MATHILDE[1]

— 1860 A 1870 —

Cannes, 11 février 1859.

Princesse,

Votre Altesse Impériale daigne penser à un pauvre solitaire que tout le monde oublie! Il y a longtemps que je pensais à vous écrire, mais il y a si peu d'idées à Cannes que je n'osais vous importuner des miennes. Je passe ma vie au soleil quand il y en a; malheureusement, ce n'est pas tous les jours. Le reste du temps je me fais du mauvais sang à méditer sur les rares nouvelles que je reçois. Je trouve que le monde devient tous les jours plus bête et plus hypocrite. Il me prend des colères féroces quand j'entends les jérémiades que font des banquiers et des femmes médiocrement vertueuses sur les persécutions que souffre notre Saint Père le Pape et les dangers que court la religion. J'ai été très heureux de ne pas me trouver à Paris pour ne pas assister à l'élection de mon nouveau confrère. Je n'ai jamais entendu ses sermons, puisque, comme disait M. Rossi, j'en ai de

1. La *Revue de Paris* a publié, en 1894, les lettres de Mérimée à la princesse Julie. Nous devons à l'obligeance du comte Primoli les lettres de Mérimée à la princesse Mathilde.

meilleurs dans ma bibliothèque et que je ne les lis pas. J'ai lu de lui une page prêchée à Notre-Dame où il expliquait d'une façon très cavalière le mystère au moyen duquel tout homme, vraiment digne de ce nom, pouvait sommer le bon Dieu de lui fournir une âme, soit en mariage, soit autrement. Dans un temps différent de celui-ci, on aurait été scandalisé, mais aujourd'hui on ferait lire Fanny dans les pensionnats de demoiselles si c'était signé par un abbé. Outre mes indignations contre mon siècle, j'ai un rhumatisme à la hanche gagné à la culture des Beaux-Arts en plein vent, et cela achève de me rendre misanthrope. Enfin je me livrais à l'éducation de deux insectes qui sont morts tous les deux ces jours passés. C'étaient des Prégadion, animaux respectés à Cannes parce qu'ils ont toujours les deux pattes de devant rapprochées comme s'ils priaient, d'où leur nom de Priedieu. Mais, au fond, ce sont des hypocrites très voraces qui mangent les mouches et les papillons. La civilisation nous envahit ou abat nos bois et l'on fait sauter nos rochers pour un chemin de fer autour de Cannes, on bâtit une foule de maisons grotesques pour les Anglais qui viennent s'abattre ici. Je me fais une joie de penser aux convulsions que cette architecture va donner à l'architecte de Pierrefonds dont vous m'annoncez la visite. Heureusement il nous reste encore des montagnes trop hautes pour que les ingénieurs les abattent, et une mer admirable qui consoleront Viollet-le-Duc des indignités de ses collègues. Mon journal m'apprend ce matin un accident arrivé à madame de Saint-Marsault. J'espère qu'il n'est pas aussi grave qu'on pourrait le supposer. Nous avons ici M. Cobden qui vient faire provision de poumons pour défendre son traité. Plus une princesse, dame aux perles, Druchkoï, qui est l'ex-madame de Nesselrod. C'est une tour avec un nez rouge. Nous avons encore M. le baron de Bunden avec qui je fais de la théologie, enfin nous attendons tous les jours Lord Brougham qui, ayant dit son discours au Parlement, a le droit de se tenir en repos quelque temps sous ses orangers. Je suis furieux contre Arago[1], qui, par son abominable paresse, m'a fait faire un pas de clerc que deux

1. Alfred Arago, le plus jeune fils du célèbre astronome.

mots de lui m'eussent évité. Oserais-je supplier votre Altesse Impériale de lui dire son fait.

Je suis, avec le plus profond respect,

Madame,

de votre Altesse Impériale,

le très humble et très obéissant serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, 25 juin 1860.

Madame,

Je manque sans doute à l'étiquette en écrivant à Votre Altesse Impériale, mais il me semble que, dans l'affliction, toutes les marques de sympathie, même les plus humbles, sont permises[1]. Il y a quelques années, dans une circonstance semblable, Votre Altesse a daigné oublier son rang pour m'adresser quelques mots de consolation que je n'oublierai jamais. Aujourd'hui, j'ose exprimer à Votre Altesse toute la part que je prends à son affliction, et je la supplie de croire que, parmi tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher, personne ne s'associe plus sincèrement que moi aux peines qu'Elle peut éprouver.

Je suis, avec le plus profond respect,

Madame,

de Votre Altesse Impériale,

le très humble et très obéissant serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 20 novembre 1860.

Madame,

Je reçois une invitation de Votre Altesse Impériale, à laquelle, à moins d'avoir des ailes d'hirondelle, il m'est impossible de me rendre. Elle me couvre de confusion. Je voulais aller à Saint-Gratien il y a huit jours prendre congé de Votre Altesse, mais un rhume tel que la providence n'en fait que pour moi m'a obligé de garder tristement le coin du feu. Je voulais charger Arago de vous porter mes excuses et mes regrets, mais le monstre était parti pour je ne sais où. J'ai

1. Le roi Jérôme venait de mourir.

quitté Paris en très mauvais état de conservation, ayant dix mille aiguilles dans la poitrine qui, avec le mistral, sont devenues à Marseille des lames de canif. Ici, où je suis arrivé hier, j'ai trouvé un ciel plus clément. Point de vent, la mer bleue, pas un nuage, et dix-huit degrés de Réaumur. J'écris à côté de ma fenêtre ouverte, tous les Anglais de la colonie ont arboré la parasol blanc doublé de bleu. Il ne manque à Cannes, pour être le vrai paradis terrestre, que des hommes, je veux dire des femmes et des cuisiniers. Il n'y a que des Anglaises à dents très longues avec des cheveux de couleur douteuse et l'art culinaire est dans l'enfance. Au reste, je crains d'être pour quelque temps encore condamné au jeûne. Je souffre tellement et je suis si abattu par le rhume, que la tisane et le thé faible sont mes seuls régals. On fait ici un chemin de fer exprès pour me désespérer. Messieurs les ingénieurs ont imaginé de nous ôter la mer. N'est-ce pas une drôle d'idée dans un pays qui ne vit que par les gens qui veulent se promener sur le rivage, se baigner et ramasser des coquilles? Je ne déteste rien tant que ce qu'ils nomment les intérêts matériels, c'est-à-dire l'intérêt de quelques juifs. Cela doit passer avant tout. Heureusement il me reste des montagnes trop élevées pour qu'on y fasse construire des rails et c'est au milieu de leurs bois que je compte passer mon hiver.

Malgré l'annexion, Nice est encombrée d'Anglais et de Russes et l'on m'assure qu'il n'y a plus une chambre de libre à Menton ni à Monaco. Ici, on est un peu plus à l'aise, cependant ce n'est pas chose facile que de se loger. J'ai trouvé un petit appartement à quelques mètres de la mer, où le soleil me rend visite dès son lever, et qu'il ne quitte qu'à son coucher. Je m'endors au bruit des vagues qui ne mugissent pas comme celles de l'Océan. Elles sont trop bien élevées pourcela. Elles ont un joli petit murmure qui favorise le sommeil. Quand je m'ennuie, ce qui arrive assez souvent ici où je n'ai pas beaucoup d'échange d'idées, je me représente qu'à Paris il fait froid, pluie, vent, et je prends courage à vivre. Je regrette seulement de ne pouvoir, de temps en temps, aller faire ma cour à Votre Altesse Impériale, et revoir les honnêtes gens qui se réunissent dans son salon. Lorsque Votre Altesse aura pour moi une pensée clémente, qu'il lui plaise de m'envoyer

Arago. Il m'a promis cent fois de venir égayer ma solitude et m'a toujours manqué de parole. L'ordre de Votre Altesse Impériale aurait sans doute un heureux résultat, et je ne doute pas que l'air de Cannes ne guérît notre ami de plusieurs maladies.

Je supplie Votre Altesse Impériale de daigner agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 28 novembre 1860.

Madame,

Votre Altesse Impériale est bien heureuse de pouvoir prendre ses pinceaux. Cela veut dire, ce me semble, qu'il fait jour à Paris. Ici, depuis les changements ministériels, je dis *depuis* et non à cause, le soleil s'est retiré de nous. Nous avons eu cinq jours de pluie continuelle. La mer se joignait au ciel pour nous faire enrager, et si le vent du nord avait continué à souffler, elle serait certainement entrée dans ma chambre à coucher. L'année passée, à la même époque, j'avais trop chaud. Ce mauvais temps me rend on ne peut plus mélancolique. L'aimable souvenir de Votre Altesse Impériale a achevé de m'attrister par le regret qu'Elle me donne de n'avoir pas assisté au dîner auquel nous aviez bien voulu m'inviter. Je pense que pour Sa Majesté ce doit être un grand bonheur que de dîner ainsi en petit comité et de pouvoir mettre de côté l'Empereur pour montrer l'homme bon et aimable qu'il est.

Je n'ai pas la plus légère idée des pourquoi ni des comment des derniers changements. Ici, où l'on n'apprend guère le mariage des princes qu'après la naissance de leurs enfants, personne ne se hasarde à deviner le mot de l'énigme. Ce qui me préoccupe là dedans, c'est la position de quelques bons amis, et je voudrais bien être rassuré sur leur compte. En ma qualité de conservateur, je ne suis pas trop content de nos nouvelles libertés, qui me paraissent destinées plutôt à faire endever M. Baroche et briller M. J. Favre, qu'à éclairer le public sur ses intérêts. Je frémis en pensant aux histoires qu'on nous fera au Sénat et aux séances dont nous sommes

menacés. Je ne comprends pas comment, lorsqu'on a besoin d'éloquence, on se s'abonne pas aux entretiens de M. de Lamartine. Cela n'est pas cher et la chose publique n'en irait pas plus mal.

Je laisse la politique qui me fait enrager pour vous remercier de m'avoir soumis une lettre d'Arago. Mais je voudrais qu'il récidivât et je supplie Votre Altesse de vouloir bien lui donner de temps en temps quelque petite admonition. Il est comme les chevaux de foire qui ont besoin d'être entretenus à bons coups de fouet, même lorsqu'ils se décident à trotter.

Je suis en ce moment plongé dans des bouquins grecs et latins et je fais de la prose pour Sa Majesté. Elle avait daigné me dire qu'elle me donnerait de l'ouvrage. Ne recevant pas d'ordre, j'en fais à ma manière. Puis je m'exerce à lancer le javelot à la manière antique au moyen d'une ficelle, et je commence à devenir d'une certaine force d'amateur. A ces occupations archéologiques, je consacre le temps d'obscurité où je suis condamné. Lorsque le soleil reparaîtra, je me livrerai aux beaux arts et à la passion malheureuse du paysage. Votre Altesse ne sait peut-être pas que j'ai fait une admirable découverte en matière de peinture, et il ne me manque que le talent de Raphaël pour arriver à sa réputation. J'ai imaginé de vernir avec du silicate liquide, des gouaches de ma composition qui prennent une transparence merveilleuse. Le silicate sèche en une minute et par-dessus on peut peindre tout ce qu'on veut. Mais le beau, c'est que ce silicate est, comme vous le dirons vos savants, du cristal de roche. La couleur est emprisonnée comme sous un verre, et ne se mêle plus à celle qu'on met par-dessus. De là des effets admirables que j'ai le regret d'entrevoir et de ne pouvoir obtenir, mais que les pinceaux de Votre Altesse exécuteraient divinement. Je suis tellement libéral, que je mets mon secret à vos pieds au lieu de prendre un brevet d'invention comme des gens moins magnanimes ne manqueraient pas de faire à ma place.

Je prie Votre Altesse Impériale de daigner agréer l'expression de mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 22 janvier 1862.
(Alpes-Maritimes.)

Madame,

Je viens de recevoir la toute aimable lettre que Votre Altesse Impériale a bien voulu m'adresser. En effet, j'avais chargé Courmont de mettre à vos pieds tous mes hommages et tous mes regrets d'avoir quitté Paris sans avoir eu l'honneur de prendre congé de Votre Altesse. Je ne sais s'il aura bien conté mon cas, qui était des plus déplorables. Mes ennemis m'avaient mis dans une commission des finances, où l'on m'a fait travailler comme un nègre, pendant que j'étais attendu au soleil dont j'avais grand besoin. Dès qu'en ma qualité de secrétaire j'ai pu signer le senatus consulte, j'ai pris mon vol. J'ai failli voir les sombres bords entre Dijon et Lyon, la veille de Noël, par un froid de chien malgré toutes les couvertures dont j'étais enveloppé. Cela s'appelle en termes de l'art un emphysème. C'est un euphémisme pour dire aux gens qu'ils sont poussifs. Le fait est que jamais cheval de fiacre ne le fut plus que moi. Nous avons de la pluie depuis hier. Cela réjouit fort les natifs qui n'ont pas d'eau pour arroser leurs jardins. Il y avait environ neuf mois qu'il n'avait plu. Pour moi qui n'ai pas un pouce de terre au soleil, je ne prends pas le mauvais temps avec philosophie, mais j'essaye d'avoir de la résignation, surtout en remarquant que le baromètre remonte.

Cannes n'a jamais été plus peuplé. Il y a encombrement dans les sept hôtels de la ville, qui n'en avait qu'un il y a cinq ans. Nous en construisons un de 1 500 000 francs qui sera prêt l'année prochaine et plein selon toute apparence, car tous les jours il nous arrive du monde qu'on renvoie faute de place. Lorsque Votre Altesse Impériale ira au lac Majeur, elle devrait passer par Cannes et honorer d'un regard nos montagnes qui ne manquent pas de tournure. Bien que la chaîne de l'Estérel n'ait guère plus de 2 000 pieds, elle a des découpures très nobles qui auraient plu au Poussin, histoire qu'elle est en porphyre rouge. On vient, l'autre jour, de la percer de part en part, et au mois d'octobre prochain on y passera en chemin de fer. En face de Cannes il y a une

île où le Masque de fer a été enfermé et n'a rien du tout écrit sur une assiette. Dans cette île, où la température est encore bien plus douce qu'à Cannes, il y a un bois de pins, et dans ce bois, de la place pour bâtir le plus pittoresque des châteaux. Je voudrais bien que l'Impératrice vît cela. Au lieu d'aller à Biarritz, où il pleut toujours, elle irait passer les mois de septembre et d'octobre dans un pays merveilleux. Il me semble qu'il est plus agréable d'être dans une île que sur la terre continentale. On est d'abord incontestablement chez soi, et puis on se rappelle Robinson. Nous attendons M. Coste pour nous planter des huîtres et des moules. Nous en avons bien (des moules) mais elles ont un mètre de long.

Nous avons ici Lord Brougham qui se fait vieux, quatre-vingt-trois ans, Lord Dalhourie et sa sœur, Lady Oxford W., point de Rupes, ils sont tous à Nice. Du reste des gens aimables, beaucoup de demoiselles d'âge trop respectable, ce qui laisse, à nous autres célibataires, une assez grande liberté de cœur. Le mien, qui a été déchiré autrefois en soixante mille pièces, se trouve bien de ce repos.

Je prends toute la part possible à l'événement qui arrive à votre petite chienne. Je crains que la finesse de sa taille n'en soit affectée. Lorsque je me consacrais à la culture des chats, c'était pour moi une désolation de voir comment les ravages de l'amour transformaient mes plus jolies chattes. J'ai fait ici dans la montagne la connaissance d'une chatte à demi sauvage, à qui je porte de temps à autre des sandwichs. Elle accourt à moi d'un quart de lieue, et me fait un accueil très flatteur pour mon amour-propre. Sa maîtresse me donne des bouquets de violettes. Elles vivent l'une et l'autre dans un désert assez joli, où je vais dessiner et causer avec elles. Votre Altesse notera que la maîtresse de la chatte n'a plus de dents. Arago et ceux de mes soi-disant amis qui ont l'honneur d'aller rue de Courcelles me tiennent pour mort et ne daignent plus penser à moi. Je vais les rayer de mon testament dont l'ouverture, je le crains, aura lieu trop tôt. On va nommer à l'Académie le Prince de Broglie qui m'a fait l'honneur de me l'annoncer par une lettre assez drôlette. J'avais envie de lui répondre, mais je n'ai pas l'énergie de Saint-Benac que vous appréciez si justement.

Je prie Votre Altesse Impériale de vouloir bien agréer l'expression de tous mes sentiments respectueux.

PROSPER MÉRIMÉE

Samedi 1862.

Madame,

Votre Altesse Impériale me permettra-t-elle de lui faire mes compliments sur le petit-neveu qui lui est né [1]. Malgré une respectueuse passion pour les princesses de la maison Bonaparte, je suis bien aise qu'il y naisse des Princes.

Je vais aller demain présenter mes hommages et mes félicitations à Votre Altesse, mais j'ai encore trop de noir dans l'âme. La mort est venue chez moi et j'en suis encore tout consterné. Salute a noi!

On m'a dit ce matin au Palais royal que la Princesse était à merveille et que le Prince Napoléon était enchanté.

Daignez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

C'est du papier qu'on vient de me donner, je ne l'ai pas choisi.

Cannes, 23 janvier 1863.

Madame,

Je reçois aujourd'hui, ici, l'invitation que Votre Altesse Impériale m'a fait l'honneur de m'adresser à Paris. Quelques mauvais sujets qui ont eu le bonheur de voir Votre Altesse, lui avaient dit sans doute que je serais le 20 à Paris. En effet, j'avais fait tous mes arrangements pour y être le 10, mais j'avais compté sans les rigueurs de cet hiver. Un rhume abominable est venu se joindre à mon mal habituel, l'asthme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et j'ai passé huit jours presque sans respirer, mais en souffrant à ce que je suppose tout ce qu'un pendu éprouve de désagréable lorsqu'il est lancé dans l'éternité. Je suis à présent beaucoup mieux, pas trop bien cependant. Je me dispute contre mon docteur. Il voudrait m'empêcher d'aller à Paris. Lorsque je tousse,

1. Le prince Victor.

je trouve qu'il a raison; lorsque j'ai passé une heure calme, l'envie de partir me reprend. Ce climat de Cannes, tout bon qu'il est, est pourtant très perfide. Si l'on s'oublie à dessiner ou seulement à admirer les beautés de la nature vers le coucher du soleil, on se sent tout pénétré de froid, presque comme à Rome, au moment de l'Angelus. Cette année, d'ailleurs, a été très extraordinaire. Nous avons eu des pluies terribles, des inondations, et tout autour de nous il est tombé une quantité de neige telle que de mémoire d'homme on n'en avait vu de semblables. Aussi les loups des Alpes viennent-ils se chauffer dans nos vallées. On me dit qu'ils font une grande consommation de chiens dans notre voisinage, sans faire attention à la taxe de 10 francs que payent les bêtes qu'ils mangent.

Il me semble que notre ami Augier a un succès bien complet à en juger par les fureurs qu'il excite. Mgr d'Orléans m'a envoyé un mandement où il est vertement tancé, et on me dit que M. Laprade forge en ce moment des vers pour l'exterminer. Votre Altesse peut imaginer ce qu'on pense du fils de Giboyer dans ce bon pays, où l'on brûle en cérémonie les œuvres d'un historien illustre et national ainsi que les miennes.

Je ne sais qui aura raison du docteur ou de moi, mais si j'ai licence de venir à Paris, ma première sortie sera pour remercier Votre Altesse de son bienveillant souvenir.

Je supplie Votre Altesse Impériale de daigner agréer l'hommage de mon respect.

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, lundi 6 juillet 1863.

Madame,

J'ai montré à Sa Majesté les lettres de créance de Votre Altesse Impériale, et lui ai expliqué l'affaire. L'Empereur m'a dit : « Puisqu'il n'y a pas d'augmentation au budget, rien de plus facile, j'en parlerai à M. Fould, parlez-en au Maréchal[1]. »

Revenu à Paris, à huit heures, je suis allé chez le maréchal avec une lettre. Je l'ai trouvé, et j'ai débuté par lui dire : « Je ne suis pas de ceux qui s'adressent au bon Dieu après

1. Le maréchal Vaillant.

avoir en vain imploré ses saints. J'ai exécuté les ordres de S. Altesse la Princesse Mathilde, et voici ce que l'Empereur m'a dit. — Fort bien! s'est écrié le maréchal, je n'ai plus qu'à donner ma démission! » J'ai eu quelque envie de lui dire qu'il tenait trop au traitement pour que nous courussions risque de ne plus le voir ministre. « Quel besoin aviez-vous, m'a-t-il dit, d'exécuter les ordres de la Princesse? Est-ce que vous êtes à ses ordres? » Je lui ai répondu que j'étais toujours heureux de faire ce qui m'est demandé par des personnes qui m'honorent de leur bienveillance, qu'au surplus en le venant voir je n'avais eu qu'un but, celui de lui dire que je ne me serais pas adressé à l'Empereur avant de savoir que lui, Maréchal, me refusait; que j'avais exécuté ses ordres, et que maintenant j'exécutais ceux de l'Empereur. Là-dessus il a tiré une note sur Courmont, où, après un grand éloge du susdit, l'auteur ajoutait qu'on ne pouvait enfreindre les règles et les lois de l'Administration en sa faveur. J'ai répondu que lorsqu'on faisait deux directeurs sur trois, on aurait dû prendre les deux plus anciens et les deux plus dignes, et qu'il me semblait à moi fort étrange qu'on fît un directeur de M. Cardeilhac dont le service pourrait être administré par un seul bureau. La conversation est devenue très aigre, et le Maréchal, répétant toujours : Quel besoin aviez-vous d'exécuter les ordres de la Princesse? je lui ai dit de s'en expliquer avec l'Empereur et je lui ai tiré ma révérence. En y réfléchissant, je crois que cet illustre Maréchal a pensé qu'en ma qualité de membre de deux commissions qui relèvent de son administration, il me considérait comme son homme lige et que je ne pouvais parler à l'Empereur qu'avec sa permission. Je lui envoie ma démission ce soir. Je regrette les monuments historiques, mais je ne veux pas être brutalisé. Lorsque l'occasion s'en présentera, je serais particulièrement obligé à Votre Altesse, si elle voulait bien dire à l'Empereur le grand regret que j'ai éprouvé en renonçant à ma petite part de la publication de la correspondance. Mais attendu que je ne suis ni employé au ministère, ni homme de *génie*, je tiens fort à vivre avec des gens civils, et après avoir passé quinze jours auprès du premier gentleman et de la première lady de France, je suis devenu plus chatouilleux en matière de politesse.

J'espère que tout cela ne nuira pas à Courmont. Je suis allé lui conter l'affaire, et l'ai prié de voir M. Fould pour qu'il parlât au Maréchal comme l'Empereur l'en avait chargé. M. Fould m'avait prié de voir le Maréchal, parce qu'il croyait que, venant de ma part, la communication serait mieux prise. Il craignait de paraître vouloir forcer la main à son collègue, et reprendre ses anciennes fonctions. Je désire fort que le Maréchal ne fasse tomber sa mauvaise humeur que sur moi, qui m'en soucie fort peu.

Nous avons eu quinze jours admirables à Fontainebleau. Peu de gens officiels et beaucoup de gaîté. Nous avons dîné sur l'herbe, escaladé les rochers et ri comme on rit à Saint-Gratien. Je ne crois pas qu'on puisse faire un plus grand éloge de Fontainebleau.

Je supplie Votre Altesse Impériale de vouloir bien agréer l'hommage de tous les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être son très humble et très dévoué serviteur.

PROSPER MÉRIMÉE

8 juillet 1863.

Madame,

Je regrette bien de ne pouvoir me rendre à l'aimable invitation de Votre Altesse Impériale. Je suis dans ce moment un esclave attaché à mon bureau que je ne quitte ni jour ni nuit. J'ai promis au *Journal des savants* de la prose à heure fixe, et j'ai à griffonner pour jusqu'au commencement de la semaine prochaine. Votre Altesse sera-t-elle assez bonne pour me permettre de n'aller lui présenter mes hommages que lorsque je serai redevenu un homme libre.

Je le suis complètement vis-à-vis du Maréchal. Après un petit commerce épistolaire d'épigrammes, je me trouve très bien de ne plus avoir d'occasion de le rencontrer, et d'être libre d'en dire ce que j'en pense. La vie est courte et il faut s'amuser.

J'ai vu ce matin M. de Nieuwerkerke et nous avons causé beaux-arts pendant une heure. Il a des projets excellents et, s'il les met à exécution, il fera une grande et bonne chose.

Je reviens à l'affaire de Courmont. Je ne pense pas qu'il

ait rien à craindre du Maréchal qui est trop paresseux pour être méchant. Au contraire, je crois être sûr qu'il s'aperçoit à présent qu'on l'a mené par le bout du nez et qu'on lui a fait faire une grosse injustice. J'espère qu'elle sera réparée. Je ne garde aucune rancune contre le Maréchal, mais j'aime mieux avoir affaire avec des gens *civils*.

Je suis, avec un profond respect, Madame, de Votre Altesse Impériale,

le très humble et obéissant serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Permettez-moi de rétablir les faits en ce qui concerne M. Fould. Il me pria de me charger de porter au Maréchal la décision de l'Empereur par un sentiment de délicatesse. Il craignait que la susceptibilité du Maréchal ne s'éveillât en le voyant se mêler d'une administration qui autrefois a été sous ses ordres. Cependant hier matin, il écrivait au Maréchal et lui faisait part des intentions de Sa Majesté. Dans toute cette affaire, il a été très chaud protecteur de Courmont.

8 juillet au soir.

Compiègne, dimanche soir, 1863.

Madame,

Je suis honteux de répondre si tard à Votre Altesse. J'espère que Viollet lui aura dit mes travaux herculéens dans ce pays-ci et la vie que j'y mène. Sa Majesté a bien voulu me montrer la pétition des élèves de l'Ecole qui est un galimatias des plus ridicules. Nous y avons répondu dans la *Presse*. Ce matin les Ministres sont venus et le Maréchal Vaillant paraissait assez disposé à céder temporairement sur la limite d'âge. Je me suis mis à côté de lui à déjeuner et j'ai essayé de lui démontrer que, s'il accordait aux seconds prix un délai de deux ou trois ans, il arriverait à mécontenter les jeunes gens, sans obtenir beaucoup de reconnaissance de la part des élèves qui ont passé vingt-cinq ans. Il est impossible de faire une omelette sans casser des œufs. L'important c'est que l'omelette soit bonne. Le Maréchal a eu l'air d'approuver, car il m'a cité l'anecdote du père et de la mère de Chateau-

briand, dont l'un voulait dîner de bonne heure et l'autre tard. Ils convinrent de dîner à six heures, et se gênèrent toute leur vie. C'est ce qui arrive en général pour les concessions.

Je crois que le décret aura d'heureux résultats et même plus prompts que nous ne les avons prévus. Ce sera un point capital que d'empêcher les gens d'entrer à l'École comme on entre dans les contributions indirectes ou les tabacs, pour avoir de l'avancement à l'ancienneté. Il y a encore une grande réponse à faire, c'est de donner un bon emploi à tout l'argent des commandes d'objets d'art.

Votre Altesse sait que c'est ou un gaspillage ou une aumône. Je voudrais que l'on ne supprimât pas tout de suite les aumônes, mais qu'on les fît en argent. Tout le monde y gagnerait; les malheureux à qui on donne un tableau à faire par charité ne seraient pas obligés de payer une toile et des couleurs, et le gouvernement serait débarrassé de cette toile, qui aujourd'hui, donnée à un musée de département, excite le fils d'un savetier à devenir peintre. Enfin le dernier de mes vœux est que l'administration des Beaux-Arts soit hardie et qu'elle fasse des essais. S'il y en a un sur cent qui réussisse, M. le surintendant aura encore plus de bonheur que Colbert et lui damera le pion. Il est certain que tous les essais malheureux s'oublient vite, et que les succès rapportent une gloire durable. Donc je vais tourmenter notre surintendant pour qu'il nous donne de la peinture murale. On grattera la mauvaise et la bonne restera *in æternum*.

Je supplie Votre Altesse Impériale d'excuser ce long bavardage. Je suis passablement abruti par mes fonctions de directeur des menus plaisirs de la Princesse de Metternich. J'attends Viollet avec impatience pour faire marcher les belles dames, qui veulent orner de leur présence les planches du Théâtre Impérial. Nous avons tant d'acteurs et d'actrices que je ne crois pas qu'il reste de spectateurs.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

de Votre Altesse Impériale,

le très humble et très dévoué serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, mercredi soir, 1864.

Madame,

J'aurais été bien heureux d'assister à la lecture à laquelle Votre Altesse me fait l'honneur de m'inviter. Je connais la première version de notre ami, et d'après ce qu'il m'a dit de la seconde, j'étais très curieux de voir les changements qu'il a faits pour la représentation. Malheureusement, je suis à compter les heures. Je pars samedi et j'ai sur les bras tout les ennuis d'un vieux garçon qui a toutes sortes d'arrangements à prendre au moment d'une assez longue absence. Ajoutez à cela des gens de Cannes qui vont m'y précéder et qui dînent chez moi vendredi. Je maudis une mauvaise habitude de remettre les affaires au dernier moment, surtout puisqu'elle me prive d'une journée aussi agréable que celle que Votre Altesse a bien voulu m'offrir.

Daignez, Madame, agréer, avec l'expression de tous mes vifs regrets, l'hommage de mes respectueux sentiments.

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, mercredi soir, 18 octobre 1865.

Madame,

Courmont m'a fait part de l'aimable proposition de Votre Altesse. Malheureusement, je suis l'homme le moins propre à voyager. D'un côté, j'attends M. Panizzi qui m'annonce sa venue au premier jour, de l'autre un lumbago très désagréable me ravit toute ma souplesse et, pour aller de ma table à mon lit, il m'en coûte force grincements de dents. Enfin, pour m'achever de peindre, ma soubrette-cuisinière donnait hier des inquiétudes cholériques. Ce dernier malheur me sera épargné à ce qu'il paraît, mais j'ai bien peur de ne pouvoir présenter mes hommages à Votre Altesse avant son retour à Paris.

J'ai lu ce matin des nouvelles de Cannes. Point de choléra. L'Anglais, M. Howard, ne veut pas vendre avant d'avoir examiné lui-même la villa. On l'attend à la fin du mois.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec le plus profond respect,
de Votre Altesse Impériale,
le très humble et dévoué serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 16 février.

Madame,

Une dépêche que Du Sommerard vient de recevoir de Votre Altesse me cause de vifs remords. Il y a bien longtemps que j'aurais dû répondre a une très aimable lettre que Votre Altesse avait eu la bonté de m'écrire. Mais j'ai été si malade et si découragé que, vraiment, je me faisais scrupule de parler de mes maux à ceux qui veulent bien encore me porter un peu d'intérêt. Je crois que les médecins ont tout essayé sur ma vieille carcasse et rien n'a réussi. Souly, qui est venu me voir ici, m'a fait faire la connaissance d'un homme d'esprit, très original et possesseur d'un secret, pour guérir l'asthme. Il m'a donné des pilules mystérieuses dont il ne veut pas dire la composition, et qui d'abord m'ont fait beaucoup de bien, mais au bout de quelques jours, l'effet a cessé. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne dors pas et je vous laisse à penser l'ennui et l'irritation que j'éprouve. L'arrivée de Du Sommerard m'a fait un bien grand plaisir. Heureusement le temps est magnifique et nous avons pu lui présenter Cannes dans toute sa gloire. Il m'a donné de bonnes nouvelles de Votre Altesse. Nous avons déjà fait quelques promenades ensemble. Hier, j'ai même retrouvé une force inaccoutumée pour le conduire dans nos environs, mais ce matin je paye ma témérité. Je suis comme le cheval de Don Quichotte. Je prends quelquefois le galop, mais je tombe sur le nez après une prouesse.

Il me semble que la Chambre ne fait pas beaucoup de bruit, et même que le public n'a pas trop l'air de se douter que la session est ouverte. Cependant, même dans le pays barbare que j'habite, les tripotages électoraux ont commencé. On prétend même que le duc de Rivoli, notre député, aura beaucoup de peine à se faire réélire. Il est vrai qu'il oublie, dit-on, ses électeurs pour ne s'occuper que d'une princesse S... qui embellit Nice de sa présence. Puisque j'ai commencé les cancans départementaux, je continuerai sur le compte de nos autorités. Il y a à Nice une fort jolie demoiselle, un peu mûre et gaie, anglaise, avec des cheveux magnifiques et une taille à serrer entre dix doigts. M. G... aurait eu, disent les mauvaises langues, quelque bienveillance trop marquée pour

cette insulaire et Madame la préfète s'en serait alarmée, d'où une scène fort vive entre les deux époux et la troubleuse de l'union conjugale. Quelle sotte figure doit faire un homme en de telles occasions! Adieu, Madame, merci mille fois encore pour l'intérêt que vous voulez bien avoir pour mes misères.

Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 5 avril.

Madame,

Le lettre si aimable de Votre Altesse m'a fait le plus grand plaisir. Il me semblait, en la lisant, que je me retrouvais à Paris, cette grande ville que j'avais presque oubliée et où j'ai bien envie de revenir, aussitôt que j'aurai des jambes. Malheureusement elles ne viennent pas vite. J'en suis à ma troisième sortie et je me trouve encore avec deux jointures aux genoux, ce qui est un trop grand luxe.

J'ai appris par les journaux qu'on m'avait nommé d'une commission pour distribuer aux Musées de province les tableaux dont le Louvre peut se passer. Veuillez, Madame, remercier notre surintendant, qui n'a pas cru que je fusse mort. Je ferai de mon mieux pour seconder ses bonnes intentions. C'est une mesure excellente, à mon avis, que d'envoyer en province des objets d'art d'un mérite reconnu, au lieu des croûtes modernes qu'on distribuait autrefois avec assez de libéralité. Le résultat était que le fils de cordonnier de Quimper, voyant le tableau de M. X..., accordé au Musée de son endroit, s'écriait : « Ed anche io son pittore! » Effectivement, il devenait peintre comme M. X..., c'est-à-dire mauvais peintre, au lieu de faire de bons souliers comme son père. J'ai remarqué, dans mes voyages de France, que partout où il y avait un Musée un peu remarquable, il y avait un meilleur niveau de talent parmi la petite école de l'endroit. L'année passée encore, j'ai pu apprécier l'effet produit à Montpellier par les tableaux italiens et flamands que Fabre a légués à la ville. Il y a entre autres un Cuyp qui m'a paru donner des idées sur le paysage aux quatre ou cinq rapins qui fréquentaient l'établissement pendant que je prenais

mes bains d'air comprimé. Votre Altesse me parle d'un grand peintre qu'Elle a découvert. Le dessin et la couleur! Rien que cela. Je ne crois pas que ce soit Féderigo Madrazo, dont plusieurs portraits ont figuré à nos expositions. Probablement c'est son fils ou son frère cadet dont Votre Altesse a vu les ouvrages. C'est une famille d'artistes. Le père, que j'ai beaucoup connu à Madrid, était un peintre très médiocre, mais homme de beaucoup d'esprit, très connaisseur en matière d'art. Il avait une magnifique galerie de tableaux et vendait volontiers les mauvais. Il a fait des affaires avec M. Thiers, qui lui a acheté un de ses Corrège, mais pas le plus catholique, comme Votre Altesse peut le supposer. Lorsqu'il est mort, c'est le vieux Madrazo que je dis, son fils Federigo lui a succédé pour la direction du Musée et la fabrication des portraits officiels, dont il s'acquittait assez bien. Je lui connais un frère beaucoup plus jeune, et c'est de lui peut-être que Votre Altesse a remarqué un tableau. Du Sommerard m'écrit que le Prince Napoléon n'est pas content de sa santé et qu'il ne prend pas de précautions. Si j'avais l'honneur de le voir, je pourrais lui faire un très beau sermon sur la misère d'être malade. Etre malade, c'est ce qu'il y a de plus triste au monde, c'est perdre la moitié de son intelligence. Je m'en aperçois et je crains que Votre Altesse ne s'en aperçoive, aussi je me hâte de mettre à ses pieds mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Samedi, 12 septembre 1868, 52, rue de Lille.

Madame,

Votre Altesse Impériale me permettra-t-elle de lui apporter, lundi vers deux heures, ma tête, comme saint Denys?[1] Je lui demande bien pardon d'être si persistant dans mon importunité. Si Votre Altesse ne me donne pas contre-ordre, je serai lundi à Saint-Gratien. Je la prie de vouloir bien agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

PROSPER MÉRIMÉE

1. La Princesse Mathilde faisait le portrait de Mérimée.

Madrid, 1er novembre.

Madame,

Un grand prince avait un cocher qui lui fit demander audience. Le cocher avait perdu un chien qui courait devant la voiture. Monseigneur, dit-il, dans toute votre cour, il n'y a que vous qui ayez le cœur assez bon pour prendre part à ma peine.

A l'exemple de ce cocher, Madame, je m'adresse à Votre Altesse Impériale pour vous faire mes doléances. Tous mes amis ne pensent pas plus à moi que si j'étais mort depuis huit jours, et je gèle, je suis enrhumé, mélancolique, *avvilito*. Il y a quelques jours, nous fîmes une expédition dans la Manche pour aller visiter un grand château gothique qui appartient à l'Impératrice. Après avoir fait assez lentement une soixantaine de lieues en chemin de fer, nous entrâmes dans des galères, véhicules ainsi nommés parce que les voyageurs y sont aussi commodément qu'au bagne.

Grâce à un grand nombre de mules, très vigoureuses, nous fîmes cinq lieues en sept heures en pays si plat que de la station on aperçoit le château. Plat, ai-je dit, plat comme la mer quand elle est agitée. Ornières, pierres, rivières, rien ne manque à ce chemin. A neuf heures du soir, nous fîmes notre entrée au milieu des torches et d'un feu d'artifice tiré en notre honneur. Malgré notre appétit, il nous fallut subir les harangues des autorités constituées, pendant que l'organiste du pays jouait du piano (quel piano!) dans le salon de réception. Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'architecture en sucreries des religieuses qui avaient envoyé à la Comtesse un échantillon de leur savoir-faire. Le château est très beau, mais très sinistre. Le pays horrible. Les plus anciens habitants de Belmonte se rappellent qu'il a existé autrefois un arbre sur la route du Toboso. Le Toboso est à quatre lieues de Belmonte. A présent, sauf du blé et des chardons, il n'y a plus à dix lieues à la ronde apparence de végétation. Malgré un froid de chien et malgré la pluie, nous avons dessiné et fait des promenades. Aussi nous sommes tous enrhumés. Hier j'avais la fièvre; aujourd'hui je suis assez bien, sauf des éternuements sans fin.

Votre Altesse croit peut-être qu'il y a du soleil en Espagne.

Hélas! depuis un mois, il se voile la face, et je grelotte sous un monceau de couvertures.

Tout le monde est ici plein d'enthousiasme belliqueux. Chacun veut aller combattre les infidèles. Les Anglais qui étaient fort bien avec les progressistes (ce sont les gouvernants actuels) ont eu l'esprit de montrer que l'expédition leur faisait de la peine, et cela a redoublé les dispositions guerrières. Maintenant les militaires ne parlent que de prendre Gibraltar au retour de Tetouan et de Fez. L'armée a bon air. Je ne sais si les généraux sont bien forts, mais les soldats sont excellents. Il y a dans rue d'Alcala un pauvre diable en costume arabe qui vend des dattes. Les gamins de Madrid ne trouvant pas d'autre Maure sous la main ont voulu le lapider. Quand on l'a eu bien rossé, on a reconnu que c'était un sacristain d'une paroisse de Madrid, qui joignait à son commerce celui des dattes, et qui croyait pousser à la consommation en prenant un costume arabe.

Votre Altesse excusera-t-elle mon bavardage, un enrhumé, un désolé n'a que des bêtises à dire. J'oserai cependant supplier votre Altesse Impériale de vouloir bien tirer les oreilles, mais de la bonne manière, à un nommé Arago qui a quelquefois l'honneur de la voir. Cet individu m'avait promis sous les serments les plus solennels, de m'écrire tous les huit jours ce qui se passait à Zurich, à Parme et à Rome. Je n'ai pas eu une ligne de lui.

Comme il faut bien que le soleil soit quelque part, j'espère qu'il est à Compiègne où je suppose que Votre Altesse chasse en ce moment. Si vous trouviez moyen de me mettre aux pieds de la Reine des Pays-Bas pour laquelle je crains d'avoir commis quelques vers? autrefois?

Je supplie Votre Altesse Impériale de me pardonner la licence que je prends de lui conter mes peines et d'agréer l'expression de mon respectueux dévouement. Madame la comtesse de Montijo qui sait que je vous écris, me charge de la rappeler au souvenir de Votre Altesse et de lui présenter ses hommages.

Il n'y a plus de bons taureaux en ce temps-çà. Cuchars, le toréador, à fait cadeau à l'expédition d'Afrique de vingt bœufs et de cinquante moutons.

Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Altesse Impériale, le très humble et très dévoué serviteur.

PROSPER MÉRIMÉE

Montpellier, 21 octobre 1868.

Madame,

Votre Altesse a bien voulu permettre à son modèle de lui écrire du pays qu'il habite. Il est en mauvaise condition, et a perdu cent pour cent des faibles attraits dont vous avez bien voulu faire une copie fidèle pour la postérité.

Ce n'est plus un emphysème, mais un catarrhe diabolique qui le pousse vers l'Achéron, et malheureusement l'air comprimé n'a pas contre les catarrhes la même vertu que contre les emphysèmes. Le fait est que je suis si souffrant que je ne sais quand je serai en état d'aller à Cannes.

Je passe mon temps à tousser et à faire, toujours inutilement, l'essai de quelque drogue nouvelle. Le jour j'ai encore quelque énergie, mais les nuits sont déplorables et je ne m'endors que lorsque je n'ai plus de force de tousser. Est-ce mon dernier rhume ou l'avant-dernier? c'est ce que je me demande souvent.

Il va sans dire que je suis sans nouvelles de Paris. Il ne m'en arrive rien que des billets de faire-part encadrés de noir. Votre Altesse ferait un acte de haute charité en commandant à Arago de m'écrire. Je suppose d'ailleurs qu'il a déjà fatigué tous ses amis par le récit de ses amours. Il doit avoir besoin de quelque oreille non encore racornie. Je lui offre la mienne. Qu'il daigne y verser quelques-uns de ses calembours qui ne seraient plus de mise à Paris. Tout cela, et surtout des nouvelles de Votre Altesse Impériale, me feront prendre mes maux en patience.

Lorsque je lis les journaux, je suis tenté de croire qu'une révolution menace toute l'Europe et nous particulièrement. Au contraire, quand je regarde autour de moi, je ne vois que des gens qui s'occupent de leurs affaires, qui gagnent de l'argent et qui en dépensent. Au fond, il me semble que personne ne demande plus de liberté. J'en sais qui trouvent même qu'il y en a trop. Mais depuis qu'on a trouvé que parmi

les spéculations lucratives, il y en a une fort profitable, consistant à prêcher le renversement de toutes choses, je ne sais pas trop si l'on ne parviendra pas à donner la rage au grand troupeau de moutons qui s'appelle le peuple français. Cette idée n'est pas une de celles qui me préoccupent le moins entre deux quintes de toux nocturnes.

J'ai eu d'assez bonnes nouvelles de Madrid. Madame de Montijo a pris la révolution avec le phlegme espagnol, et comme une personne qui en a déjà vu une douzaine. Sa maison qui a le malheur d'être un point stratégique à Madrid, avait été occupée par une centaine de citoyens actifs qui y avaient porté plusieurs barils de poudre, autour desquels ils fumaient en causant des droits de l'homme. Heureusement on a fait partir ces Messiers ainsi que leurs barils, et la comtesse en a été quitte pour beaucoup de bouteilles de vin et quelques jambons.

Votre Altesse Impériale daignera-t-elle me pardonner cette longue lettre? Je la prie de vouloir bien agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Quand je serai de retour à Paris (si?) j'aurai une autre petite drôlerie [1] à lire à Votre Altesse, si elle a le malheur de m'en donner la permission.

Cannes, 5 novembre 1868.

Madame,

La lettre de Votre Altesse Impériale que je viens de recevoir me comble de joie et d'orgueil. Votre Altesse veut bien me savoir gré d'avoir été un bon modèle en aimable compagnie, devant un peintre assez habile pour donner du caractère à une vieille figure comme la mienne. Certes j'ai lieu d'être fier d'un pareil succès, mais ce qui vaut encore mieux c'est que Votre Altesse ne me juge pas indigne d'une intimité dont je sens tout le prix et que mon ambition serait de cultiver. Malheureusement, je suis condamné à une vie solitaire pour le peu de temps qui me reste à vivre encore. Je m'abonnerais, je crois, assez facilement à souffrir, si j'avais quelques

1. Il s'agit de *Lokies* dont Mérimée fit la lecture à la Princesse à Saint-Gratien.

intervalles de tranquillité et de repos que je pusse consacrer à mes amis. Mais je me sens devenir tous les jours plus faible, plus morose, plus inutile et plus ennuyeux. Depuis mon départ de Paris, je n'ai pas cessé de tousser, d'étouffer. Je ne dors plus. Je suis dégoûté de tout et surtout de moi-même. Mon asthme est, dit-on, guéri, mais il est remplacé par un catarrhe qui, malgré une chaleur d'été et un ciel merveilleusement pur, ne me laisse pas un instant de relâche. Je me demande ce que je deviendrai quand l'hiver se fera sentir.

En vous faisant ce triste tableau de mes misères, je ne cherche pas, Madame, à augmenter votre intérêt pour un pauvre diable que vous honorez déjà de votre bienveillance. Je veux seulement m'excuser, si j'ai été souvent trop peu empressé à vous rendre mes hommages, si je ne profite pas, comme je devrais, de la permission que vous me donnez de vous voir. Maussade et découragé, je me tiens à l'écart et j'ai raison. Quand j'ai passé, par fortune, quelques bons moments avec des amis, ma solitude forcée me pèse davantage et je me sens encore plus malheureux. Je ne veux pas cependant paraître à vos yeux meilleur que je ne suis et moins égoïste. Lorsque je serai à Paris, si j'y reviens, je ne résisterai pas à la tentation. Je risquerai probablement d'ennuyer Votre Altesse pour en recueillir quelque marque de sympathie.

J'attends ici Du Sommerard dont la présence me rendra, j'espère, un peu de courage. Dites-lui qu'il fera une bonne œuvre en me donnant quelques jours.

Il n'y a personne encore à Cannes. Il est vrai que les maîtres d'hôtel ont fait mettre dans les journaux que tout était plein, qu'il n'y avait plus de villa à louer, plus de place pour les voyageurs. Ordinairement, cela attire la foule. Mais, cette fois, on a dépassé le but. D'un autre côté, les aubergistes de Nice et de Menton, jaloux de nous, ont publié qu'il y avait ici une épidémie de petite vérole. Je ne connais personne qui en soit malade, excepté Madame Courmont. Elle se lève aujourd'hui pour la première fois. Je n'ai pas encore vu son mari qui se tient en quarantaine, et je suis d'ailleurs trop patraque pour aller si loin. Vous dépeindre le temps que nous avons est chose impossible. Printemps, été de Paris n'en approchent pas. Que je voudrais avoir des poumons et des forces!

La grosse reine qui vous arrive, si elle a mis à part quelque argent, comme on le dit, sera fort heureuse à Paris. Je ne doute pas qu'Arago ne la rencontre au bal masqué, et si sa constance ne l'en empêche pas, il y a quelque chance de succéder à M. M. et *tutti quanti*.

Ce qui me presse, c'est de voir tous nos journaux prendre les marionnettes de la révolution espagnole pour des hommes véritables, comme s'ils n'avaient pas relaté autrefois les faits et gestes de Messieurs Prim, Serrano et compagnie. Le gâchis sera beau dans quelques mois! Puisse-t-il dégoûter nos faiseurs!

Daignez agréer, Princesse, l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Panizzi qui est à Cannes me prie de le mettre aux pieds de Votre Altesse. Il est assez bien, mais peut à peine marcher.

Cannes, 24 novembre 1868.

Madame,

Il fait un temps de chien depuis quatre jours. Je n'ai plus de peau dans le dos et je suis dans le plus profond désespoir. Quant à mon dos, c'est qu'on me le frotte avec une teinture d'iode, qui est un excellent procédé pour écorcher un homme. Le désespoir tient à ce que je tousse toujours, que rien n'y fait, que Du Sommerard ne vient pas, et que je n'ai rien à lire. Ce n'est pas une bonne disposition pour écrire à Votre Altesse, mais je l'avais prévenue que je ne manquerais pas de l'ennuyer de mes maux. Je m'adresse à Votre Altesse comme les dévots s'adressent à la Madone pour lui demander un miracle. A dire la vérité, je n'en demande pas tant. Mais je me suis persuadé que Votre Altesse est si bonne, qu'elle voudra bien me donner quelques nouvelles du monde et me procurer une bonne journée avec quelques lignes de sa main.

Je vois par mon journal qu'il se passe de grandes choses à Compiègne, qu'un cerf français a culbuté le prince de Galles, que la princesse a gagné tous les cœurs, que la Saint-Eugène s'est passée sans proverbe, qu'on enseigne à Paris que la propriété est le vol, et qu'on entremêle les discussions d'éco-

nomie politique de coups de poing. Je vois encore que nos amis les Espagnols sont bien près de s'expliquer à coups de fusil sur la question de remplacement de l'innocente Isabelle. Que fait et que peut cependant le peuple le plus spirituel de la terre? Voilà ce que je voudrais bien savoir, car ce n'est pas dans les journaux qu'on l'apprend.

Notre ami Robin m'a écrit qu'on avait fait du tapage à son cours et qu'on le soupçonnait d'aller à la messe. Je voudrais bien que cela fût permis, car si on le défend, cela me donnera une envie extraordinaire d'y aller. Je suis de ceux qui trouvent que le gouvernement fait quelquefois des fautes, mais il paraît que l'opposition se pique d'honneur et elle imagine les plus énormes bêtises. Y a-t-il rien de plus absurde que la souscription Baudin? Cela ressemble à ces découvertes de corps saints qu'on fait à Rome de temps en temps. Là, au moins, on les vend à juste prix et les ministres du Seigneur en profitent. Ici, grâce à Dieu, nous n'abusons pas du droit de réunion, ni de la liberté de la presse, mais il vient de se former à Antibes un petit club républicain qui commence à se remuer. Le sol n'est pas des plus propres à recevoir la semence, et les paysans des Alpes-Maritimes ne s'occupent guère que de leurs fleurs et de leurs olives. Cependant je crois que le duc de Rivoli ferait bien de surveiller un peu les agents des rouges qui travaillent à troubler son élection. Notre épidémie de petite vérole a cessé depuis longtemps, cependant Madame Courmont se tient encore renfermée. On dit qu'elle ne sera pas marquée. Son mari a été un modèle pour les gardes-malades. Il s'est tenu en stricte quarantaine et quand j'allais le voir, il me recevait dans son jardin et ne voulait pas me toucher la main. J'espère que les belles dames que Du Sommerard voulait nous amener, perdront toute crainte. Nous avons eu de la pluie et des vents tels que si nous avions eu une épidémie elle aurait été déjà balayée plus loin que la Chine. Oserai-je prier Votre Altesse de vouloir bien me rappeler au souvenir de ses habitués et d'agréer l'expression de tous mes hommages respectueux et dévoués.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 12 décembre.

Madame,

Après avoir remercié Votre Altesse de la très aimable lettre qu'Elle a eu la bonté de m'écrire, ce que par parenthèse j'aurais dû faire plus tôt, que pourrais-je lui dire de la maussade vie que je mène? Aujourd'hui j'ai un peu moins toussé qu'hier; hier un peu plus qu'avant-hier. Voilà les événements mémorables que j'aurais à mander aux âmes sensibles qui daignent se souvenir de moi. Nous ne sommes pas d'ailleurs des gens si étrangers à la civilisation que nous n'ayons nos petites tragédies de province. Hier, le maître d'hôtel de Genève, ennuyé de ne pas voir arriver d'Anglais, a donné un déjeuner magnifique aux trois ou quatre voyageurs qu'il avait, puis il s'est brûlé la cervelle. L'homme est naturellement imitateur et Darwin a peut-être raison de dire que nous descendons du singe. Ce matin une femme s'est tuée, sans qu'elle eût à se plaindre des Anglais. Vous voyez, Madame, que le suicide est contagieux. Cela vient, je crois, du soleil qui nous tient rigueur et sans lequel les Provençaux ne peuvent vivre. Il est en colère sans doute pour avoir lu dans le journal que des physiciens patentés du gouvernement ont trouvé qu'il n'était pas un corps solide. Je parle du soleil et non du gouvernement, qui est solide, je l'espère. Que Votre Altesse se garde de dire cela à Du Sommerard. J'ai trop de peine à l'attirer ici, et s'il savait qu'il y a des nuages à Cannes comme à Paris, il m'abandonnerait sans merci.

On me dit que Sa Majesté Catholique étonne les Parisiens par la rotondité et l'ampleur de ses bras lorsqu'elle les montre au spectacle. Cela prouve qu'il ne suffit pas d'un bras fort pour gouverner les peuples. On trouve qu'elle se montre trop en public et que dans sa position elle ne devrait pas aller au théâtre. N'est-ce pas être trop exigeant pour les puissances déchues que de leur refuser le droit de s'amuser lorsqu'on leur a ôté le moyen de faire autre chose? J'ai toujours pensé que les six rois qui allaient passer leur Carnaval à Venise, ainsi que Candide, avaient parfaitement raison. Je suis persuadé que la Reine se trouvera un de ces soirs nez à nez avec M. Olozaga dans un des corridors de l'Opéra, et cela fera une drôle d'entrevue. Elle pourra lui reprocher le collier

de la toison d'or qu'il lui a subtilisé jadis, ainsi que d'autres faveurs bien plus considérables, dit la chronique scandaleuse. Je suis fort inquiet de ce qui se passe en Espagne pour madame de Montijo. Les dernières nouvelles sentent fort la poudre, ce me semble, et sa maison est mal placée en cas d'émeute. Elle ne me paraît cependant nullement pressée de changer ses quartiers d'hiver, bien que je la prêche souvent pour venir ici. Du Sommerard m'écrit que le temps passe fort gaiement à Compiègne et qu'il y a des beautés nouvelles dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Je ne parle pas des beautés de Pierrefonds que Viollet-le-Duc a restaurées, mais de belles dames ou demoiselles qui font tourner les têtes. Je m'aperçois que je suis bien vieux, parce que je trouve au contraire que les femmes étaient bien plus belles autrefois. Il est vrai qu'elles n'avaient pas des queues de trois mètres et des chignons en crin. Je ne veux pas ennuyer Votre Altesse de mes jérémiades contre le temps présent, et je me hâte de la prier de daigner me conserver une petite place dans son souvenir et d'agréer l'expression de tous mes sentiments respectueux et dévoués.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 2 janvier 1869.

Madame,

On dit que le temps passe très vite en prison. Je m'aperçois qu'il en est de même pour les malades et je me suis laissé surprendre par la nouvelles année sans avoir envoyé à Votre Altesse l'expression de mes vœux pour cette grande occasion. Me permettra-t-Elle de lui souhaiter la bonne année un peu tard, mais de bien grand cœur?

Il paraît que messieurs les journalistes de Paris sont déjà au haut de leur volet depuis qu'ils jouissent de la liberté de tout dire. Faute de nouvelles, ils en inventent. Nous avons été fort alarmés l'autre jour par l'apoplexie de M. de Nieuwerkerke. Nous télégraphions à Paris, on nous répond : Vous êtes des imbéciles. Mais où est le mot pour rire là dedans? Mon reproche à ce temps-ci, c'est qu'il est trop bête, et il me semble qu'on me fournit souvent l'occasion de voir que je n'ai pas tort.

Quoiqu'on ne m'ait pas encore tué, je n'en vaux guère mieux. Je suis toujours malingre et souffreteux. Le jour, j'en prends encore mon parti, mais la nuit je ne trouve ni patience ni philosophie. On me promet cependant de me guérir et on me fait prendre de l'arsenic. Mon médecin n'est pourtant pas M. Joye de Marseille, mais un des amis de Robin qui lui a recommandé ma carcasse.

Il y a quelques jours, nous avons eu une visite singulière. Sept chariots portant des hommes à grande barbe, cheveux nattés avec de petites casaques noires très coquettes, à boutons larges comme des soucoupes, accompagnés d'un nombre proportionné de femmes et d'enfants. Tout ce monde était fort déguenillé et ceux qui avaient des chemises, c'était la minorité, les portaient certainement depuis quelques mois. Ils disaient venir de la Hongrie. Ce n'étaient pas des Bohémiens. Je les crois Valaques. Il est impossible d'imaginer de plus belles figures. Les femmes même étaient admirables dans leur affreuse saleté. Votre Altesse eût trouvé là des modèles dignes de son pinceau. Le métier de ces gens était, disaient-ils, de raccommoder des chaudrons. Je ne comprends pas trop comment, avec cette industrie, une trentaine de personnes et quatorze chevaux peuvent vivre. Ils étaient tous très bien portants, leurs enfants très forts et les chevaux aussi. Ils m'ont donné l'idée de la liberté complète. Je me demande si ce don précieux est incompatible avec l'usage du savon?

Il paraît que notre ami est arrivé au dernier degré où l'amour peut précipiter un homme. Il fait des vers et en bombarde Edouard Fould qui n'est ni amoureux ni poète. Le pauvre garçon ne va pas très bien, ni Courmont non plus. J'ai vu aujourd'hui Madame Courmont pas trop changée, mais encore tachetée comme un léopard.

Je supplie Votre Altesse de daigner agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 16 janvier 1869.

Madame,

Je suis bien fâché de cette affaire de Sainte-Beuve. Je regrette beaucoup qu'il ait porté son excellente plume à un

journal d'opposition, mais il m'est impossible de n'être pas frappé de la maladresse avec laquelle toute cette affaire du *Moniteur* a été conduite. On n'a pas pris la peine de prier Sainte-Beuve de continuer sa collaboration au nouveau journal officiel. Cela eût été poli et politique; mais on a des façons de faire vraiment étranges. Votre Altesse en jugera par ce qui m'arrive. J'ai reçu hier soir une lettre signée Norbert Billiart, qui m'apprend en termes justement polis que j'ai été appelé à faire partie d'une commission chargée d'examiner les articles de *Philosophie, Science* et *Littérature* dans les journaux officiels, et je suis convoqué pour le 16 courant, c'est-à-dire aujourd'hui. Il me semble qu'il eût été peut-être mieux de me demander si j'étais d'humeur à faire partie de cette commission avant de me nommer. Je me souviens que la première fois que j'eus l'honneur de parler à Sa Majesté l'Empereur, il m'offrit une place qu'il croyait à ma convenance, et qu'il eut la bonté d'agréer mes excuses. J'ai répondu à M. N. B. que : 1° j'étais malade; 2° que je n'entendais rien à la philosophie ni aux sciences; 3° que je ne faisais plus de littérature que pour moi-même. Comprenez-vous des gens qui veulent fonder un journal et qui ont besoin d'une commission pour examiner les articles à publier? En vérité, cela est trop bête et ridicule. Je supplie Votre Altesse de garder l'histoire pour Elle; sauf le cas où l'on m'accuserait de vouloir faire de l'opposition par susceptibilité.

Je viens de passer quelques jours bien tristes. Mlle Lagden, qui a eu l'honneur de vous être présentée à Saint-Gratien par Madame Du Sommerard, il y a quelques années, est tombée gravement malade. Elle est un peu mieux mais cependant encore extrêmement faible. Les médecins me donnent bonne espérance, mais ne peuvent pourtant me rassurer tout à fait. C'est une fièvre muqueuse, et la convalescence ne peut être que longue. Malheureusement nous n'en sommes pas encore là.

Nous avons ici un grand mouvement électoral. Le maire de Cannes se pose comme candidat à la députation contre le duc de Rivoli. Les ennemis dudit maire menacent le Préfet s'il ne le destitue pas, de voter pour lui. C'est de la logique d'opposition. D'un autre côté, ce maire est très actif, très

intrigant, et passé maître dans l'art de faire voir aux paysans des étoiles en plein midi.

Le duc de Rivoli ne se donne pas assez de peine pour assurer son élection et s'en repose un peu trop sur le Préfet. J'espère qu'il réussira.

Je reçois d'Espagne des lettres lamentables. Votre Altesse jugera du degré où l'éducation politique s'est élevée dans ce pays où l'on établit le suffrage universel par ce fait que la plupart des électeurs croient que la liberté des cultes, *libertad de Cultos*, signifie la liberté de cultiver les terres, mais ce qui est plus grave, c'est qu'ils se croient le droit de moissonner chez le voisin et d'emporter la récolte.

Je prie Votre Altesse de daigner agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 15 mars 1869.

Madame,

Les journaux sont à peu près unanimes pour assurer que je suis mort, et je croirais qu'ils ont raison, si je n'étais depuis longtemps en défiance de la lettre moulée. Le fait est que j'ai été très malade. J'ai souffert comme un chien, surtout du manque de sommeil. On m'a fait suivre un drôle de traitement. On m'a fait boire pendant une semaine plus d'eau-de-vie que je n'en avais bu en plus de cinquante ans. A présent on me bourre d'arsenic. C'est une substance calomniée, et je crois que si elle n'a pas réussi à M. Lafarge, c'était de sa part quelque faute de première éducation. Cela me donne de l'appétit et m'empêche de tousser. Ajoutez que cela rend beau. Les Tyroliennes en mangent le samedi afin de faire effet le dimanche. J'espère que cela m'engraissera, car en huit jours, je suis devenu maigre comme un clou. Quel bonheur que Votre Altesse ait fait mon portrait dans un autre temps!

Du Sommerard, qui est une providence pour moi, me donne souvent des nouvelles de Votre Altesse et me parle de l'intérêt que vous avez daigné lui montrer pour votre modèle. Il me parle de tout excepté de la santé du Prince Napoléon qui, d'après quelques lettres que j'ai reçues, serait assez mauvaise.

Quelle est son indisposition? J'espère qu'elle n'a rien d'inquiétant.

J'ai été très attristé par la mort de M. Troplong. C'était un honnête homme, plein de bon sens et de tact et tout à fait dévoué à l'Empereur. Je vois avec peine mourir ces vieux et bons serviteurs si difficiles à remplacer..

Je suis obligé de faire amende honorable pour tout le bien que j'ai dit du climat de Cannes. Nous sommes en plein hiver, ou, pour mieux dire, nous avons à la fois les misères de l'hiver et celles de l'été. L'autre jour il est tombé une grêle qui valait bien une pluie de hallebardes. On m'a apporté des grêlons gros comme des œufs de pigeon.

Les six arbres et les douze rosiers de Courmont ont été hachés. Heureusement, le grand effort de la tempête s'est porté sur la mer, et j'espère que les poissons n'ont pas trop eu à en souffrir.

Daignez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Saint-Cloud, 9 juillet 1869.

Madame,

J'ai exécuté ce soir les ordres de Votre Altesse Impériale. Je crains seulement que l'Empereur n'ait pas donné toute l'attention désirable à ma requête. Le bruit court qu'il a des préoccupations politiques, et on ajoute, sous toutes réserves, que les débats du corps législatif n'y sont pas étrangers. J'ai remis la note relative à M. Braun à Piétri pour qu'il la représente en temps et lieu. Autre circonstance peu favorable à la photographie, on a envoyé à Sa Majesté quatre fort belles aquarelles des fresques récemment découvertes.

La santé de Leurs Majestés et du Prince Impérial est excellente. L'empereur marche beaucoup. Il nous mena l'autre jour à la Malmaison, où il fut le plus intéressant et le plus complaisant des ciceroni.

Nous fûmes aimables hier pour les Égyptiens. Le prince Hussein lorgna beaucoup nos demoiselles. Je le trouve très gentil.

Je suis aujourd'hui en piètre santé et le bal d'hier m'a

rendu mes oppressions. Je voudrais bien donner à Votre Altesse quelques nouvelles, mais nous ne savons rien que ce que le *Journal Officiel* veut bien nous dire.

Je mets aux pieds de Votre Altesse Impériale l'expression de tous mes respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, lundi matin, 1869.

Madame,

En quittant Saint-Cloud, je me suis remis à prendre des bains d'air comprimé et je passe toutes mes matinées sous cloche. Cela me réussit assez pour que j'ose entreprendre un voyage et le premier usage que je veux faire de mes forces, c'est d'aller présenter mes respects à Votre Altesse Impériale.

Me permettra-t-elle de me présenter demain à Saint-Gratien avec mon docteur, M. Robin, qui, presque aussi coupable que moi, vient aussi solliciter un pardon et surveiller son malade? Nous partons demain de la gare de Saint-Lazare à trois heures, et si Votre Altesse nous retenait à dîner, nous n'aurions pas la force de refuser. Je crains que Votre Altesse ne nous trouve bien impudents. Nous la supplions de vouloir bien nous pardonner et d'agréer l'expression de nos respectueux hommages.

PROSPER MÉRIMÉE

Cannes, 26 octobre 1869.

Madame,

J'ai bien regretté de quitter Paris sans prendre congé de Votre Altesse, mais j'étais si patraque que j'étais obligé de réserver toutes mes forces pour le grand voyage que j'allais entreprendre. Je suis arrivé ici sans rhume, mais horriblement fatigué. Cannes est en ce moment une vaste solitude. Les maîtres d'hôtels garnis passent la journée sur leur porte à dire : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Je me trompe, il nous est venu une grande princesse de Prusse, avec suite notable d'Allemands et d'Anglais. Il y a trois jours, un très joli garçon, qui sentait son lieutenant prussien d'une lieue, est venu me faire visite de la part, disait-il, de la Princesse

Victoria, qui voudrait bien m'avoir à dîner. Je me suis excusé, et mon médecin, qui était présent, m'a excusé. J'ai demandé à quelle heure je pourrais présenter mes respects à Son Altesse Royale. Mon chambellan m'a dit que ce serait un jour à midi et qu'il me préviendrait. Il était bien naturel que la Princesse de Prusse, sur le bruit de mes faibles attraits, voulût me voir. Mais ce qu'il y a de triste, c'est qu'il paraît que le rapport du chambellan m'a été défavorable et en attendant j'ai refusé d'aller manger un faisan chez Courmont, tué par M. de Nieuwerkerke qui est allé chasser dans notre île, au lieu de visiter nos antiquités cannaises. J'espère qu'il rapportera à Paris de meilleures impressions de Cannes que je n'en donne de moi-même aux Prussiens, et que Votre Altesse nous fera enfin cette visite depuis si longtemps attendue. Je voudrais bien pouvoir lui garder pour cette époque le temps que nous avons à présent. Nous déjeunons tous les jours les fenêtres ouvertes. Il n'y a pas un nuage au ciel et Courmont, qui se baigne avec un thermomètre, dit que la mer est à vingt degrés.

J'espère que ce jour-ci se passe à Paris aussi paisiblement que chez nous, cependant j'ai hâte d'avoir des nouvelles. Les Parisiens sont si badauds, surtout lorsqu'il ne pleut pas, qu'il est toujours facile de faire une émeute. Le peu de gens du pays que je vois, me semble fort effrayé de l'admirable liberté dont nous jouissons, et de la perspective de voir M. Hugo président de la République. Il est question, à ce qu'il paraît, d'en faire en attendant un député. Je souhaite bien du plaisir aux amateurs d'antithèses.

On m'empêche de peindre dehors et je passe mon temps assez tristement à lire et à écrivasser un peu. Je fais une promenade à l'heure où les lézards sortent et je rentre bien avant le coucher du soleil. J'espère, par ces sages précautions, voir arriver l'an de grâce 1870. Je n'ai plus l'ambition de songer au delà de l'année prochaine.

Je suis, avec le plus profond respect,

Madame,

de Votre Altesse Impériale, le plus humble

et dévoué serviteur,

PROSPER MÉRIMÉE

Paris, 27 avril.

Madame,

Mille remerciements pour votre aimable petit billet. Le message de Votre Altesse était déjà loin comme je méditais une réponse dans laquelle j'aurais demandé à quelle heure je pourrais faire ma cour à Votre Altesse. Tous mes amis, je crois, sont venus s'assurer ce matin que j'étais vivant et qu'on ne m'avait pas changé à Cannes. On m'a fait trop parler et ce soir je suis si malade que c'est à peine si je puis écrire. J'espère que ce n'est qu'une crise causée par la fatigue du voyage, et dès que je m'en sentirai la force, j'irai porter mes respectueux hommages aux pieds de Votre Altesse.

PROSPER MÉRIMÉE

J'ai vu le Prince Napoléon à Cannes en parfaite santé et dans l'enthousiasme des beautés du pays, je dis la mer et les montagnes.

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

VI

Le 2/15 mars, Milioukoff prononce un interminable discours à la Douma. Il dit que l'Empereur allait être obligé d'abdiquer en faveur de son fils, avec le grand-duc Michel comme Régent. Un braillard de la gauche lui crie : « C'est encore la même dynastie. — Oui, répond l'aimable Milioukoff, c'est la même dynastie que vous n'aimez pas et que peut-être je n'aime pas non plus, mais pour le moment, on ne peut souhaiter plus. » Ce mot « d'abdication » nous serra le cœur à pleurer. Cela nous paraissait monstrueux, impossible, cette idée nous faisait horreur. Nous passâmes une soirée bien triste, écrasés par la gravité et la rapidité des événements.

A 4 h. 15 du matin, le 3/16 mars, le valet de chambre du grand-duc vint frapper à la porte, disant qu'un officier de l'escorte de l'Empereur voulait lui parler à tout prix. Nous nous levâmes, en passant en hâte des robes de chambre et nous reçûmes cet officier qui était pâle comme un mort. C'était un fidèle. Il dit le que général Ressine, commandant du Svodny-Polk (régiment composé de l'Empereur) l'envoyait auprès du grand-duc, pour annoncer que le nouveau commandant de la ville de Tzarskoïe avait essayé en vain de téléphoner au grand-duc et demandait à le voir tout de suite. L'officier

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

sanglotait. Nous comprîmes que tout était fini. Le grand-duc était blême. Il répondit qu'il était prêt à recevoir le nouveau commandant et, cinq minutes après, un colonel d'artillerie, du nom de Boldeskul, avec un énorme nœud écarlate sur la poitrine, pénétrait chez nous, accompagné d'un officier d'ordonnance, affublé lui aussi d'un nœud rouge. Après avoir fait le salut militaire, le colonel s'excusa de cette heure indue (4 h. 30 du matin). et nous lut le manifeste qui suit :

Pskoff, 25 *mars*, 1917.

Par la grâce de Dieu, nous Nicolas II, Empereur de toutes les Russies, Tsar de Pologne, Grand-duc de Finlande, etc... à tous nos fidèles sujets nous faisons savoir :

Aux jours de la grande lutte contre l'ennemi extérieur qui s'efforce, depuis trois ans, d'asservir notre patrie, Dieu a voulu envoyer à la Russie une nouvelle et pénible épreuve. Des troubles intérieurs menacent d'avoir une répercussion fatale pour la marche ultérieure de la guerre tenace. Les destinées de la Russie, l'honneur de notre armée héroïque, le bonheur du peuple, tout l'avenir de notre chère patrie, veulent que la guerre soit menée à tout prix jusqu'à une fin victorieuse.

Notre cruel ennemi fait ses derniers efforts et proche est le moment où notre vaillante armée, de concert avec nos glorieux alliés, abattra définitivement l'ennemi.

En ces jours décisifs pour la vie de la Russie, nous avons cru devoir à notre conscience de faciliter à notre peuple une étroite union et l'organisation de toutes ses forces pour la réalisation rapide de la victoire.

C'est pourquoi, d'accord avec la Douma d'Empire, nous avons reconnu pour bien d'abdiquer la couronne de l'État et de déposer le pouvoir suprême.

Ne pouvant pas nous séparer de notre fils aîné, nous léguons notre héritage à notre frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch, le bénissant de son avènement au trône de l'État russe. Nous léguons à notre frère de gouverner en pleine union avec les représentants de la nation siégeant aux institutions législatives et de leur prêter un serment inviolable au nom de la patrie bien-aimée.

Nous faisons appel à tous les fidèles fils de la Patrie, leur

demandant de remplir leur devoir sacré et patriotique, en obéissant au Tsar dans ce pénible moment d'épreuves nationales, et de l'aider avec les représentants de la nation, à conduire l'État russe dans la voie de la prospérité et de la gloire.

Que Dieu aide la Russie!

Signé : *Nicolas.*

Le grand-duc et moi étions atterrés. Réveillée en sursaut, je grelottais, mes dents claquaient. Quelque attendu que fût cet effondrement de tout ce qui nous était cher, nous ne pouvions y croire, et cependant cette feuille de papier pelure était là et nous montrait l'horrible vérité en lettres de feu.

Le colonel parti, nous n'essayâmes même pas de nous recoucher. La chute de l'Empire, car nous comprenions que c'était la chute, nous apparaissait dans toute son horreur. Nous avions beau nous dire que le grand-duc Michel continuerait la tradition, nous savions que c'était un faible, que sa femme, madame Brassoff, userait d'une influence néfaste et puis nous aimions « notre » Empereur, l'élu de Dieu, l'oint du Seigneur et nous ne voulions pas d'un autre.

Le jour même, 3/16 mars, le grand-duc alla à 11 heures, chez l'Impératrice. Cela peut paraître invraisemblable, mais la pauvre femme ignorait l'abdication de son mari. Personne autour d'elle n'avait eu le courage de lui porter ce coup. Les cinq enfants étaient malades, les deux aînées et la cadette se relevaient de la rougeole, mais la grande-duchesse Marie (la troisième) et l'héritier étaient au plus mal. Le grand-duc entra chez elle doucement, lui baisa la main longuement, dans l'impossibilité de proférer une parole. Son cœur battait à se rompre. L'Impératrice, en simple infirmière, le frappa par son calme, et la sérénité de son regard. « Chère Alix, dit enfin le grand-duc, je voulais être auprès de toi en ces moments si pénibles... » L'Impératrice le regarda dans les yeux : « Nicky? demanda-t-elle. — Nicky se porte bien, s'empressa d'ajouter le grand-duc, mais sois courageuse, aussi courageuse que lui l'a été. Aujourd'hui, 3 mars à 1 heure de la nuit, il a signé son abdication pour lui et pour Alexis ». L'Impératrice tressaillit et baissa la tête, comme si elle faisait une prière. Puis, se redressant, elle dit « : Si Nicky l'a fait, c'est qu'il fallait

le faire. J'ai foi en la miséricorde divine. Dieu ne nous abandonnera pas. » Mais en prononçant ces paroles de grosses larmes coulaient le long de ses joues. « Je ne suis plus Impératrice, dit-elle, avec un triste sourire, mais je reste sœur de charité. Puisque c'est Micha qui est Empereur, je m'occuperai de mes enfants, de mon hôpital, nous irons en Crimée... » Le grand-duc resta avec elle jusqu'au déjeuner, à peu près une heure et demie. Elle voulait connaître les détails de ce qui s'était passé à la Douma. Au sujet du grand-duc qui y alla l'avant-veille, elle dit en anglais : « *And X, what a horror...* » Le grand-duc rentra à la maison les nerfs à vif, je fis tout au monde pour le calmer et lui donner du courage.

Pendant ce temps, le grand-duc Michel se trouvait au Palais d'Hiver à Pétrograd. Peu de personnes connaissent ce détail que le commandant des troupes, le général Habaloff, voyant la masse du peuple se précipiter vers le Palais d'Hiver, proposa au grand-duc de tirer sur la foule, répondant encore de certains régiments restés fidèles. Le grand-duc Michel s'y opposa vivement, « ne voulant pas, disait-il, répandre une goutte de sang russe ». Il quitta clandestinement le Palais et alla se réfugier dans la rue Millionnaia, chez un ami, le prince Poutiatine, cousin de celui dont j'ai parlé. Quelques instants après, une foule de soldats se rua sur les caves du Palais d'Hiver et ce fut pendant trois jours une orgie épouvantable. Plus de dix ivrognes furent noyés dans le vin.

Une preuve que cette révolution avait été soignée, prévue, et préparée de longue date, fut que dès le premier jour toutes les automobiles privées qui se trouvaient à Pétrograd furent réquisitionnées en quelques heures. Notre belle voiture disparut une des premières et après avoir promené des membres du gouvernement provisoire, ce fut à elle qu'échut l'honneur de recevoir Lénine à son arrivée à la gare de Finlande.

Parvenu chez le prince Poutiatine, le grand-duc Michel, empereur depuis une heure de la nuit, reçut la visite du prince Lwoff, de Goutchkoff, Rodzianko, Milioukoff, Kérensky et autres individus qui venaient le persuader de renoncer au trône en faveur du peuple, qui, plus tard, l'élirait lui ou un autre. Après quelques instants d'hésitation ce prince si faible céda à la joie des traîtres de la Patrie,

Kérensky, ce fantoche qu'on eut le tort immense de prendre un moment au sérieux, se débattait dans une crise d'hystérie.

VII

Quoique les détails de l'abdication de l'Empereur Nicolas soient connus je tiens à les rappeler ici, afin qu'on n'oublie pas que tous les malheurs arrivés à la Russie ont pour point de départ cette abdication. Malheur et honte éternelle à ceux qui l'on provoquée et soutenue!

Ayant quitté le Grand Quartier Général le 27 février /12 mars, pour rentrer à Tzarskoïe, l'Empereur apprit que les trains pour Pétrograd ne passaient plus. Il fut décidé qu'il irait à Pskow, où le train impérial arriva le soir du 1er /14 mars, et où l'Empereur reçut un télégramme du général Alexeïeff, lui annonçant les progrès de la révolution et le suppliant de faire le plus de concessions possibles. Le général Roussky, qui commandait l'armée du Nord et qui se trouvait à Pskow, insista auprès de l'Empereur pour donner suite au télégramme d'Alexeïeff. Ce télégramme était parvenu à Pskow avant l'arrivée de l'Empereur, mais une heure après, Roussky en reçut un autre de Rodzianko, disant que toutes concessions étaient trop tardives, que le seul moyen de sauver la dynastie, c'était l'abdication. Évidemment Rodzianko avait envoyé des dépêches dans le même sens aux commandants des armées, car le grand-duc Nicolas, les généraux Broussiloff et Evert télégraphièrent à l'Empereur et tous trois sous des formes différentes, lui conseillaient de céder... En même temps que ces dépêches, l'Empereur apprit que sa chère escorte (*le Konvoï*) l'avait trahi et avait passé aux rebelles. Ce fut pour lui un coup bien pénible. Quand on sait combien l'Empereur et l'Impératrice gâtaient ces gens de l'escorte, combien ils s'occupaient de leurs familles, de leurs enfants, combien ils les comblaient de cadeaux, on comprendra qu'une ingratitude aussi noire devait les atteindre douloureusement.

Dans l'après-midi du 2/15 mars, Roussky retourne chez l'Empereur, dans le wagon qu'il habite et continue à le persuader d'abdiquer. Il lui répète sans cesse la même chose :

« Nou, Vaché Vélitchestvo, réchaïtess » (eh bien, Sire, décidez-vous). Enfin l'Empereur cède. Il rédige un télégramme à Rodzianko, en lui disant qu'il fait ce sacrifice pour sa patrie bien-aimée et abdique en faveur de son fils, à condition que ce dernier ne le quitte pas jusqu'à sa majorité. Il remet la dépêche à Roussky et se retire dans son compartiment. Roussky voyant que l'Empereur, dans cette dépêche ne mentionne pas la régence du grand-duc Michel, ajoute ce qu'il juge nécessaire et prie le comte Fréédericksz, ministre de la Cour, de montrer le télégramme à l'Empereur. Fréédericksz, rapporte le télégramme corrigé, ainsi qu'un autre au général Alexeieff, où l'Empereur annonce la nomination du grand-duc Nicolas comme généralissime et aussi son abdication. Fréédericksz, ajoute que l'Empereur désire attendre l'arrivée de Goutchkoff et de Choulguine, que la Douma lui envoie avant l'expédition de ces dépêches. Vingt minutes plus tard, l'Empereur se ravise et envoie un aide de camp reprendre les deux télégrammes à Roussky qui ne les lui rend pas, mais qui donne sa parole d'honneur (d'honneur?) de ne pas les expédier avant l'arrivée des deux parlementaires.

Dès que ces deux derniers arrivent, l'Empereur les fait appeler et leur annonce son abdication pour lui et pour son fils, ce qui décontenance les envoyés de la Douma, car leurs instructions ne visent que l'abdication de l'Empereur et non celle de l'héritier.

Ce n'est que bien plus tard que nous apprîmes ce qui décida l'Empereur à la double abdication. Il fit venir son médecin, le professeur Fedoroff et lui dit : « En d'autres temps, je ne vous aurais jamais posé une question pareille, mais aujourd'hui, le moment est grave et je vous prie de me répondre en toute franchise : « Mon fils peut-il vivre et régner un jour? — Sire, répond Fedoroff, je suis obligé d'avouer à Votre Majesté que son Altesse Impériale l'Héritier ne pourra pas atteindre sa seizième année... » Ayant reçu ce coup en plein cœur, la résolution de l'Empereur devint inébranlable. Ce monarque qui avait tant hésité à donner une Constitution ou même un ministère responsable signait d'un trait de plume un acte d'une gravité immense et dont les suites désastreuses pour la Russie sont incalculables. A 1 heure du matin,

Goutchkoff et Chouldine emportaient l'acte de la double abdication en faveur du grand-duc Michel, faveur que ce dernier céda sous la pression des révolutionnaires et qui aboutit aux désastres dont nous pâtissons aujourd'hui! Désastre affreux qui emporta tant de victimes innocentes et qui plongea la Russie dans le deuil et dans la ruine!

VIII

Vers 6 heures du soir, le 3/16 mars, les chefs de régiments de réserve qui étaient à Tzarskoïe-Sélo, se réunirent chez le grand-duc, afin de parler de la nouvelle situation créée par l'abdication du grand-duc Michel. Cet empereur de la veille avait promulgué le manifeste suivant :

Une tâche bien difficile m'a été imposée par mon frère, en me transmettant le trône Impérial de la Russie dans une année de guerre sans exemple et de troubles intérieurs.

Inspiré ainsi que tout le peuple, par l'idée que le plus important est le bonheur de la Patrie, j'ai pris la ferme décision de prendre le pouvoir suprême seulement si telle est la volonté de notre grand peuple qui doit, par le suffrage universel, par ses représentants à la Constituante, décider du régime et des nouvelles lois fondamentales de la Russie.

Invoquant la bénédiction de Dieu, je prie tous les citoyens de la Russie de se soumettre au Gouvernement provisoire, issu de la Douma, et qui a tout le pouvoir jusqu'à ce que la Constituante, convoquée dans le plus bref délai, par le suffrage universel, direct, égal et secret, par sa décision sur le régime, manifeste la volonté du peuple.

3/16 *mars* 1917, *Pétrograd.*

Signé : *Michel.*

Les militaires réunis chez le grand-duc Paul, en conseil, prévoyaient qu'une fois la Monarchie tombée il serait extrêmement difficile de tenir les troupes en mains et de se faire obéir. Plusieurs compagnies entières étaient passées aux rebelles. A Pétrograd, un gouvernement provisoire s'était formé

et on décida chez le grand-duc de suivre les dernières instructions données par l'Empereur qui étaient de se soumettre à ce gouvernement, de l'aider en tout et de n'avoir qu'un but, qui était de mener la guerre à bonne fin. Dans tout cela on voyait que l'Empereur ne pensait plus à lui-même, que seul le sort de sa Russie bien-aimée lui tenait à cœur. Ce n'est que depuis peu, et grâce à une publication de notre ancien ministre à Lisbonne, M. Pierre Botkine, que nous connûmes l'admirable message de l'Empereur aux armées après son abdication, quand il revint du Grand Quartier Général. Voici ce message qui prouve la belle et noble âme de l'infortuné Souverain.

C'est la dernière fois que je m'adresse à vous, mes troupes bien-aimées. Après l'abdication que j'ai faite en mon nom et au nom de mon fils, le pouvoir suprême est passé entre les mains du Gouvernement provisoire, formé d'après l'initiative de la Douma d'Empire. Que Dieu l'aide à mener la Russie sur la voie de la gloire et de la prospérité! Que Dieu vous aide aussi, troupes vaillantes, à défendre avec succès notre Patrie contre l'ennemi acharné!

Pendant deux ans et demi, vous avez fait à toute heure un service militaire pénible; il y a eu beaucoup de sang versé, beaucoup d'efforts ont été faits et l'heure est déjà proche, où la Russie, unie à ses vaillants alliés par le même désir de la victoire, triomphera des derniers efforts de l'ennemi. Cette guerre sans pareille doit être menée à une victoire définitive, complète. Celui qui pense à présent à la paix, celui qui la désire est un traître à la Patrie. Je sais que chaque soldat honnête pense de même!

Aussi faites votre devoir, défendez vaillamment notre grande Patrie, obéissez au Gouvernement provisoire, obéissez à vos chefs, souvenez-vous que tout relâchement dans l'ordre du service donne un avantage à l'ennemi. Je crois fermement que l'amour sans bornes pour votre grande Patrie n'est pas éteint dans vos cœurs.

Que Dieu vous bénisse et que le grand martyr saint Georges vous conduise à la victoire!

Signé : *Nicolas.*

Je me permets d'emprunter à M. Pierre Botkine quelques pensées sur ce message exprimé dans son livre : *Les morts sans tombes.*

Ce document historique devait paraître le 21 mars 1917, dans l'ordre du jour à l'armée, n° 371; mais le ministre de la Guerre du Gouvernement provisoire, M. Goutchkoff, défendit par télégraphe de le montrer aux troupes. Le général aide de camp de l'Empereur, Alexeïeff qui était chef de son État-Major, obéit aux ordres de M. Goutchkoff. Ce message reste donc encore inconnu de la plupart des Russes

Au lieu des nobles paroles du souverain, l'Armée entendit le fameux *Prikaz*, n° 1, du nouveau ministre de la guerre M. Goutchkoff, qui donna le signal à l'indiscipline, déchaîna l'anarchie et amena naturellement l'effondrement du front.

Entre temps, le gouvernement provisoire, que Nicolas II, dans un élan sublime d'abnégation et d'amour pour sa Patrie exhortait ses troupes à bien servir, ce même gouvernement provisoire faisait arrêter l'Empereur dans son palais de Tzarskoïe-Sélo et, peu de temps après, le déportait avec la famille Impériale en Sibérie.

Quant aux Ambassadeurs des Puissances alliées, accrédités auprès de l'Empereur Nicolas II, ils s'empressèrent de féliciter le gouvernement provisoire, en venant le 24 mars 1917, auprès de M. Milioukoff, « saluer la nouvelle ère de prospérité, de progrès et de gloire qui s'ouvre pour la Russie ». Cette nouvelle ère commençait, pour le généreux Souverain, le véritable, fidèle et irréprochable allié, par la captivité, et, après plus d'un an de souffrances, devait finir par un assassinat abominable.

Et dire que, jusqu'à son dernier jour, ce Souverain martyr, que les plus indulgents dans les pays alliés traitaient de faible, déployait une force de caractère surhumaine pour endurer sans murmurer, sans jamais proférer une plainte, les calomnies atroces et les injures dont même la mort ne l'a pas entièrement délivré.

Il y a quelque chose d'infiniment tragique et triste dans le meurtre de la Famille Impériale devant une Europe impassible et presque indifférente.

On croirait vraiment que la morale du monde est changée de fond en comble, pour qu'un homme d'une grandeur d'âme comme l'Empereur Nicolas II, un Souverain si désireux de faire le bien de son peuple et de ses alliés, soit tout à coup abandonné avec toute sa Famille pure et innocente et livré à la merci des bêtes féroces...

Le 3 mars au soir, le grand-duc Paul retourne chez l'Impératrice; il la trouve calme, résignée, infiniment belle et noble. Déjà un semblant d'emprisonnement se fait sentir, car la cour du Palais Alexandre, est pleine de soldats, avec un brassard blanc au bras. Ils étaient là par ordre du gouvernement

provisoire pour la soi-disant sécurité de l'Impératrice et des enfants, mais en réalité de peur que des fidèles ne les fissent évader. L'Impératrice avait enfin des nouvelles de l'Empereur qui était reparti pour Mohileff, afin de prendre congé de ses armées et aussi pour rencontrer l'Impératrice mère qui avait quitté Kieff et qui voulait revoir son fils.

Quand le grand-duc, sortant de chez l'Impératrice, se trouva sur le perron surélevé qui domine la cour du Palais Alexandre, il adressa à la foule de soldats amassés, les paroles suivantes : « *Bratzy* (mes frères), leur dit-il. Vous savez déjà que notre Empereur bien-aimé a renoncé au trône de ses ancêtres pour lui et pour son fils, en faveur de son frère qui, lui aussi, a renoncé aux pouvoirs en faveur du Peuple. A présent dans ce palais dont vous avez la garde, il n'y a plus d'Impératrice, ni d'héritier du trône. Il n'y a qu'une femme, une infirmière qui soigne ses enfants malades. Promettez-moi, à moi qui suis votre ancien chef de les garder sains et saufs. Ne faites ni bruit, ni tapage, souvenez-vous que les enfants sont encore très souffrants. Me le promettez-vous. » Mille voix s'élevèrent : « Nous le promettons à Votre Altesse Impériale, nous te le promettons, *Batiouchka vélicki kniaz* (Petit Père, grand-duc), sois tranquille, hourrah! » et le grand-duc monta dans son auto le cœur un peu plus soulagé. Néanmoins, dès le lendemain, 4/17 mars, un revirement complet se produisit. Un esprit de révolte souffla sur ces gens. Une propagande antinationale, soutenue par les aventuriers du Gouvernement provisoire grondait sourdement autour du Palais. J'allais avec Wladimir rôder autour de la maison Impériale, afin de nous rendre compte de l'état d'esprit des soldats et de nous assurer si la sécurité du Palais était complète. Ce fut avec un serrement de cœur que j'entendis un cosaque de l'escorte, caracolant à cheval, crier à un autre : « Que dis-tu de tout cela, camarade? Je trouve que c'est bien fait. Ils ont eu la vie douce et amusante assez longtemps (*Dovolno poléchiliss*); à nous maintenant... » On voyait la mentalité des gens changer à vue d'œil. Craintifs et prudents hier, ils étaient insolents et effrontés aujourd'hui. Ces êtres inconscients suivaient le mouvement que donnait le Gouvernement provisoire. Ces gens obscurs, grisés d'acclamations, subitement

au pouvoir, étaient, au fond de leurs âmes mesquines, effrayés de ce qu'ils avaient commis. La révolution ayant été faite par *l'Intelliguéntzia* (l'intelligence) du pays, c'est à elle que revient la gloire des massacres, des assassinats, des vols, de la famine et de toute la ruine actuelle. Le tzarisme, depuis trois cent trois ans que régnait la maison des Romanoff, n'avait fait que construire, édifier, consolider et enrichir le pays. Les grands Empereurs, comme Pierre le Grand, Catherine II et toute la glorieuse lignée qui les suivit, créèrent une Russie, grande, majestueuse, faite d'honneur, de force et de gloire. Tout avait pour base l'*Ordre*, sans lequel un pays ne peut vivre. Tout ordre comprend la discipline et l'obéissance. Aussi, quand les incapables qui s'emparèrent du pouvoir donnèrent toutes les libertés possibles afin de se rendre populaires et afin de plaire aux masses, l'anarchie tôt ou tard devenait inévitable. Je pense souvent à une conversation que j'eus naguère avec M. d'Haussonville : « Croyez-moi, chère amie, me disait-il, l'Ordre se venge... » Ah Dieu! si l'ordre tout puissant pouvait se venger en Russie! Comment a-t-on pu croire un instant qu'un Kérensky quelconque saurait maîtriser et maintenir les masses? La psychologie de la foule devina facilement ce que valaient ce pantin et ces acolytes. Fallait-il que leur niveau moral fût bas, pour entreprendre une révolution antinationale en pleine guerre, dont le résultat fut l'effondrement du front russe et des milliers de victimes sur le front français...

IX

Le bruit s'était répandu que le vieux général Ivanoff venait au secours de l'Impératrice avec cinq cents chevaliers de Saint-Georges; effectivement il arriva jusqu'à Kolpino, où il fut arrêté par les troupes rebelles beaucoup plus fortes en nombre; aussi, le 4/17 mars, le gouvernement provisoire, tremblant de peur, mit l'Impératrice, les enfants et leur entourage, en état d'arrestation. Ce fut le général Korniloff qui vint annoncer à l'Impératrice son arrestation. Le prince Poutiatine, le général Groten, furent arrêtés à la mairie de

Tzarskoïe-Sélo, où ils se rendaient tous les deux pour affaires de service, au sujet du ravitaillement du Palais. Le chef de la police du Palais le colonel Guérardy, le comte Tatischeff, furent aussi arrêtés et tous réunis dans un des collèges de Tzarskoïe-Sélo, où ils furent malmenés, privés de nourriture et enfermés ensuite à la forteresse des Saints-Pierre-et Paul à Petrograd. On ne laissa auprès de l'Impératrice que madame Narischkine, grande maîtresse de la Cour, le comte et la comtesse Benckendorff et la demoiselle d'honneur, comtesse Hendrikoff. Madame Wirouboff, qui elle aussi était malade de la rougeole, était avec elle. Le nouveau ministre de la guerre Goutchkoff, nomma commandant du Palais le capitaine de cavalerie Kotzebue, espérant qu'il se conduirait en vrai geôlier ainsi qu'il le lui avait promis; mais Kotzebue, à son honneur, n'accepta cette place que pour venir en aide aux prisonniers et pour adoucir leur existence dans la mesure du possible. Il leur passait des lettres non censurées, il leur transmettait des messages téléphoniques, il leur achetait en cachette ce dont ils avaient besoin, etc... Aussi, dès que Kérensky eut vent de cette noble attitude, il l'éloigna du Palais, et y plaça un ami à lui, le vulgaire Korovitchenko, que nous fîmes venir un jour chez nous pour avoir des nouvelles directes des Souverains. L'individu arriva au premier appel, s'assit en croisant les jambes et alluma une cigarette en notre présence, sans en demander la permission.

Il faut, quelque pénible que soit ce souvenir, que je mentionne combien d'officiers et de généraux périrent en ces jours tragiques. Un des premiers parmi les tués fut le général, comte Gustave Stackelberg, le mari d'une amie que j'aime tendrement. Des soldats révolutionnaires entrèrent de force dans leur maison de la Millionnaya et forcèrent le général de les suivre à la Douma. A peine descendu de chez lui, un coup de feu retentit. Les soldats effrayés crurent à une poursuite et se mirent à tirer. Le comte Stackelberg essaya de courir le long de la rue pendant un moment, mais les soldats l'abattirent à quelques pas de chez lui. C'était l'homme le meilleur, le plus noble, le plus pacifique et ce fut une des premières victimes. Le comte Mengden, le comte Kleinmichel, le général Schildknecht, l'ingénieur Waloueff et tant d'autres

furent martyrisés et tués dans ce début de la révolution que le prince Lvoff se vantait d'appeler : « exempte de sang » *(bezkrovnaïa)*. On avait dit à ce moment là que c'étaient des officiers aux noms allemands qui furent surtout les victimes. A ce compte-là, la France ne devrait admettre aucun nom alsacien ni lorrain.

On ne peut songer sans dégoût à ce qui se produisit à Wiborg, en Finlande, où il y avait une grande garnison de réserve. Plusieurs amiraux et des quantités d'officiers furent massacrés par les soldats et les marins. Les « Noyades de Wiborg » resteront éternellement une vision d'épouvante. Un pauvre petit enfant, se cramponnant à son père que les soldats allaient jeter dans le golfe de Finlande, eut les deux bras tranchés d'un coup de sabre... Pour moi, personnellement, à tout ce que je souffrais pour la famille impériale venait s'ajouter l'angoisse affreuse pour mon fils de mon premier mariage, — Alexandre de Pistolekors. Dès le début des hostilités, il se présenta comme volontaire et fut nommé à la censure à Pétrograd; mais, voulant se battre, il se fit enrôler dans la célèbre « division sauvage » et fit toute la guerre dans les Carpathes contre les Autrichiens. Il alla jusqu'au point extrême atteint par nos troupes, — c'est-à-dire, jusqu'à Turka. Après deux années de privations, de batailles dans des conditions atroces, les médecins exigèrent son renvoi du front : en décembre 1916, il fut attaché au général gouverneur de la Finlande, le général Zeine. Ce fut à Helsingfors que, deux mois plus tard, la révolution le trouva. Le matin du 4/17 mars, — je ne l'ai su que bien après, heureusement — des soldats ivres font irruption dans la chambre de l'hôtel « Societâtshus » qu'il habitait, l'injurient, lui arrachent ses épaulettes, et à coup de crosse le font descendre dans la rue. On lui annonce qu'on va le mener sur la place publique pour être fusillé... Il remet son âme à Dieu et prend en pensée congé de nous tous qu'il aime. Amené sur la place publique, il y voit beaucoup d'autres officiers condamnés comme lui. On les range en demi-cercle et des soldats se mettent à les abattre un par un avec des moqueries et des plaisanteries ignobles et un raffinement de cruauté. Mon fils qui était le onzième sur dix-neuf, voit tomber le premier, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième...

A cet instant, une automobile, remplie d'officiers de marine, les bras liés derrière le dos, arrive avec fracas sur la place... Une scène d'horreur se produit. La foule des soldats ivres de sang et de vin, se rue sur ces malheureux et en quelques secondes les déchire... A ce moment-là, un sauveur, resté inconnu, un soldat, dit d'un ton bourru aux quatorze condamnés qui restaient figés sur place : « Que faites-vous là, voulez-vous bien vite aller en prison, espèces de... » et une insulte grossière échappe de sa bouche. Tous le suivent, tremblant qu'on ne s'aperçoive de ce subterfuge. Amenés en prison, on les enferme dans des cachots : mais ils étaient sauvés de la fureur des masses et ils furent libérés quarante-huit heures plus tard.

En lisant dans les journaux la description des scènes horribles de Helsingfors où aucune des victimes, sauf quelques amiraux tués, n'était nommée, je tremblais pour mon fils. Le gouvernement provisoire avait nommé commissaire pour la Finlande, un de ses meilleurs orateurs et peut-être aussi un des rares honnêtes hommes parmi eux, — le cadet Roditcheff. Sans le connaître, je lui télégraphiai, le suppliant de me donner des nouvelles de mon fils. Voici textuellement ce qu'il me répondit :

Le cadavre de Pistolekors n'a pas été retrouvé parmi les victimes.

Roditcheff.

Je frissonnais d'épouvante et n'étais qu'à demi rassurée. Heureusement, à peine sorti de prison, mon fils m'envoya une dépêche annonçant qu'il était sain et sauf et qu'il arriverait le lendemain à Pétrograd : quelques semaines plus tard, il faisait partie du corps des Tanks anglais, en uniforme d'officier anglais, sous les ordres du colonel Locker-Lampson, « ne voulant pas, disait-il, remettre des épaulettes octroyées par l'Empereur et souillées par des mains impies ».

Je reprends le fil de ma douloureuse narration des premiers jours de la révolution à Tzarskoïe. Le 5/18 mars à 11 heures 1/2 du soir, nous étions réunis dans mon boudoir, le grand-duc Paul, mon fils Wladimir et moi. L'éternel téléphone se fit entendre. Je m'approchai; c'était Wolkoff, le valet de

chambre de l'Impératrice, qui avait servi longtemps autrefois chez le Grand-Duc. Il me dit : « Sa Majesté l'Impératrice prie Monseigneur de venir chez Elle tout de suite. — Mon Dieu, qu'est-il encore arrivé! m'écriai-je. — Tranquillisez-vous, madame la Princesse, rien de mauvais, c'est même peut-être très bien : le ministre de la Guerre Goutchkoff et le commandant des troupes, le général Korniloff ont fait dire à Sa Majesté l'Impératrice qu'ils viendraient la voir à minuit. » Étonné de cette visite nocturne, le grand-duc fit avancer rapidement l'auto (les deux autos qui étaient à Tzarskoïe nous furent prises seulement par les bolcheviks) et il partit pour le palais Alexandre, emmenant avec lui Wladimir, car il croyait qu'à deux, ils seraient peut-être utiles : sait-on jamais dans des moments pareils? Je les attendis, décidée à ne pas me coucher avant leur retour. Ils rentrèrent à 2 h. 30 de la nuit et voici ce qu'ils me racontèrent. Arrivés au Palais, ils furent reçus par le Grand Maréchal de la Cour, le comte Benckendorff, Kotzebue et le comte Adam Zamoïsky, dont le rôle fut admirable en ces jours d'épreuves. — Le comte Zamoïsky resta auprès de la Souveraine comme aide de camp de service en permanence jusqu'à la rentrée de l'Empereur et aurait certainement partagé leur captivité si le gouvernement provisoire le lui avait permis. — Le grand-duc entra immédiatement chez l'Impératrice qu'il trouva seule, habillée en infirmière, absolument calme. Elle lui répéta que Goutchkoff et Korniloff, faisant une inspection de la garnison de Tzarskoïe-Sélo, lui avait demandé de les recevoir à minuit. Elle n'avait pas cru devoir refuser, malgré sa répugnance bien naturelle à recevoir ces gens là. Le grand-duc resta avec Elle deux heures. Enfin, vers 1 h. 30 de la nuit — mon impression personnelle est qu'ils ont fait attendre l'Impératrice exprès pour l'humilier — Goutchkoff et Korniloff furent introduits auprès de Sa Majesté.

Le grand-duc leur trouva à tous les deux un aspect repoussant, antipathique au dernier degré. Le regard fuyant et faux de Goutchkoff se cachait derrière des lunettes noires, tandis que Korniloff, au type kalmouk prononcé, avec les pommettes saillantes, tenait les yeux baissés à terre. Tous les deux avaient l'air extrêmement gênés. Enfin, Goutchkoff se décida à demander à l'Impératrice si Elle n'avait pas quelques désirs?

« Oui, — répondit-elle, — je vous prie d'abord de remettre en liberté les innocents que vous avez emmenés du Palais et qui sont aux arrêts au Collège (le prince Poutiatine, Groten, Guérardy, Tatischeff, etc...); et puis, je demande que mon hôpital ne manque de rien et continue à fonctionner. » Cette noble femme ne demandait rien pour Elle... Au moment où Goutchkoff et Korniloff se retiraient, le grand-duc fit quelques pas avec eux : « Sa Majesté l'Impératrice ne vous a pas avoué, dit-il, qu'Elle est excessivement incommodée par la garde qui entoure le Palais. Depuis quarante-huit heures, les hommes crient, chantent, se permettent d'entr'ouvrir les portes et de regarder à l'intérieur. Voulez-vous rappeler vos soldats à l'ordre et à la décence? C'est le diable, ce qu'ils se permettent! » Tous les deux promirent de sermonner la garde (le gouvernement provisoire n'ayant aucune force ne procédait que par persuasion). Goutchkoff et Korniloff se retirèrent sans que le grand-duc daignât leur serrer la main.

Le lendemain, le grand-duc envoya à Goutchkoff sa démission de général Inspecteur de la garde et celle de Wladimir comme premier lieutenant au régiment des hussards de l'Empereur. Cela leur répugnait trop de servir ces nouveaux venus. Bien lui en prit, car trois jours plus tard, le général Alexeieff, qui après avoir été dans l'intimité de l'Empereur pendant la guerre, continuait ses fonctions à Mohileff et avait complètement passé au gouvernement provisoire, envoyait au grand-duc le télégramme suivant :

Vous êtes destitué de vos fonctions de général Inspecteur en Chef de la Garde.

Alexeieff.

Le grand-duc répondit du tac au tac :

J'ai donné ma démission, quatre jours avant votre télégramme.

Grand-duc Paul Alexandrovitch.

Les humiliations, les blessures d'amour-propre commençaient. Ce n'était pas encore le pillage organisé, le vol légalisé par les bolcheviks, mais un souffle de goujaterie flottait dans l'air. Dans ces interminables discours où la salive jaillissait

de sa bouche, Kérensky ne manquait aucune occasion d'attaquer la Famille impériale : « Nous n'avons plus besoin des Raspoutine et des Romanoff », — criait-il devant une foule ahurie et pâmée...

Le 3 mars, après avoir dit adieu, — hélas! un adieu éternel — à sa Majesté l'Impératrice Mère et avoir pris congé de ses troupes, l'Empereur, toujours gardé à vue par ses geôliers, arriva à Tzarskoïe-Sélo. Une automobile l'amena, lui, et son fidèle maréchal de la Cour, le prince Basile (Walia) Dolgoroukoff, à la grille du parc, à l'entrée la plus rapprochée du Palais. La grille était fermée et cependant l'officier de service ne pouvait ignorer l'arrivée du Souverain. L'Empereur attendit dix minutes et prononça ces paroles que je tiens de la comtesse Benckendorff, mère du prince Walia Dolgoroukoff « Je vois que je n'ai plus rien à faire ici... » Enfin l'officier de service voulut bien se déranger et faire ouvrir cette grille qui se referma immédiatement. L'Empereur était prisonnier avec ses enfants et sa femme. Leur entrevue fut émouvante. L'Empereur alla embrasser ses enfants malades, puis s'enferma avec l'Impératrice et Ils purent enfin épancher Leur douleur mutuelle et prier Dieu de Leur donner les forces de supporter ces premières épreuves.

X

Tous les ministres de l'Empereur, ainsi que madame Wirouboff à peine guérie de la rougeole, étaient enfermés à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul dans les plus noirs et les plus humides cachots du bastion Troubetzkoy, On leur appliqua le régime le plus sévère, celui des condamnés à mort. Le vieux Stürmer, par suite des mauvais traitements, tomba si malade qu'on le transporta d'urgence à la clinique du Dr Guersoni, où il fut non seulement privé de tous soins, mais où il fut martyrisé par ses geôliers, les soldats, qui se moquaient de ses atroces souffrances, lui donnaient des coups et lui refusaient un verre d'eau... Le voyant mourant, on refusa l'accès de sa chambre à sa femme, malgré ses supplications et ses larmes. Tout cela se faisait au nom de la Liberté et de la Justice!

Milioukoff, ministre des Affaires étrangères au début de la Révolution, devint très vite impopulaire et dût céder sa place au ministre des Finances, le juvénile Térestchenko, surnommé Willy Ferrero, ou l'enfant prodige. Mais, pendant la courte période de son ministère, Milioukoff eut le temps de faire une bien mauvaise action. Le roi d'Angleterre, inquiet pour son cousin-germain, — l'Empereur, — et pour sa famille, télégraphia aux Souverains par l'entremise de Buchanan, de partir au plus vite pour l'Angleterre, où la Famille trouverait un asile tranquille et sûr. Il ajoutait même que l'Empereur d'Allemagne faisait le serment de ne pas faire attaquer par ses sous-marins le navire qui transporterait la Famille Impériale. Que fait Buchanan au reçu de la dépêche qui était un ordre? Au lieu de la remettre au destinataire, — comme c'était son devoir, — il va consulter Milioukoff qui lui conseille de ne pas donner suite à ce télégramme. La plus élémentaire honnêteté, surtout dans un « pays libre », était de remettre la dépêche à celui à qui elle était destinée. Dans son journal *Les dernières Nouvelles*, à l'été de 1921, Milioukoff a avoué que tout cela était exact et que Sir George Buchanan l'avait fait sur sa demande « et par égard pour le gouvernement provisoire ». Que chacun juge selon sa conscience le procédé de ces « honnêtes gens ».

La vie des augustes prisonniers était monotone, morne, exempte de toute joie. Les restrictions étaient rigoureuses. Le gouvernement provisoire leur accordait des crédits avec la plus grande parcimonie. Toutes leurs lettres étaient ouvertes, le téléphone était interdit. Des sentinelles grossières et souvent ivres étaient postées partout. La seule distraction de l'Empereur était de casser la glace sur un petit canal qui longe la grille du parc Impérial.

Un jour, à la fin de mars, je m'approchai de cette grille où l'apparition de l'Empereur, en compagnie du prince Dolgoroukoff et du matelot attaché à l'héritier, Dérévenko, avait attiré un grand nombre de curieux, hommes et femmes, des soldats surtout. Le cœur battant, je me mêlai à cette foule et j'appliquai mon visage brûlant aux barreaux de la grille. Les réflexions des soldats, faites à voix haute, me faisaient frémir : « Eh bien, Nicolouchka, te voilà brisant la glace, à

présent... as-tu assez bu de notre sang? Si tu casses la glace aujourd'hui, petit père, que feras-tu demain? Cela te change, n'est-ce pas, de la guerre? Et en été quand il n'y aura plus de glace... que feras-tu, notre chéri? *(Goloubchik nach)* peut-être jetteras-tu du sable sur les allées avec une petite pelle... » Leurs rires avaient quelque chose de satanique. L'Empereur était trop près pour avoir pu perdre une seule de leurs paroles. Il s'arrêta de travailler et les regarda longuement, tristement. Subitement tous se turent. A ce moment-là, tournant les yeux de mon côté, l'Empereur m'aperçut et son regard douloureux s'arrêta sur moi. Je croisais les deux mains comme pour une prière et fis un effort suprême pour lui transmettre ma pensée dévouée... Je lui disais que je donnerais ma vie à l'instant pour le sauver.... Je lus dans son cher regard une détresse si profonde une résignation sans espoir si grande, que de grosses larmes, — hélas, suivies plus tard de tant d'autres, amères et brûlantes, — m'étouffèrent....

Notre vie à Tzarskoïe était bien changée. Chaque jour apportait une vexation nouvelle. Tantôt, c'étaient les journaux qui s'attaquaient aux grands-ducs et publiaient des renseignements faux et absurdes, tantôt c'était le gouvernement provisoire qui séquestrait la fortune des Apanages, créés par l'Empereur Paul Ier pour les besoins des grands-ducs. C'était un gros revenu qui venait à manquer. Quant aux journalistes, ils usaient de tous les subterfuges afin de pénétrer dans les quelques palais encore habités; car les autres avaient été envahis et la plupart pillés, comme le palais du généralissime grand-duc Nicolas, celui du grand-duc André et d'autres. Quelques interviews de grands-ducs parurent dans les journaux. Toutes devaient êtres inexactes, car les grands-ducs semblaient acclamer la révolution. Nous avions donné des ordres très sévères pour qu'on ne laissât pénétrer aucun journaliste, et néanmoins, nous avons été attrapés comme les autres. Un jour un valet de pied apporte au grand-duc une carte de visite, en disant qu'un officier arrivant de Pskow demandait à nous voir, ayant des nouvelles graves à nous communiquer de la part de la grande-duchesse Marie, fille du grand-duc. Le nom ne nous disait rien, mais nous étions

loin de l'idée que tout cela était un mensonge. Dès que nous vîmes l'individu nous comprîmes que nous étions pris au piège! Un jeune homme au type sémite prononcé, avec des cheveux noirs crépus et trop longs, affublé d'un uniforme qu'il n'avait jamais porté, s'avança avec un bloc-notes et un crayon à la main. Le grand-duc se fâcha, lui tourna le dos et partit. Je restai un instant avec lui, sans le prier de s'asseoir, et l'assurant que nous n'avions rien à dire sinon que nous étions profondément malheureux. Je le congédiai au plus vite, et le lendemain, il y avait quatre colonnes d'interview dans lesquelles le grand-duc s'exprimait sur les Souverains en termes révoltants. Mon pauvre mari était atterré et navré. Il envoya des protestations à tous les journaux qui refusèrent de les insérer. Seul, le *Novoie-Vremia*, quoique aussi révolutionnaire à ce moment, voulut bien, en changeant beaucoup le texte, y laisser cette phrase : « Pouvais-je, moi, le fils de l'empereur Alexandre II, le Tsar libérateur, m'exprimer en termes pareils sur mon Souverain? » Je rends cet hommage au journaliste Michel Roumanoff qui vint chez nous et qui inséra cette réfutation.

La grande-duchesse Marie vint partager notre triste existence, car le personnel subalterne de son hôpital de Pskow, tout en reconnaissant sa bonté et ses bons soins, la pria de partir. « Ne pouvant pas, disaient-ils, avoir une ex-grande duchesse à la tête de l'hôpital. » C'est alors que commença son inclination pour le prince Serge Poutiatine, qui aboutit à leur mariage, le 6/19 septembre de la même année.

Mon cher fils Wladimir, n'ayant plus de service actif, occupait ses loisirs à faire des vers en russe, en français et même en anglais! Il s'occupait de musique, de dessin. Il était l'âme de cette maison où malgré les épreuves nous étions encore heureux parce que nous n'étions pas séparés... A cette époque — avril 1917 — se place un épisode qui nous eût paru plutôt comique, si nous avions eu le cœur à la joie. Le grand-duc avait déposé, en 1915, son testament au Cabinet de l'Empereur, testament signé par le Souverain et contre-signé par le Ministre de la Cour. Voulant y apporter quelques modifications, le grand-duc s'adressa à M. Basile Maklakoff, qu'il connaissait un peu, le priant de retirer ce document de

l'endroit où il se trouvait. Maklakoff s'exécuta de bonne grâce et réclama à Kérensky le testament. Ce dernier le mit dans une deuxième enveloppe et écrivit dessus : *A l'aide de camp général Paul Romanoff*. C'était grossier, mal élevé et dénué de toute logique, car si Kérensky avait la possibilité de manipuler le testament du grand-duc, *de qui* le Grand-Duc était-il général aide de camp? Après avoir admiré cette preuve de logique, quels ne furent pas l'étonnement et l'indignation de mon mari, quand il constata que Kérensky s'était permis de rompre les cachets de cire qui scellaient son testament et d'en prendre connaissance! N'avais-je pas raison de dire que le règne des goujats battait son plein?

Kérensky, de ministre de la Justice, était devenu ministre de la Guerre et faisait son petit Napoléon. Il avait adopté un uniforme de fantaisie et était absolument grotesque en copiant le petit Caporal. Toute la fleur des condamnés au bagne pour assassinat et pour vol, tous les proscrits politiques affluaient de la Sibérie et de tous les coins du monde dans notre malheureuse capitale. Savinkoff, la Kolontaï, Tchernoff, Lénine, la *babouchka* Bréchko-Bréschkovskaya (cette vieille folle), Bronstein-Trotzky, s'empressèrent d'arriver et furent reçus avec les honneurs dûs à leurs crimes, dans des gares pavoisées de drapeaux rouges. Les Allemands comprenaient si bien que ces gens-là achèveraient la ruine de la Russie qu'ils envoyèrent Lénine à leurs frais, dans un wagon plombé, tel un gaz asphyxiant. Ce nouveau venu s'installa dans la maison de la danseuse Kchéssinskaya, d'où il harangua les foules pendant de longs mois, leur promettant la terre, les maisons, les richesses des autres et la dictature du prolétariat. Il avait deux devises : l'une était : « Paix aux chaumières, guerre aux Palais », et la seconde plus courte : « Vole ce qui est volé » (*Grab nagrablennoe, ou res nullius*, le vol de la chose volée n'est pas coupable). Le peuple buvait ses paroles comme un poison exquis et lent, et, de jour en jour, cet homme payé par l'Allemagne gagnait du terrain, tandis que le faible gouvernement provisoire en perdait.

Kérensky faisait de longs séjours au front, où son éloquence salivaire ne parvenait pas à faire avancer les soldats, qui préféraient sortir des tranchées et fraterniser avec les Alle-

mands. Ils ne faisaient que répéter : « Ni annexions, ni contributions ». Ignorant absolument ce que cela voulait dire, les soldats s'imaginaient que la guerre était finie, et ne cachaient pas leur mécontentement de ne pouvoir rentrer dans leurs foyers. Enfin, le 18 juin, l'ex-aide de camp général de l'empereur Broussiloff, serviteur empressé du gouvernement provisoire et actuellement celui des Soviets, fit une dernière tentative d'attaque qui amena le désastre et la honte de Tarnopol et de Kaloustch!

XI

Je continuai durant tout le mois d'avril à rôder autour du Palais. Le temps était doux et beau, et les augustes prisonniers étaient souvent dehors. Je tâchais de les entrevoir, mais ils se tenaient éloignés de la grille et je n'entendais que les méchants propos de la foule. Un soir, à la fin d'avril, je vois du monde courant vers la mairie; je suis la foule et demande à un soldat qui avait l'air plus doux que les autres : « Pourquoi ce rassemblement? Que faites-vous là? — On nous a réunis, me di-il, car on va décider du sort de Nicolas Romanoff et des siens. On veut l'envoyer en Sibérie, ne plus le laisser à Tzarskoïe ». Très troublée, je courus à la maison, qui n'était séparée de la mairie que par un étang, et racontai aux miens ce que je venais d'entendre. Mon mari, aussi ému que moi, me supplia de ne plus me mêler à la foule, de ne plus me torturer le cœur, dans l'impuissance où nous étions de venir en aide. Mon cher grand-duc! pressentait-il que j'aurais besoin de toutes les forces de mon cœur pour supporter plus tard une douleur surhumaine?

A chaque meeting qui avait lieu, on entendait *la Marseillaise*. Pas la belle Marseillaise qu'on chante en France, et qui mena le peuple français à la victoire. C'était un chant lugubre, monotone, triste, triste comme sont les chansons russes qui exhalent une mélancolie vague et une recherche de souffrance. Pas un meeting (et il y en avait, car cette première révolution fut surtout du verbiage stérile) ne se passa sans cette Marseillaise russifiée.

A mesure que j'écris, des souvenirs se dressent devant moi

en un lugubre kaléidoscope. Un soir, je passais derrière le Grand Palais près du pont chinois; je rencontrai un peloton de tirailleurs qui allaient monter la garde auprès des Prisonniers. Un soldat de leur régiment passe et leur crie : « Camarades, encore une nuit de corvée pour vous? soyez tranquilles, nous vous débarrasserons bientôt de ces fainéants! »

Le printemps s'avançait doux et exquis comme le sont les printemps du Nord. La poussée des feuilles d'un vert éclatant répandait dans l'air des arômes suaves, inconnus dans les autres pays. J'ai toujours adoré ces soirées, si proches déjà des nuits blanches, quand il fait clair encore à neuf heures du soir; mais alors mon cœur était gonflé de larmes. Chaque jour emportait un peu d'espoir, et enfin, je proposai à mon mari de quitter le pays. A cette époque, fin avril 1917, ma fille aînée, la comtesse Kreutz [1], se décida à partir pour la Suède, avec son fils âgé alors de neuf ans. Elle venait souvent nous voir à Tzarskoïe et, sous l'influence d'amis intelligents et perspicaces, nous suppliait de partir. « La vie du grand-duc et celle de Wladimir sont en danger, me répétait-elle, je t'en supplie, maman, force-les à partir, le grand-duc fera tout ce que tu veux. » Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas écouté cette chère enfant, pourquoi n'ai-je pas insisté, lutté pour ce départ? Nous ne serions pas aujourd'hui, moi et mes fillettes, de tristes et misérables épaves humaines.

Je dois avouer que je n'avais pas envie de partir. Néanmoins, et pour décider le grand-duc à ce départ, je demandai une entrevue au tout-puissant Kérensky. Il me répondit en s'excusant — il était poli pour une fois — qu'il était trop occupé pour venir jusqu'à moi, mais qu'il me recevrait au Grand Palais de Tzarskoïe. Assez émue, je pénétrai dans les chambres habitées jadis par le ministre de la Cour, le comte Frééderickszz et sa femme et où j'allais souvent. Une espèce d'aide de camp, à longs cheveux gras et lisses, avec un lorgnon sur le nez et une fluxion que cachait un mouchoir d'une propreté douteuse, me reçut et me fit entrer dans le cabinet de travail. J'attendis cinq minutes. Enfin, Kérensky parut, et d'un ton familier et dégagé me pria de m'asseoir. C'était le type du Ministre

1. Actuellement la Princesse Serge Koudacheff.

que Robert de Flers et de Caillavet ont si finement dépeint dans *Le Roi*. J'exposai immédiatement l'objet de ma visite. « Je suis venue, Monsieur, lui dis-je, vous prier de nous laisser partir de Russie, le grand duc Paul, nos enfants et moi. — Partir, demanda Kérensky d'un ton brutal, pour aller où? — En France, où nous avons une maison, des amis, où nous pourrons être encore heureux... — Non, répondit-il, je ne puis vous laisser aller en France. Que diraient les soviets des soldats et des députés ouvriers, si je laissais partir un grand-duc, un ex-grand-duc, se corrigea-t-il, de ce calibre-là? Vous pouvez aller au Caucase, en Crimée, en Finlande, mais pas en France. — Vous avez donc besoin de nous, demandai-je? — Oh! moi, je vous laisserais partir de suite, mais que diraient les soviets? » Je voulus me lever, il me retint et commença une longue diatribe contre le régime autocratique, où tant de crimes et d'injustices avaient soi-disant été commis... Je n'avais qu'une idée — quitter au plus vite ce triste personnage, et ne plus jamais, plus jamais, le revoir...

Ma fille aînée partit désolée de nous quitter; elle aussi aimait sa patrie, sa maison, et cependant elle comprenait que rester deviendrait dangereux. Je ne la revis qu'en novembre 1919, à Paris, deux ans et demi après les désastres qui ont broyé mon cœur et brisé ma vie...

Le 29 mai, j'avais prié notre ami, M. Michel Stahovitch, de m'aider à cacher à Helsingfors, en Finlande, une caisse de bijoux et de valeurs. Étant général-gouverneur de Finlande après la révolution, il était à même de me rendre ce grand service. Il m'emmena donc dans son wagon spécial et je garde de ces trois jours passés chez lui, au palais du général gouverneur, un souvenir reconnaissant et ému.

Michel Stahovitch avait joué un rôle important dans les questions des Zemstvos et au Conseil de l'Empire. Orateur de talent, « octobriste de parti », il souhaitait plus de libertés et un ministère responsable. Par cela même, il s'était placé dans l'opposition. Comme il venait nous voir souvent à Tzarskoïe avant la révolution (et très souvent après), l'Impératrice me dit un jour : « Vous êtes une amie et cependant vous voyez Stahovitch et Maklakoff » (Stahovitch avait amené

Maklakoff à dîner la veille). « Madame, lui dis-je, vous n'avez pas d'amie plus dévouée que moi. Stahovitch n'est pas de vos ennemis; mais, pour être au courant, il faut voir du monde, des gens nouveaux, entendre d'autres sons de cloches. » Stahovitch était, en effet, très au courant de la situation au front et à l'arrière. Nous aimions l'écouter parler, car c'est un esprit clair, un cœur d'or et un grand patriote.

En avril 1917, quand les massacres en Finlande cessèrent, Kérensky proposa à Stahovitch le poste de général gouverneur de la Finlande. Quoique ce fût faire partie du gouvernement provisoire, parmi les membres duquel il ne tenait en estime que le prince Lvow, et au sujet duquel nous n'avons jamais été d'accord, Stahovitch crut devoir accepter et y resta jusqu'à ce que la promiscuité avec les soviets de l'endroit lui rendît sa situation intolérable. Il rentra au commencement d'août à Pétrograd et peu de temps avant la chute de Kérensky, il fut nommé ambassadeur de Russie en Espagne, tandis que son compagnon de route, Maklakoff, était nommé ambassadeur à Paris. Ce dernier y est encore et occupe, à ce qu'il paraît, à l'Ambassade, sinon le poste, du moins les locaux...

XII

Un jour, à la fin d'avril, l'ambassadeur de France demanda à nous voir. Le bruit de son prochain départ s'était répandu, et ce départ d'un ami nous attristait beaucoup. En effet, c'était pour nous faire ses adieux qu'il venait. La situation lui était devenue pénible. Tout ce qui se faisait autour de lui le révoltait profondément. M. Paléologue nous raconta que même Albert Thomas, — ce socialiste militant, — revenant du front où il n'avait vu que désertion, désordre, insoumission, et à l'arrière, grossièreté et malpropreté, lui dit, en s'affalant sur un canapé : « Tout ce qui se passe ici est effarant. » — Non, non, continua avec feu l'ambassadeur, depuis la représentation au théâtre Marie, où l'on m'a fait serrer la main de Kirpitchnikoff, j'ai senti que ma place n'était plus ici. » Ce Kirpitchnikoff fut le premier soldat qui souleva l'insurrection parmi les grenadiers à pied en tuant plusieurs officiers non

armés... et c'est ce triste héros que le gouvernement provisoire osait présenter à l'ambassadeur; à l'ambassadeur que l'Empereur Nicolas II avait étreint dans ses bras, en lui disant : « J'embrasse en vous ma chère et noble France ».

M. Paléologue fut remplacé par M. Noulens que je n'eus le plaisir de connaître qu'en 1921 à Paris, car au moment dont je parle, nous ne bougions plus de Tzarskoïe. Plus tard, en juin 1918, M. Noulens envoya le comte de Saint-Sauveur avec une mission auprès du grand-duc, mais je ne veux pas anticiper sur les événements et parlerai de cela à son heure.

Ainsi passèrent les mois de mai et de juin 1917. On aurait voulu trouver quelque chose à raconter, mais rien ne se passait en dehors de l'incohérence du régime de Kérensky, qui inspirait à tout le monde un profond mépris. Il s'était nommé ministre de la Guerre et ministre Président. Il se démenait, allait au front, y parlait, revenait, parlait encore, repartait pour Moscou ou Sébastopol, où l'appelait une mutinerie de marins et donnait l'impression d'un écureuil en cage. Boris Savinkoff occupa le poste d'adjoint du ministre de la Guerre jusqu'à l'affaire Korniloff quand, rompant avec ce dernier, il fut nommé général gouverneur de Pétrograd.

Pendant ce temps, Lénine ne se contentait pas de parler. Il agissait presque ouvertement, et ses adeptes devenaient chaque jour plus nombreux. Kérensky aveuglé par sa gloire imaginaire, ne voyait et n'entendait plus rien. Ne se refusant aucune fantaisie, il vint s'installer au Palais d'Hiver et coucha dans le lit de l'empereur Alexandre III. Ce geste révoltant lui créa encore plus d'ennemis qu'il n'en avait déjà. Wladimir écrivit à ce sujet une satire mordante en vers, intitulée *les Miroirs* où il flétrissait Kérensky dans des termes sanglants. Térestchenko, ministre des Affaires étrangères, reçut l'ordre d'expulser mon fils de Pétrograd. Je ne sais pourquoi ce projet qui lui aurait, peut-être, sauvé la vie, ne fut point exécuté.

Beaucoup de monarchistes commençaient à souhaiter l'arrivée de Lénine et de sa bande bolcheviste au pouvoir, rien que pour renverser l'odieux Kérensky. Ils partaient du principe : « Tant pis, tant mieux ». Enfin, le 4/17 juillet, les bolchevistes « essayèrent leurs forces » en attaquant le gouvernement provisoire, attaque qui n'eut pas de succès cette

fois, car les masses, quoique perverties, n'étaient pas mûres pour le bolchevisme.

Les soviets des députés — soldats et ouvriers, devant lesquels Kérensky tremblait, — renvoyèrent du front les bons commandants d'armées, lesquels cependant avaient reconnu le gouvernement provisoire. Trop d'indices prouvaient que Kérensky n'était qu'un polichinelle loquace qui remuait parce que les soviets tiraient les ficelles... Il imagina de créer un bataillon de femmes, dont la plupart périrent en octobre au moment de l'arrivée des bolchevistes, pendant que leur animateur s'enfuyait dans l'automobile d'un secrétaire de l'ambassade des États-Unis.

La ville de Cronstadt, à l'entrée du port de Pétrograd, où des crimes affreux furent perpétrés dès le début de la révolution, se déclare la première pour les soviets et annonce au gouvernement provisoire qu'elle est devenue une « république séparée ». Aussi, quand, le 4 juillet, la tentative de Lénine et de Bronstein-Trotzky échoua, c'est à Cronstadt qu'ils allèrent se réfugier auprès de la lie de la population qui s'y était concentrée. Quelques jours avant, le général Pierre Polovtsoff, qui a cru devoir servir le gouvernement provisoire et qui commandait à ce moment-là les troupes de Pétrograd, offrit à Kérensky d'arrêter les deux principaux meneurs; mais Kérensky, bon prince, n'accepta pas; aussi est-ce bien lui le principal coupable de l'établissement du bolchevisme en Russie.

A 4 heures du matin, le 4 juillet, j'entends frapper à la porte. Je reconnais la voix de ma fille Marianne de Derfelden, qui me prie de lui ouvrir bien vite. Je tire un des épais rideaux de ma chambre qui est aussitôt inondée de soleil; j'ouvre la porte, et je vois ma fille devant moi, blanche comme un linceul et encore plus jolie que d'habitude : « Maman, dit-elle, habille-toi vite, ainsi que le grand-duc, Marie, Wladimir, les petites et Mita. (Le baron Benckendorff, un vieil ami qui passait l'été chez nous). Il faut que vous quittiez Tzarskoïe au plus vite »... Réveillés ainsi, nous nous frottions les yeux sans rien comprendre. « Pourquoi, qu'est-il arrivé, pourquoi es-tu là, à 4 heures de la nuit, pourquoi ces deux autos qui font un bruit d'enfer? »

« Habillez-vous bien vite, tous, je vous en supplie, répétait Marianne, les bolchevistes vont sur Tzarskoïe; ayant reçu des renforts de Cronstadt à Péterhof, ils veulent commencer leur attaque sur Pétrograd d'ici. »

Ce raisonnement ne tenait pas debout. D'autant plus que si les bolchevistes allaient de Pétrograd à Tzarskoïe, c'était risquer de les rencontrer sur la route et de se jeter ainsi dans la gueule du loup! Mais Marianne était tellement décidée à nous emmener, notre jeunesse était si enchantée de bouger, malgré la peur, que nous fîmes avancer notre auto, et avec les deux autres qui attendaient, nous partîmes comme une caravane au galop. Où nous menait-elle? Nous ne le sûmes qu'en route. Elle comptait nous cacher pour un jour ou deux chez un riche négociant de pétrole, M. M... Il nous reçut royalement, mais le grand-duc et moi, nous n'étions guère à notre aise. Aussi, vers le soir, et voyant que malgré quelques coups de feu et quelques défilés de troupes tout était tranquille, nous insistâmes pour rentrer à Tzarskoïe, où, du reste, le calme avait été absolu.

Ces menées et ces tentatives bolchevistes nous faisaient trembler pour la vie des Souverains-prisonniers. Tout était désorganisé, il n'y avait plus d'armée, il n'y avait plus d'honneur. Les révolutionnaires avaient bien compris que si l'armée restait intacte, la révolution périrait un jour où l'autre. Pour sauver celle-ci, ils n'hésitèrent pas à sacrifier celle-là. Quel remords, quel opprobre plus terrible peut peser sur la conscience des hommes! Mais les révolutionnaires russes n'ont pas de conscience!

De plus en plus se confirmait le bruit du départ de la famille impériale pour une destination inconnue. Nous ne savions que croire. Quoique je correspondisse de temps à autre avec les grandes duchesses Olga et Tatiana, il m'était impossible de leur poser une question pareille. Du reste, elles n'auraient pas su me répondre. Un jour, nous apprenons que le départ est fixé au 30 juillet/12 août, anniversaire du Grand-Duc Héritier. Mon mari fait demander à Kérensky une entrevue avec son impérial neveu, mais le méprisable individu ne daigne même pas répondre. Seul, le frère de l'Empereur, le grand-duc Michel, qui habite Gatchina, obtient une entrevue de cinq

minutes en présence de Kérensky. Il est naturel qu'en présence d'un tiers pareil les deux frères n'aient pu rien se dire. Ils s'embrassèrent bien fort pour la dernière fois, et abrégèrent cette entrevue pour se cacher l'un à l'autre l'émotion qui les étreignait. Afin d'éviter toute démonstration possible, Kérensky tint soigneusement secrète l'heure du départ des Souverains. Le lendemain de ce départ pour Tobolsk, nous reçumes à dîner le comte et la comtesse Benckendorff, qui étaient devenus libres après avoir partagé la captivité de leurs maîtres durant cinq longs mois. Ils assistèrent avec un chagrin profond à ce triste départ. Voici ce qu'ils nous racontèrent à ce sujet, le lendemain même, et, tous, nous pleurions en les écoutant.

Kérensky avait d'abord persuadé la Famille Impériale qu'il cédait à son désir d'aller en Crimée. — Cet homme était le mensonge en personne ! — Aussi l'étonnement de la Famille Impériale fut-il grand, quand il leur conseilla de « prendre des fourrures, beaucoup de fourrures, et des chaussures d'hiver ». Ce ne fut que le jour fixé pour leur départ qu'il leur annonça que le soviet des députés-soldats et ouvriers avait décidé que leur résidence serait à Tobolsk en Sibérie ! La consternation de la famille fut profonde. Ils adoraient tous la Crimée et espéraient que le soleil et la belle nature leur feraient sinon oublier, du moins supporter moins péniblement leurs douloureuses épreuves. Le départ pour la Sibérie, c'était l'exil et la basse vengeance de gens mesquins et haineux qui les envoyaient là où étaient autrefois les forçats...

Le départ était fixé pour une heure dans la nuit du 31 juillet au 1er août, Kérensky allait et venait, commandait un train, le décommandait, et évoluait avec son incohérence habituelle. L'Empereur et sa Famille, après avoir fait chanter un *Te Deum* par le prêtre de la Cour et baisé une dernière fois l'icône de la Sainte Vierge de Znaménié, apportée de l'église à cette occasion, s'assirent tout habillés, attendant patiemment l'heure du départ. Le Souverain, habitué à commander, se soumettait à la force des événements. Ils restèrent ainsi, prêts à partir, jusqu'à 6 heures du matin, harassés de fatigue et d'émotion. Ils quittaient la maison qu'ils avaient habitée depuis leur mariage, où leurs enfants étaient nés, où ils avaient été heureux,

ils se séparaient de serviteurs fidèles, qui versaient des larmes abondantes en leur faisant leurs adieux. Ils quittaient tout ce passé de bonheur pour aller vers un pays inconnu qui leur apparaissait si lointain, si froid, et si triste... Enfin, à 6 heures du matin, Kérensky annonça de son air important que « tout était prêt ». Les Souverains montèrent dans des autos quelconques, car les belles autos impériales servaient aux gens du gouvernement provisoire, et firent le court trajet du palais Alexandre au pavillon impérial, entre une haie de soldats révolutionnaires. Dans sa grande bonté, l'empereur qui n'avait plus beaucoup d'argent, fit donner de sa part 50 kopeks à chacun d'eux, pour avoir été dérangés la nuit. Et ils étaient là plusieurs centaines d'hommes...

Arrivés à la gare, les Souverains remarquèrent que le train n'était pas à la station, mais beaucoup plus loin sur la voie, qu'on le voyait à peine... Kérensky expliqua ce fait comme une mesure de précaution... La pauvre Impératrice, avec sa maladie de cœur, dut marcher au moins pendant dix minutes, les pieds enfonçant dans le sable, le long du remblai! Arrivée au wagon qui n'était plus le wagon impérial, la hauteur entre le sol et le marche-pied était si grande que l'Impératrice ne put atteindre la première marche! On n'avait même pas songé à apporter une échelle pliante pour lui faciliter cette escalade! La pauvre femme, après maints efforts, parvint à se hisser et à bout de forces, tomba de tout son poids sur la plate-forme du wagon...

C'était la dernière et navrante vision que le comte et la comtesse Benckendorff, gardaient de nos chers martyrs. Ils partaient pour un exil qui fut un véritable calvaire, et pour la plus épouvantable des morts...

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

LA NUIT

DE

LA RUE DE BABYLONE

Je reviendrai à la Chambre dans un moment; j'en préviens mes voisins. Mais je veux profiter de l'exposé de Poudré pour faire un saut jusqu'au Ministère et expédier la signature. Voici la place du Palais-Bourbon et sa statue, curieux cas de frigidité. Qui révélera la volupté aux effigies politiques?

Il n'y a plus grand monde sur la rive gauche. Cette soudure entre la fin du travail et le commencement des plaisirs, qui rendait Paris inimitable, ne se fait plus. Dès sept heures, avec une humidité silencieuse, tombe la housse d'un tacite couvre-feu. Une buvette méridionale, à odeur d'escargot, parfume la bouche de la rue de Bourgogne. Puis, c'est Sainte-Clotilde, l'ombre des arbres jetée sur des murs de couvent, et jusqu'à la rue de Babylone, des volets déjà fermés contre la nuit.

J'enjambe le perron Louis XV, aux doux degrés, de mon Ministère. Dans le vestibule, la presse de province qui attend, distribution de soupe populaire, et que j'évite en entrant chez moi par le lavabo.

Je consigne ma porte.

L'huissier vide les eaux. Sa chaîne pend au-dessus du seau de toilette. Il voit ma hâte, mais la dit inutile parce qu'il va y avoir suspension de séance, et séance de nuit. Comment sait-il? Il sait toujours. Intacte, il a gardé sa vilaine figure

de paysan. Sans doute parce que tous les soirs il regagne Chaville et ses salades. Il fait aux crayons des boutures, pèle *l'Officiel*, cueille les communiqués, arrose au désinfectant les fleurs de la Savonnerie, et, au coin de l'âtre à accordéon, raconte le passé.

Dans mon bureau, un feu à huit bûches est dressé le long du mur, panoplie de flammes. J'entends sauter les plaquages en bois de rose de ma table, où Necker travailla (n° 0042, au Garde Meuble national). C'est une table bien servie, et tous ces papiers ouvrent l'appétit : un mètre cube par jour, sans compter les notes de service, les journaux striés de bleu, les radios, les jaunes télégrammes d'État, les cartes de visite, sales ou parfumées, les messages; toutes les deux heures, ma dactylo remet de l'ordre. Voici le jeu des sonnettes; on dirait le tableau de distribution électrique d'un grand magasin. Avant d'écraser du pouce les trois premières, je me donne sept minutes pour penser à Denyse...

Revenons aux premières heures de cette année : on avait réveillonné chez moi. Tout le monde parti, j'allai, en caleçon, à la salle à manger, avant de me mettre au lit. L'odeur de cigare froid entrait, pour un an, dans les rideaux; foie gras par terre; serpentins dépeignés; lampions calcinés; au plafond, le gui; dix-huit bouteilles sous la table, avec leurs fils de fer dressés. On sonne. Je n'ouvre pas. A nouveau, on sonne.

— Je suis Denyse. J'arrive un peu tard?

Elle heurte le seau du glacier dans l'obscurité. Ses amis lui avaient donné rendez-vous chez moi; l'avaient attendue jusqu'à trois heures du matin. Elle est toujours en retard. Elle s'émerveille. Elle rit, parce que tout est piquant un 1er Janvier, mais elle a peur.

— Allumez le lustre, — dit-elle. — Je ne suis pas de ces femmes d'aujourd'hui qui posent les lampes par terre.

Elle doit être depuis peu descendue d'altitudes, car sa peau est ocrée par le soleil et la neige, et, comme un loup de velours blanc, le dessin des lunettes. Des cheveux clairs. Sa robe rend un son merveilleux, mais ne la déguise pas. Denyse ne vaut pas moins qu'elle. Le front dégagé, laisse de la place pour la promenade des idées.

— Je n'avais jamais encore été chez un ministre. Vous êtes jeune.

— Détestez-vous cela, comme tout le monde en France?

Quand répondre l'ennuie, elle prend un air mystérieux. Elle fait le tour de la pièce, hésitant à chaque meuble, à chaque objet, jeune chat qui prend possession défiante d'une nouvelle demeure.

— Laissez-moi vous donner à boire; il y a de si curieux paysages au fond des verres...

Mais j'arrive trop tard, elle en est au mal de tête :

— Je ne veux que de l'aspirine.

Elle accepte que je lui tienne les tempes. Elle me prête même l'appui de ses mains rouges et froides. Puis tout de même elle s'alimente.

Ensemble, nous franchissons ces instants décolorés, neutres à force d'avoir été négligés, qui précèdent le jour; instants où la terre, avec tous ses biens endormis, appartiendrait à qui oserait un coup de main. Des soupeurs rentrent en ligne brisée comme les chauve-souris. Les charcutiers restent ouverts. Le tapage nocturne est autorisé...

— Vous reviendrez? Ne dites pas oui parce qu'il est quatre heures et que nous avons bu. Même quand l'on vous aura dit que je cours après toutes les femmes? Alors soyons amis.

Je l'amène sous le gui. Elle hésite :

— D'abord sous le gui, — dit-elle. — Ensuite sur le houx.

En ce moment, Poudré doit conclure. Il demande l'ordre du jour pur et simple. Tout au plus les socialistes insisteront-ils pour le renvoi à la commission. Un vote à mains levées, sans doute.

Je mange beaucoup de viande. J'aime à être appelé au téléphone pendant les repas; mes poches sont toujours pleines de recommandations, sur des feuilles volantes. Je suis de ces hommes que les femmes trompent en disant : « S'il le savait, il me tuerait. » Moins bête que je n'en ai l'air. Moins intelligent que je ne le crois. Quand je vois passer un enterrement avec mes initiales sur les draperies, je souris. Je possède un coupe-file. Je suis lié avec le préfet de la Seine. Je crois à l'auto-

suggestion. J'ai une ficelle à vingt nœuds, et le soir, dans mon lit, je répète vingt fois : « Tous les jours, à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux. » Je prête ma voiture à mes amis. Je circule librement sur tous les réseaux. Je sais Bérénice par cœur. Je souscris au Larousse illustré par fascicules.

Je connais Denyse depuis quatre mois. C'est quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. Jusque-là, des femmes qui par hardiesse, spéculation ou sensibilité, venaient se mettre dans une immédiate servitude. Pour une ombrelle, un brin de muguet, elles passaient par les chemins les plus difficiles. Il en résultait des accidents; de changeants délires; des démêlés; du gaspillage. Chaque jour amenait son tribut, chaque nuit son motif décoratif. Vous connaissez cette chasse charnelle qui, pendant dix ans, vous sonne dans la tête? Depuis la guerre j'avais pris plaisir à imaginer des présences d'une autre sorte, plus proches de moi par des qualités égales aux miennes. (Je venais de m'élever tellement au-dessus de moi-même.) La nuit, dans ma cagna, me visitaient des présages, en robe de satin. Souvent elles étaient sans attraits physiques tant je les désirais avant tout dignes, fermes, sans feintes ni tortueuses tendresses... Cela se réalisa ce soir que j'ai dit. Denyse se présenta comme j'avais rêvé (sans parler de cette emblématique beauté qui vint mettre le comble à ses dons).

Ce qui explique pourquoi je m'élançai vers elle.

J'étais rentré dans mon Midi après l'armistice. Rien n'avait bougé, que les propriétés des viticulteurs en relations d'affaires avec Cette, bâties en hâte dans la confusion des richesses (et, inscrits sur leurs murs, les noms de mes principaux combats) ou les stocks américains tombés en syncope au milieu des vignes. A peine eus-je le loisir de toucher ma prime de démobilisation, de promener mon chien sur les chemins de ronde de cette cité fortifiée, où, sous le soleil latin, brûlent les vieilles vertus huguenotes qui sont les miennes et celles des miens, de retrouver mes rêves de jeune homme, mon ambition, tout ce trousseau d'idées avec lequel j'étais entré dans la vie, de m'effrayer désormais de cette hâte des jours à vouloir s'échapper sans que nous les ayons marqués de notre image, de désirer ardemment brusquer ma destinée, et m'aguerrir enfin à une paix active.

Précipité aux élections sur la liste d'un parti nouveau, j'entrai au Parlement, et, dans les Commissions, pour rebondir (à cause de ma canne à bout de caoutchouc) à la tête d'une fraction de groupe, jusqu'à un sous-secrétariat. Pas le temps de connaître Paris. Juste celui de le mépriser, d'entrevoir qu'il n'y a plus rien, ni une cave inédite, ni un salon fermé, ni un litre de lait non écrémé, ni un plaisir à goûter, ni un appartement à louer, ni un Parisien à souhaiter connaître. Je me souviens de mon indifférence à ces dangers urbains dont les gens et les livres avaient entretenu ma jeunesse stoïque. Aux premiers temps de la législature, dans ma chambre meublée de la rue de l'Université, je riais de cette comédie tragique que l'on joue ici, comme dans les maisons, où pour vénérer un défunt, on continue de mettre son couvert. Les gens perpétuaient des gestes, des calembours, des faux-cols, des anecdotes qu'ils jugeaient inimitables, mais en fait, il n'y avait plus rien; tout aussi réduit en poudre que si les Boches avaient fait sauter la ville.

Souvent je m'éveillais à cinq heures du matin, une habitude de la guerre. Les oiseaux du Dépôt des marbres, aux cris réglés comme l'horloge, m'avertissaient allègrement de mon métier de rapporteur; je travaillais dans mon lit en fumant ma pipe. J'étais résolu à avoir rapidement raison d'une capitale haineuse, d'un monde envieux, d'une administration anarchique.

Les sept minutes que je m'étais données pour penser à Denyse, je les ai, c'est la règle, consacrées à penser à moi. Par habitude, je sonne d'abord William, le chef de mon Secrétariat particulier, un vieux camarade du collège protestant de Nîmes. Mais il ne répond pas; il est sans doute resté à la Chambre dans les couloirs. Je n'ai plus qu'à sonner mon chef de cabinet. C'est une souris, qui court le long de la boiserie et n'arrive à moi qu'en terrain couvert, gagnant le paravent, puis le classeur, et la table. Silencieux, il demeure, son petit œil convulsé d'une intense vie administrative. Il ne m'appelle pas « le Vieux », comme William, ne me souffle pas son caporal dans la figure, ne s'assied pas sur un bras de fauteuil. Il m'a été fourni, avec sa peau rose, sa barbe

blonde, ses gestes pleins de ratures, par la direction du personnel. Souple passerelle jetée sur l'abîme qui sépare les politiciens des fonctionnaires, il attend de moi que je comprenne sa situation difficile. Il est tout finesse, patience, courtoisie. Chaque affaire lui est occasion de prendre sur moi de l'ascendant; j'entends, des affaires de cabinet, c'est-à-dire traitées sans documents, à mots couverts, par allusions téléphoniques ou par télépathie, rixes secrètes entre administrations; visiteurs écartés, d'autres imposés avec des soins infinis; contrôle intuitif, transparent; observance d'un protocole tacite, aux subtilités extrême-orientales : utilisation mystérieuse ou décorative de la part du pouvoir qui m'est confiée.

Je lève les yeux. Sans bruit autre que le soupir étouffé de la porte capitonnée, tous mes directeurs sont entrés derrière mon chef de cabinet, à la file, suivant leur grade. Ils sont en cercle, autour de moi, me convoitant. Unis par les liens les plus extrêmes, haine ou amour, par des années de vie commune, ils jouissent de cette trêve et la visite qu'ils me font est pour eux une détente. Ils m'apportent la signature dans des portefeuilles de maroquin. Satisfaits d'avoir donné à leur travail de la journée une forme si appétissante : dactylographie aérée par des marges pures, enrichie de la *réclame*, ornée par la *courtoisie*, couronnée au sommet de l'*appel* en vedette, comme un fanion. C'est une expédition en apparence courante des affaires, mais sous laquelle se dissimulent une interprétation partiale, des solutions passionnées que leur cœur a dictées. Si je réagis, si je crois voir des pièges, ils s'effacent, gagnant du temps, ne livrant pas combat, louvoyant le long des couloirs ou des précédents, jusqu'au prochain Cabinet. Ils sont timides, mais intelligents, honnêtes, et tout puissants. Si, au contraire, je mouille avec bonne humeur ma plume, ils me glissent en souriant la lettre à signer, me pressent d'une suivante, et, escomptant ma distraction ou ma fatigue, dirigent magnétiquement ma main sur le papier. Ensuite ils s'éloignent à reculons, heureux d'apporter à leur Ministère, ce monstre aux mille portes qu'ils aiment et qui les aime, une nourriture délicate que l'animal n'accepte que de leurs mains ridées.

On entend un déclic; derrière moi une petite porte de nickel s'abat sur le tableau d'acajou, découvrant les mots : *Chambre des Députés*. C'est Corneille, mon collègue de la Présidence du Conseil. Il m'annonce que la séance est levée et ne reprendra qu'à neuf heures. On dîne chez Larue.

L'équinoxe. Un vent écervelé s'élève, ouvrant l'appétit, éveillant l'humour et le désir de donner des interviews; chacun tire sur l'oxygène qu'il apporte. L'heure d'été rajeunit artificiellement la journée. C'est une ruse de vieille coquette. Voici l'instant où dans Paris tant de femmes se déshabillent sans aimer et tant d'hommes aiment sans se déshabiller. La place de la Concorde apparaît comme une chambre à coucher, avec des meubles, un motif de cheminée et, en retrait, l'alcôve de la rue Royale. Tout est à l'échelle de ma turbulence et de ma fantaisie. Le monde est une vallée de pleurs, mais, somme toute, bien irriguée.

Aujourd'hui j'ai un costume à être heureux. Ce complet a cinq ans. Quand je suis dedans, tout me réussit. Il est naturel qu'on ne se sépare pas, bien que défraîchis, des vêtements dans lesquels on a rencontré la chance...

Rue Royale. Ma voiture croise une autre voiture, qui ralentit et s'étrangle à changer de vitesse. Par distraction, je regarde. Il y a, à l'intérieur, trois personnes. Au milieu, un jeune homme beau comme un acteur; sur sa poitrine, il tient deux femmes qui s'embrassent... Cela durait peut-être depuis l'Opéra ?

Si Dupré lance ce soir dans les jambes du patron l'interpellation dont il le menaçait tout à l'heure, de son banc, il n'y a qu'à demander d'en reporter la discussion à plus tard. Ne pas prendre date. Le prier de se mettre d'accord, hors séance, avec le ministre de l'Intérieur, puis traîner l'affaire en longueur jusqu'à ce quelle ne soit plus d'actualité.

J'aurais pu prendre cela comme un des mille spectacles déraisonnables qu'offre Paris; m'en distraire, — les hommes font généralement ainsi, — et le passer à mon voisin; le

manier moi-même; l'endurer; l'oublier. Mais en souffrir? En être traversé comme d'une balle?

Cette journée me revient en mémoire où Denyse, goûtant chez moi, découvrit dans un tiroir de mon secrétaire des photographies de femmes, anciennes amies...

— Il y en a beaucoup de très jolies, — dit-elle.

Par romantisme, je lui offris de les déchirer.

— Surtout n'en faites rien, ou bien donnez-les-moi. J'aurai plaisir à contempler des femmmes si jolies...

Chez Larue, Corneille m'attendait, disant : « j'ai une faim bleue », et se curant les ongles avec sa fourchette, son fond de pantalon obscur sur la peluche crevette. Il n'eut pas à m'apprendre les mauvaises nouvelles, car sous le palmier, dès l'entrée, les journalistes parlementaires, pendant qu'une équipe de garçons disposait les hors-d'œuvre sur les nappes à plis cassés, se vendaient des informations pessimistes. Zermatt trahit; on lui a promis le gouvernement de l'Algérie. La gauche démocratique et l'entente lâchent; trois membres du Cabinet préparent un replâtrage.

— C'est du 300, 310 au maximum, si l'on vote ce soir. Le patron ne restera pas avec ça. D'ailleurs on sait maintenant par qui l'article du *Soir* est inspiré...

De la main Corneille faisait signe que cela venait de très haut, d'au-dessus des ventilateurs et des cabinets particuliers.

Entre deux stores crème, on devinait la Madeleine et ses marchés mouillés, passés à chaque bras comme des paniers fleuris. Trois directeurs de théâtre, près de nous dînaient. Ils lançaient des prix d'engagement, flagellés de poivre rouge, des taches d'urée au front. Notre amie Ravissant Grigri, admirée par des jeunes gens au nez sans cartilage, les suivait, dissimulant sous un sourire relevé aux coins comme une pagode, des organes douloureux et un cœur ennuyé. Insensibles, des touristes américains mangeaient du maïs à même la grappe.

On entendait glisser sur les roses du tapis les maîtres d'hôtel, entre les mâchoires au travail; sous une pression que les dentistes évaluent à 150 kilos craquaient les corps frêles des volailles. Digestif, bien à son aise dans ses bottines, Corneille

regardait dans la glace s'il tirait le meilleur parti de ses cheveux. D'une voix du ventre, étouffée par le bol alimentaire il parlait des « impondérables » et rendait des anecdotes qui toutes avaient pour but de rassurer sur l'avenir de l'ordre social, moyennant quelques concessions d'après dîner.

Le premier prix de violon s'avance vers nous, tenant en équilibre sur son instrument, une valse flexible qu'il déverse soudain dans nos compotes. Je n'y tiens plus. Il y a encore une demi-heure avant la reprise de la séance. Le chasseur revient me dire que « j'ai Wagram ». Je sens que le Ministère est sauvé si je peux voir Denyse.

Malgré les explications de Corneille, je n'arrive pas à comprendre pourquoi la Chambre n'a pas voulu de l'ordre du jour de Poudré. C'était un morceau très clairement rédigé, sur lequel nous étions unanimement tombés d'accord ce matin, en Conseil. De toutes façons, il ne faudrait pas poser la question de confiance brusquement, comme on dit que le patron a l'intention de le faire en rentrant en séance...

Ce que j'aime le mieux au monde, c'est Denyse. Elle m'a réconcilié avec Paris. Une ville qui produit de tels cœurs mérite qu'on s'attendrisse. Je n'oublierai jamais ce soir-là dans l'escalier. Je la reconduisais chez elle. La minuterie ne fonctionnait pas; elle me prit la main dans l'obscurité et contre ma bouche : « Vous verrez, vous aurez une petite femme bien droite. »

Dans sa chambre. Je l'ai trouvée couchée. Le boulevard Bineau est silencieux comme une ville après une chute de neige. Le couvre-pieds piqué, bombé à peine au-dessus d'elle. Le lit lui va mieux que la plus belle robe. Les draps envoient à son visage une lumière qui l'anime.

Je me rappelle aussi, un soir, boulevard Malesherbes, Potin fermait. On bordait les ananas dans leurs petits berceaux. Nous nous assîmes sur un banc. Je lui demandai de m'épouser. Elle répondit qu'elle n'en voyait pas la nécessité.

Je me résumai :

— Quand j'essaie de prononcer votre nom devant quelqu'un ça ne passe pas; ça me reste dans la gorge.

Les boutiques étaient comme des fleurs qui s'ouvrent le matin et se ferment le soir.

— Et moi, — dit-elle, — quand je vois votre nom *sur* les journaux, j'ai chaud derrière les oreilles.

A la façon dont ses yeux devinrent troubles comme l'anis dans l'eau, je sentis qu'elle m'aimait. Elle les posa sur son manchon. Les nuages dansaient sur l'horizon.

— Hourrah! pour les choses qui commencent, — m'écriai-je.

Denyse est une nature secrète, très fière, très farouche. « Une fontaine scellée, une source fermée », dit l'Écriture. Mais tout me prouve qu'elle tient à moi. Je ne mentionne que pour acquit le plaisir que j'eus quand, la première fois, je la fis pleurer. Ou encore sa façon de me repousser et un doigt sur la bouche de me dire : « Sage! »

(La pudeur leur va si bien quand elles en ont, si bien quand elles n'en ont plus, qu'on ne conçoit guère de femmes qui ne désirent pas en avoir.)

Je ne suis pas un sceptique comme ceux d'ici, qui possèdent tout. Je cueille mon bonheur avec plus de fougue et de naïveté qu'on n'en eût jamais. Aujourd'hui Dieu ne nous visite guère, et pourtant, depuis sept ans, en avons-nous fait des libations, depuis le sang jusqu'à la chartreuse verte, mais il nous a laissé, et je le lui en fais à mon tour, offrande, les femmes, longs vases entr'ouverts, grands enfants tout chauds.

C'est si joli chez Denyse, si intime. Un papier rayé, de teinte pistache. Une moquette jonquille. Aux murs de fines gravures Louis XVI. Des abat-jour de dentelles. Des vases de Gallé. Partout, dans ces effilés, dans ces motifs au crochet, la main de la femme, comme chez ma tante Emma. Son héliotrope me bouleverse, et sa chemise cent fois croisée, jamais fermée. Je tiens par-dessus tout à son regard. Quand nous nous aimons, je lui fais ouvrir ses yeux tout grands. C'est un moment curieux. Jusque-là, on a devant soi des yeux qui voient; et puis, tout à coup, ils se dilatent, s'ouvrent sur un abîme intérieur et l'on n'a plus dans ses bras qu'un étranger qui goûte tout seul sa folie, tordu comme Laocoon.

— Ce Laocoon de la salle des Pas-Perdus en a-t-il vu des crises de régime...

Denyse sommeille. La politique l'ennuie. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire. Ma mère savait par cœur tous les ministres de l'Intérieur depuis le 16 mai...

J'explique à Denyse (elle a mis un *y* à son nom. Elle en met partout. Elle écrit, — souvenirs d'hôtels —, « j'ai visité la Savoy, la Normandy ») que je voudrais l'emmener dans ma circonscription. Elle prendrait avec moi des byrrhs électoraux, dans les villages, le soir, après le prêche. On entend remuer les assiettes. Les herses rentrent la pointe en l'air. La fumée des ragoûts monte droite. On boit avec les moissonneurs qui, tout le jour ont enlevé des gerbes par la taille, avec les agents du planteur de Caïfa, dans l'unique rue aux trottoirs ornés de marelles, de chats boiteux et d'œufs éclatés. Mon chien nous devancerait avec un os, le poserait à terre pour aboyer.

— Ne piétinez pas ainsi, vous faites trembler toute la maison, — dit-elle. — C'est comme quand l'on dort en wagon et que les lampistes vous réveillent en vous marchant sur la tête. Ne remuez pas non plus mon lit.

J'admire sa faculté de passer des heures sans rien faire, sans parler, sans penser; moi qui ai la parole si facile. Elle a beaucoup lu, mais elle n'a pas « la mémoire des livres ».

Je lui dis que nous ne nous quitterons jamais. Quand je serai Président du Conseil, tout le monde saura pourquoi je m'absente le soir, vers neuf heures. J'irai chez ma vieille amie. Je présiderai des Congrès d'où sortiront des guerres.

— Laisse donc. Ne fais pas de projets, ça ne sert à rien.

Lorsque je pense à elle gaiement, je la vois à droite; mais tous mes fantômes tristes m'apparaissent à gauche.

Denyse paraît inquiète. Elle n'écoute plus.

— A quoi penses-tu?

Par surprise, j'essaie d'entrer en elle à sa suite.

D'abord contrariée, honteuse, elle ne répond pas. Puis :

— Je rêve, — dit-elle. — Je rêvasse... C'est si amusant ces images qui se poussent l'une l'autre, qui arrivent sans qu'on les ait appelées...

Quelquefois, elle n'hésite pas :

— Je pense à un cheval, à mon peigne d'écaille.

De toutes façons on dirait qu'elle tente de m'échapper. Je

sens que sous chaque mot, se cache un souvenir qu'elle ne livre pas.

— Et vous, à quoi pensez-vous?

Je ne suis guère plus franc, mais pour d'autres raisons :

— A ma patrie, à l'humanité.

On sonne.

— Tu attends quelqu'un ce soir?

— Non personne... Je n'ai pas entendu de voiture... C'est peut-être Laurence qui vient me voir, en voisine. Parfois, tu sais, lorqu'elle n'opère pas le lendemain matin...

Naturellement c'est Laurence. Amis de Denyse, nous sommes spontanément ennemis. Un hasard s'arrange pour que nous ne nous rencontrions jamais, mais nous savons tout l'un de l'autre. Plus exactement, je sens qu'elle connaît mes moyens d'action. Les siens me sont moins familiers. Ils m'ont toujours inquiété, déplu. Je suis en terrain découvert, épié par un adversaire bien abrité. Y a-t-il des sentiments d'un homme pour une femme qu'une autre femme ne puisse comprendre? Moi, je ne saisis pas le sens de l'amitié de Denyse pour Laurence. Laurence avec sa figure abstraite, où chaque trait est occulte, me déroute. C'est de sa force morale qu'elle tire son prestige; de sa renommée de chirurgienne; de sa vie qu'elle cite en modèle; de sa structure morale, dont elle met volontiers l'exemple à la disposition de tous. Attitude de scandaleuse sagesse, affectation de sacrifice, lèvres closes. Elle aime étonner par son efficace puissance, son éloignement pour le plaisir, son jugement infaillible. Elle se dit volontiers sévère envers elle-même afin de pouvoir être impitoyable pour les autres. Enfin un goût de la douleur d'autrui qui toujours m'a fait frémir, soit en chirurgie, soit en amitié.

Denyse l'aime comme une sœur. C'est chez elle, en Bretagne, qu'elle va se reposer l'été; c'est à elle qu'elle emprunte de l'argent, qu'elle téléphone tous les soirs à sept heures. Elle lui doit son banquier, son tabac, son écriture, l'habitude de ne pas dîner, un grand nombre de gestes et d'intonations.

Laurence pose sa cape, se penche sur Denyse pour l'embrasser. Elles restent accrochées, car le châle de l'une s'est pris, par les effilés, à la broche de l'autre. Je pense alors à la

voiture que j'ai rencontrée tout à l'heure rue Royale, et le même invisible tireur me traverse de la même balle. Tous les gestes sauvages, primitifs, par lesquels un homme se manifeste à une femme, que sont-ils auprès de cette secrète entente, de ces rites où deux femmes se reconnaissent ou se plaisent?... Sous cet air calme peut-être triomphent-elles de moi avec éclat? S'il prenait à Denyse la fantaisie de réclamer une plus douce assistance que la mienne, son attachement irait-il à ces cheveux gris, à cette cape triste, ornée de palmes et de la Légion d'honneur? J'en veux rire, sentant l'approche du mal pour lequel je ne connais pas de guérison. Afin de me distraire je me force à penser à l'histoire de cette jeune femme pauvre qui obligeait son fils à user au lycée les vêtements presque masculins d'une vieille dame de ses amies. Mais ces plaisanteries de fumoir ne valent rien à mon caractère excessif. Il est dix heures. Je ne peux pas rester plus longtemps. La présence de Laurence me gâte les adieux. Elle s'est installée si près du lit, que je dois me glisser entre elles et je n'atteins de Denyse que le bout des doigts. Ne pouvant être despotique, — son regard me supplie de ne pas l'être, — je suis très cérémonieux. Elle croit m'en récompenser en m'offrant un poignet mou,

— Vous me promettez de téléphoner s'il y a du nouveau à la Chambre? Autrement je ne m'appartiendrais plus...

Sur un ton très conventionnel.

Je ne reviendrai plus ici. J'ai beaucoup de volonté. Je n'ai encore cédé à aucune femme. Denyse me redoute pour cela. Aurais-je dû lui demander de ne pas recevoir Laurence? Je ne crois pas sérieusement que cette mauvaise bonne sœur à talons plats... Mais Denyse est si simple, si modeste, que lorsqu'on admire sa beauté, son premier mouvement est d'en faire l'offrande. Elle irait jusqu'à donner ses perles... Cependant, on dirait que son collier augmente; celui de Laurence diminue. Comment lui expliquer ma pensée... Je suis un homme fort, je ne suis pas un habile homme.

« ... Peut-on admettre qu'en présence d'une aussi évidente collusion, de cette secrète entente, dont la tâche, sinon la

plus avouée, du moins la plus évidente est de détruire une harmonie sociale qui a fait ses preuves pour la remplacer... »

Les sténographes trempent leur chemise à suivre le débit saccadé de Longuemare qui, au nom de son groupe, développe les raisons d'un vote de défiance, au milieu d'une odeur d'ail et de salicylate. Les tribunes sont bondées. Les ambassadeurs en habit, les femmes décolletées sont venus aussitôt après dîner. Dès la grille, toutes ces lumières, cette file d'autos jusqu'à la gare des Invalides et les chauffeurs lisant *l'Intrisigeant* 3e sous les phares, cette brume qui brouillait les visages autour du débit de tabac, et les journalistes, dans le salon de la Paix, — chemineaux, vieux étudiants, dames reporters —, qui recopiaient les ordres du jour des groupes, rédigés pendant la suspension de séance et dictaient par téléphone, expliquaient suffisamment que la situation est grave.

Aussitôt après Longuemare, très applaudi, le patron monte à la tribune. Il est las, plié en deux, les yeux cernés, des taches de potage sur sa cravate. Il parle d'une voix brève, sèche, irritée, qui n'est pas la sienne. « Il s'en ira, dit-il, ce soir même, s'il n'a pas toute la confiance des groupes interrépublicains. »

Sa vitalité est tarie et il fait contraste avec les triomphantes Victoires dorées qui, sous lui, s'envolent dans un ciel d'acajou, embouchant de muets buccins. Une lumière livide, soleil d'après dîner, tombe sur les têtes, aussi blêmes que les allégories des murs; le Président de la Chambre se penche par dessus bord, inquiet comme d'une voie d'eau. Au milieu d'un air vicié où la vérité, la bonne humeur se coagulent, accablante cérémonie, on va voter. On sème les avertissements, on s'encourage; les partisans de l'abstention, nombreux, s'enfuient. Le pointage commence.

Denyse est une nature si douce, pourtant. Pleine d'attentions. Parfois elle me téléphone : « Je suis nue, si ça peut vous faire plaisir ». Je sais qu'elle m'aime. J'ai eu tort de me mettre en colère. J'ai de la volonté, mais pas à tort et à travers. Me voici rédigeant un petit billet qu'elle aura demain matin à la première heure :

Quand je suis arrivé, mon chéri, la partie était perdue. Je n'ai pas eu à intervenir. Demain, sans doute, je serai libre. Veux-tu partir avec moi pour le Maroc? Je pense à toi.

Puis les couloirs, qui s'étaient vidés, rendent leur double flux. On annonce l'adoption de l'ordre du jour Longuemare par 317 voix contre 282. Le Cabinet est démissionnaire. Tumulte : La sonnette rend un bruit grêle, bientôt délayé. On entend Corneille : « Vous n'êtes pas seulement des imbéciles, vous êtes des salauds. Dissolution. »

Le patron se lève, prend sa serviette de cuir et traverse l'hémicycle. Nous le suivons.

— Je voulais, — dit-il, — une majorité pour gouverner et non une majorité de séance.

Il est trop tard pour se rendre ce soir à l'Élysée.

Le vide se fait autour de nous. Les photographes sont allés développer leurs clichés. Des amis viennent sans conviction nous serrer la main, recommander leurs parents pour des grades, des perceptions. Les machines à écrire cessent de mitrailler sous les lampes vertes. Sur le perron plusieurs personnalités âgées, le col relevé, un mouchoir sur la bouche, laissent entendre sous les étoiles que le Président de la République les appellera demain matin.

Je marche, mon chapeau à la main. Comme je n'ai plus beaucoup de cheveux la fraîcheur de la nuit arrive tout de suite. Je n'ai pas envie de me coucher. Je m'échappe. Il est une heure. Des quartiers entiers s'éteignent d'un coup. La police use l'asphalte. Je sens venir une de ces crises nerveuses qui sont pour moi récentes, et que je redoute. Peut-être sont-elles dues à ma blessure, à l'excès du travail? Parfois des troubles graves. Je me dis : je ferais bien telle chose, mais mes nerfs me suivront-ils? Je n'ai que les apparences de la santé. Ma mémoire... Il faudra que je voie demain si je ne fais pas d'albumine. Pourrai-je à soixante-dix ans présider un Conseil après une nuit de chemin de fer ? Nos pères, eux, étaient faits d'une seule coulée. A la campagne, je me calmerais par un beau soir comme celui-ci. Autrefois, j'aimais revenir sur la route enduite de lune, prise entre les fossés humides et le fracas des grenouilles. Ces nuits des villes

sont comme des truffes, parfumées, obscures et faisant mal aux reins.

La douleur a son couvert mis chez moi.

Ce sont... des vers que j'ai faits au lycée. Ils me reviennent. Je m'attendris sur leur sens profond. J'aurai dû écrire. Retournerai-je boulevard Bineau? Peut-être Laurence y est-elle encore? Si c'était un homme j'irais la trouver demain et lui dirais deux mots. Peut-être passera-t-elle toute la nuit? Denyse aime qu'on lui tienne la main pendant qu'elle dort...

Je suis revenu à mon Ministère. L'huissier de service ronfle sur le canapé de velours. Ma table est en désordre. De nouveau, voici les sonnettes, les timbres de caoutchouc. Le tapis est jonché de papiers froissés, d'enveloppes égorgées. Je débouche le cornet acoustique qui descend le long de la fenêtre, je lui souffle dans la bouche, mais personne ne répond. Des lettres d'électeurs, d'amis, de fous, des billets de faveur, des catalogues de grandes ventes. Je ris de voir mes fébriles annotations de tout à l'heure; des chiffres, des points d'interrogation. Je déblaye; peu à peu apparaissent ces niais instruments de travail que j'avais trouvés à mon arrivée et que demain, sur la table nette, mon successeur rencontrera d'abord : le pot de colle, les ciseaux, la pelote à épingles.

Longtemps je fais des comptes devant mon coffre-fort ouvert. Il faudra passer les fonds dès demain matin. Grâce aux talons du carnet à chèques, je revois, en chiffres, les dix mois de mon Ministère. Que de démarches, d'intrigues, de visites, de promesses! Si encore c'était pour construire, pour laisser quelque chose derrière soi, un pays plus heureux, des finances assainies...

J'essaie de penser à autre chose. Les souvenirs voluptueux piquent les yeux comme de l'ammoniaque. Je vais à la fenêtre. Sur la pelouse noire, les statues allégoriques font des réserves claires. Je me sens si guigneux, si faible.

Une ronde de pompiers, le falot à la main, entre dans mon bureau.

PAUL MORAND

LA PUISSANCE DE SUGGESTION CHEZ NAPOLÉON

Tous ceux qui ont vu Napoléon, tous ceux qui se sont trouvés en sa présence, ont éprouvé un sentiment particulier, qu'ils traduisent chacun à leur manière, mais qui peut se ramener à deux impressions : ou il séduisait, lorsqu'il s'y efforçait, ceux qui l'approchaient; ou il leur communiquait un émoi dont ils avaient peine à se défendre. Louis XIV glaçait par son aspect ceux qui étaient admis à le contempler : « il imposait, au dire de Saint-Simon, un silence et jusqu'à une sorte de frayeur »; Napoléon répandait autour de lui comme une angoisse, qui déconcertait les plus hardis, arrêtait les paroles sur les lèvres.

Chateaubriand a noté le singulier effet que produisit sur sa personne le Premier Consul. « Comme Job dans ma nuit, s'écrie avec sa magnificence accoutumée l'illustre écrivain, un esprit est passé devant moi; *les poils de ma chair se sont hérissés.* »

Joseph de Maistre est involontairement saisi, chaque fois que la grande figure de l'homme du destin se dresse devant lui; il cédait évidemment à une sorte de fascination, lorsque au lendemain de Tilsitt, il faisait demander une audience à Napoléon, sous prétexte de l'entretenir des intérêts de son maître.

Charles Nodier qui a raconté, dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire,* les prétendues persécutions dont

il aurait été l'objet sous le Consulat, pour son pamphlet, *la Napoléone*, Nodier qui prend l'attitude héroïque d'une victime de l'arbitraire gouvernemental, adressait, peu de temps avant d'écrire *la Napoléone*, une lettre confidentielle à sa sœur, où il ne ménage pas les expressions d'admiration pour le Consul, qu'il a pu observer de près, à une revue qu'il a passée aux Tuileries : « ... sa physionomie terrasse, et je n'ai pas encore pu me relever, dit-il de Bonaparte... quel homme!... comme on l'aime, comme on l'admire, comme on déteste ses ennemis! Je l'ai vu pendant près d'une demi-heure, et si vous aviez pu partager mon enthousiasme et mon délire, cette demi-heure serait la plus belle et la plus imposante de ma vie. » L'on conçoit qu'une pareille épître, et qui révélait que ce fervent admirateur du grand homme ne le flagellait en vers que pour la forme, ait valu à son auteur les indulgences du pouvoir, qui s'empressa de relâcher le jeune conspirateur. Après tout, il avait une excuse, c'est que tous ou presque tous ceux qui ont approché Napoléon, ont éprouvé la même émotion, que l'adolescent qui vient de nous livrer ses sensations. Même les plus grands, même ceux qui d'avance étaient résolus à le braver, sentaient fondre en sa présence toute leur morgue, toute leur assurance. Comme disait un maréchal d'Empire : « Le dimanche, dans la grande galerie où nous l'attendons, dès qu'on entend ce mot : l'Empereur! nous pâlissons tous et j'en sais de bien connus pour être de bons bougres, qui tremblent de tous leurs membres. »

Bonaparte venait d'être nommé général en chef de l'armée d'Italie; l'amiral Decrès, qui l'avait beaucoup connu à Paris, apprend qu'il passe à Toulon. « Je m'offre, dit-il, aussitôt à tous mes camarades pour les présenter, en me faisant valoir de ma liaison; je cours, plein d'empressement et de joie, le salon s'ouvre, je vais m'élancer, quand l'attitude, le regard, le son de voix suffisent pour m'arrêter. Il n'y avait pourtant en lui rien d'injurieux, mais c'en fut assez; à partir de là, je n'ai jamais tenté de franchir la distance qui m'avait été imposée. » Quelques jours plus tard, les généraux de division, entre autres Augereau, arrivent au quartier général, pleins de prévention contre le parvenu, le protégé

de Barras, qu'on leur envoie de Paris. Il n'a « pas un ami; regardé comme un ours, parce qu'il est toujours seul à penser; une petite mine, une réputation de mathématicien et de rêveur. » On introduit les généraux; Bonaparte ne paraît qu'au bout d'un long moment; il explique ses dispositions, donne ses ordres et congédie ses subordonnés. Augereau, qui avait annoncé qu'il le pulvériserait, est resté muet pendant tout le temps qu'a duré l'entrevue; en se retirant avec Masséna : « Je ne peux comprendre, lui dit-il, pourquoi ce petit b... m'a fait peur. » Un autre soudard, plus brutal et non moins grossier qu'Augereau, reconnaît qu'il a ressenti une émotion pareille.

En 1815, Vandamme disait au maréchal d'Ornano, un jour qu'ils montaient ensemble l'escalier des Tuileries : « Mon cher, ce diable d'homme (il s'agissait de l'Empereur) exerce sur moi une fascination dont je ne puis me rendre compte. C'est au point que moi, qui ne crains ni Dieu, ni diable, quand je l'approche, je suis prêt à trembler comme un enfant; il me ferait passer par le trou d'une aiguille pour aller me jeter dans le feu! »

Napoléon disait à ses compagnons de captivité, qu'il passait « pour un homme terrible dans les salons, dans les ministères, parmi les généraux, mais nullement parmi les soldats ». Le vrai est qu'ils l'adoraient, mais ils le craignaient tout de même un peu. « Lorsque je le voyais passer, disait un prisonnier piémontais à Joseph de Maistre, mon cœur battait, comme quand on a couru de toutes ses forces et mon front se couvrait de sueur, quoiqu'il fît très froid. » Le grenadier Coignet, qui avait voué un véritable culte au Premier Consul, culte qu'il conserva au proscrit de Sainte-Hélène, Coignet craignait son Empereur! « L'Empereur, écrit-il dans ses *Cahiers*, me regardait, comme un limier qu'il lâchait au besoin; mais il eut beau faire, je rentrais toujours et j'étais payé d'un regard gracieux, qu'il savait jeter à la dérobée, car il était dur et sévère, avec une parole brève, quoique bon. Aussi je le craignais et je tâchais toujours de m'éloigner de lui; je l'aimais de toute mon âme, mais j'avais toujours le frisson quand il me parlait. » L'ingénu mémorialiste dit à un autre endroit : « On est bien

petit près de son souverain; je l'écoutais, je ne levais pas les yeux sur lui, il m'aurait intimidé; je ne voyais que son cheval. »

« Dupé, le soldat le fut par Napoléon, comme le sont les forts par les faibles; et cependant, il ne cessa jamais de s'enthousiasmer de lui, de subir son charme, de suivre sa volonté. »

Quelles étaient les causes de ce pouvoir mystérieux, dont disposait Napoléon pour créer cet état d'âme? « L'étude du cœur humain, nous répond son secrétaire Méneval, lui avait enseigné l'art de s'attacher les hommes et de les subjuguer. Sa présence et ses paroles excitaient l'enthousiasme. Son éloquence était vive et rapide; ses mots énergiques, profonds et souvent sublimes. Son extérieur simple, mais relevé par un air de grandeur et par l'habitude du commandement, la fascination de son regard, dont l'expression douce et sévère pénétrait au fond des cœurs, inspiraient un respect mêlé de crainte et d'affection. Aucun chef ne fut plus populaire dans l'histoire. »

Les soldats pensaient qu'une fois qu'ils étaient avec l'Empereur, rien ne devait plus leur manquer, que tout devait réussir, enfin qu'avec lui, il n'y avait rien d'impossible.

Lorsqu'ils voyaient marcher au milieu d'eux, pendant la campagne d'Italie, ce jeune général de vingt-cinq ans, qui partageait leurs fatigues et leurs dangers, s'élançant dans la fournaise un drapeau à la main, comme au pont d'Arcole, en s'écriant : *Suivez votre général!* leur enthousiasme ne connaissait pas de bornes. Il leur apparaissait à la fois comme un camarade et comme un être supérieur qui commandait aux événements. Ce qui contribuait à conquérir le soldat, c'est que cet homme, si grand, ne s'isolait pas dans sa grandeur; « c'était un génie familier, qui leur parlait comme un père à ses enfants ». Un sergent de grenadiers de la 43e demi-brigade écrit de Toulon, au Premier Consul, pour se rappeler à son « dieu tutélaire. » Ce brave énumère ses actions d'éclat, ses blessures; Bonaparte lui répond : « Vous n'aviez pas besoin de me parler de vos actions. Vous êtes le plus brave grenadier de l'armée... Je désire beaucoup de vous voir... Je vous aime comme mon fils ». Cette sollicitude envers

les soldats, cette attention que Napoléon semble porter à la satisfaction de leurs moindres désirs, accusent sa constante préoccupation de frapper leur esprit et de gagner leur cœur.

Une de ses maximes de guerre était que « le premier talent d'un général consiste à connaître le soldat et à capter sa confiance »; toute conjoncture lui est propre, toutes les occasions lui servent de prétexte; au besoin, il les provoque, si elles ne s'offrent pas.

En 1805, sur le Danube, il visite les régiments, il leur débite des phrases ardentes, il leur fait former le cercle sous la neige qui tombe à gros flocons, dans la boue jusqu'aux genoux; il leur parle de la situation de l'ennemi, il leur dit qu'il compte sur eux. Durant les trois journées qui précèdent Austerlitz, il ne cesse de se promener dans tous les camps, de parler tantôt aux soldats, tantôt aux chefs. L'adoration des troupes pour Napoléon s'exhale dans la clameur qui, à Essling, partit des rangs quand un boulet vint frapper son cheval : « Bas les armes, si l'Empereur ne se retire pas! »

Pendant la retraite de Russie, un vieux grenadier, se traînant sur la neige avec un pied gelé, dit à ses camarades, qui voyaient de grosses larmes tomber sur ses moustaches où pendaient des glaçons : « Je ne pleure pas parce que je vais laisser mes os dans ce maudit pays, je pleure d'avoir vu notre Empereur marcher à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers! »

Lorsque l'abdication est déjà signée et l'Empereur prêt à quitter Paris, le peuple ne veut pas croire à son départ.

A cette époque, l'Élysée était séparé de la rue par un saut-de-loup et un mur bas; comme le souverain déchu se promenait dans les jardins du palais, il voit accourir à lui, se prosternant à ses genoux et embrassant les pans de son uniforme, un officier qui, d'un bond, avait franchi le saut-de-loup. Cet ardent jeune homme venait le supplier, au nom de tous ses camarades, de se mettre à la tête de l'armée. L'Empereur le releva, en lui pinçant l'oreille avec bonté, et lui enjoignit de rejoindre son poste.

A Fontainebleau, il fallait 600 hommes pour suivre à l'île d'Elbe l'Empereur déchu; il s'en présenta 6 000, toute

la vieille garde! Ceux qui ne purent être choisis pleurèrent comme des enfants.

Le soir de Waterloo, quand Napoléon menait au feu sa dernière réserve, les blessés se redressaient pour l'acclamer au passage. L'un d'eux, assis, les deux jambes broyées par un boulet, contre un remblai de la route, criait d'une voix haute et ferme : « Ce n'est rien, camarades. En avant! et Vive l'Empereur! »

La Bérézina, Leipzig, Waterloo, tous les désastres ne prévalent pas contre l'idolâtrie; les soldats sont toujours prêts à marcher derrière Lui, jusqu'au bout du monde, à travers les boulets et la mitraille, comme le grand peintre Raffet les a représentés dans une lithographie devenue populaire.

« N'est-ce pas un fait digne d'attention, écrit le duc de Vicence, que les rapports d'attachement, de confiance, de familiarité intime, qui s'étaient établis entre de pauvres soldats et le souverain le plus absolu qui eût jamais existé? Quel est celui d'entre nous, si haut placé qu'il fût, à qui il serait tombé à l'esprit, d'essayer de cette espèce de camaraderie qui existait réellement entre l'Empereur et ses vieilles moustaches? Et ces hommes eussent-ils jamais osé parler au dernier de leurs sous-lieutenants, comme ils parlaient au chef redouté de l'armée? C'est que, pour ces hommes simples et grossiers, vieillis à côté de lui dans les camps, Napoléon était un être à part; il résumait, pour eux, Dieu, patrie, famille; il leur avait inspiré une langue qu'ils ne parlaient qu'avec lui seul, des mots qu'ils ne trouvaient qu'en sa présence. » Caulaincourt, qui s'exprime en de tels termes, rapporte un trait dans lequel éclate le sentiment d'admiration enthousiaste que Napoléon faisait naître dans le cœur de ses soldats.

« — Tu as servi en Égypte, toi? — disait-il un jour à un maréchal des logis à la mine rébarbative.

» — Je m'en flatte, répondit celui-ci en se redressant fièrement. — Vous souvenez-vous d'Aboukir? Il faisait rudement chaud aussi là...

» — Tu n'es pas décoré?

» — Ça viendra..., dit-il d'un ton bourru.

» — C'est venu, je te donne la croix.

Ce pauvre diable, stupéfait de bonheur, attache sur l'Empereur un regard dont on ne peut peindre l'expression; des larmes coulent sur sa figure balafrée. *Je me ferai tuer aujourd'hui pour lui,* c'est sûr, balbutie-t-il; et dans son ivresse, il saisit un pan de la fameuse redingote grise, en déchire avec les dents un morceau qu'il passe à sa boutonnière : *En attendant la rouge, notre Empereur!* Et le duc de Vicence dit, en terminant son récit : « L'Empereur, ému, lança son cheval au galop, et toute l'escorte nous suivit en poussant des cris de joie. Le roi de Saxe, présent à cette scène, fit remettre, le soir, vingt-cinq beaux napoléons d'or neufs au nouveau décoré; pour acheter un ruban rouge, lui fit-il dire. »

Un général russe, dont les boutades sont restées mémorables, a dit de Napoléon : « Sa faculté vraiment *démoniaque* de lire dans l'âme de son adversaire, de deviner le cours intime de ses pensées et de ses intentions... le faisait passer presque pour un *sorcier* aux yeux des siens et de ses ennemis, inspirant aux premiers une confiance illimitée, aux autres un effroi presque superstitieux... Ensorceler, captiver, épouvanter au besoin, en tout cela il était inimitable... C'était un *hypnotiseur* inconscient. »

On connaît l'anecdote rapportée par Marco Saint-Hilaire, et que nous prenons la liberté de rappeler. Napoléon, en tournée d'avant-poste, est reconnu par un officier autrichien; celui-ci, oubliant de donner l'alarme et de s'emparer de l'homme qui est l'ennemi de son pays, reste comme pétrifié de surprise : « Retirez-vous, Sire, se contente-t-il de lui dire, en lui prodiguant les marques du plus profond respect; retirez-vous, ce n'est pas là votre place! » En réalité, les choses se sont passées un peu différemment, mais le fond de l'histoire n'en est pas altéré.

Au combat de Lonato, livré le 4 août 1796, Bonaparte, avec sa suite et une faible escorte, se trouve tout à coup entouré par une colonne de 4 000 Autrichiens, dont un officier se détache pour l'inviter à se rendre : « Savez-vous à qui vous parlez? répond Bonaparte, sur un ton impérieux; je suis le général en chef et toute mon armée me suit. Allez dire à celui qui vous commande, que j'exige qu'il se rende

immédiatement; s'il ne fait mettre bas les armes, je donne l'ordre de vous tous fusiller. » Soit du regard, soit par l'intonation, ou plutôt grâce à l'assurance, à l'extraordinaire sang-froid dont il fit preuve en cette circonstance, Bonaparte avait subjugué cette troupe armée, résolue à lui faire un mauvais parti; en un instant, il l'avait complètement retournée.

Ce n'est pas l'unique occasion où son prestige se soit exercé sur une foule hostile, mais alors il n'était plus le conquérant dont le nom était comme auréolé par cent victoires; c'était le proscrit, le vaincu qui s'acheminait tristement vers le lieu de son exil.

En route pour l'île d'Elbe, qui vient de lui être assignée comme résidence par les puissances coalisées, poursuivi par les malédictions populaires, après avoir couru le danger d'être assassiné par quelques fanatiques qui l'ont reconnu malgré ses multiples déguisements, l'Empereur déchu est arrivé au château de Luc, près de Fréjus, où il doit s'embarquer. Le peuple de Luc s'est attroupé dans le parc du château, et les vociférations qu'il pousse ne permettent pas de se méprendre sur le sentiment qui l'anime. « Où est-il cet infâme, où est-il ce monstre? » s'écrie une femme, dans son exaltation frénétique. « Le voici, réplique l'Empereur, qui brusquement a surgi »; « et si vous en doutez, ajoute-t-il en montrant un écu, regardez cette monnaie! » Il n'en fallut pas plus pour que l'indignation tombât, que l'effervescence se calmât. Alors, apercevant à quelque distance les figures d'anciens soldats, Napoléon va vers eux, leur parle avec tendresse, leur demande où ils ont servi, paraît les reconnaître : les larmes coulent de leurs yeux, ils sont conquis; les mêmes qui, l'instant d'auparavant, ne parlaient de rien moins que de lui couper la tête, se feraient maintenant hacher en morceaux pour lui plaire.

Dans l'admirable portrait qu'il a tracé de Napoléon, Taine a bien mis en relief cette extraordinaire faculté dont celui-ci jouissait et qu'il analyse finement : « Une rudesse, une brutalité de manières, une grossièreté de paroles, une trivialité de plaisanterie, qui sont du soldat de fortune; puis des retours de bonhomie, de familiarité, des caresses de langage,

tout un art de la séduction. » Cet ascendant irrésistible sur les individus, comme sur les collectivités, nous aurions pu en donner quantité d'autres témoignages, nous avons dû faire un choix parmi les plus caractéristiques.

Et d'abord, il avait parfaitement conscience de ce pouvoir de fascination qui lui était propre, et c'est pourquoi il en jouait en virtuose consommé. « Hudson Lowe a dit que j'étais l'homme le plus fin qu'il y eût au monde; je sais prendre un petit air doux, quand je veux embobiner quelqu'un. » L'Empereur réussit, en effet, à « embobiner », selon sa triviale expression, des personnages d'une autre envergure que son geôlier, lequel pourtant se tenait constamment sur la défensive. Comme l'écrit encore Taine, « combien peu lui avaient résisté, de ceux à qui il avait voulu plaire! Un mélange d'emportement et de possession de soi, tel qu'au plus fort de ses colères on ne sait pas dans quelle mesure les éclats en sont involontaires ou concertés. Un souci constant de l'effet à produire; un instinct du mot, de la phrase, de l'attitude théâtrale... Il reste tragédien jusque dans l'intimité, il est vrai que c'est une intimité sur laquelle le monde a les yeux fixés ».

Au retour de la désastreuse campagne de Russie, il ménage une entrevue au comte Stanislas Potocki, et il sait lui persuader qu'il vaincra la fortune qui lui semble contraire; il lui détaille toutes les chances favorables que l'avenir lui offre, il fait passer dans l'âme de celui qui l'écoute sa foi en des jours meilleurs, et celui-ci se retire plein d'espoir dans l'avenir, complètement revenu de l'abattement qu'il n'avait pas cherché à dissimuler à ses proches. « Et cependant, il n'était plus dans l'âge des illusions, et son esprit, aussi juste que pénétrant, visait au positif dans toutes les préoccupations sérieuses de la vie. »

Un autre exemple de « retournement », si l'on peut dire, de revirement d'opinion pour parler plus correctement, nous est fourni par Cambacérès, le même qui avait subi l'ascendant de Robespierre et qu'à son tour fascina Napoléon. Cambacérès avait depuis peu signé, d'ailleurs sans le lire, un décret destituant le vainqueur de Toulon; quelque temps après, il reçoit la visite de ce dernier. « On frappe à ma porte à

huit heures du matin, conte l'archichancelier, j'invite à entrer, je vois un petit homme sec, mal peigné, les cheveux plats pendant en oreilles de chien (c'était la mode), vêtu à la diable, des bottes trop courtes, un habit trop long, la cravate éraillée, le chapeau constatant le service; mais à travers ce fagotis, une main effilée, blanche, dessinée à ravir, une bouche charmante, surtout quand un sourire bienveillant l'animait et puis des yeux... oh! quels yeux! ceux du lion, de l'aigle... au premier aspect, je fus saisi et sous le charme à la première phrase dite... Le général venait me quereller; il me quitta disposé à se lier avec moi. » Par une singulière interversion des rôles, le solliciteur devenait le sollicité, et à mesure que les événements se précipiteront, il le deviendra tous les jours davantage. L'ancien conventionnel sera tour à tour ministre, second Consul et arrivera à jouer le rôle de mentor auprès du jeune monarque; mais il aura le tact de ne donner que des conseils discrets, des avis enveloppés de déférence, sachant bien que le maître n'en accepterait point d'autres. Ce n'était point si malhabile, puisqu'il y gagna, à défaut de l'estime de celui qui l'employait, une fortune considérable, étant doué, comme on l'a si bien dit, « de l'espèce de génie heureux et médiocre du mieux arrivé des arrivistes ».

Dans ses *Souvenirs de Sainte-Hélène*, la comtesse de Montholon a cherché à expliquer cet invincible attrait que Napoléon exerçait sur ceux qui vivaient à ses côtés, ou qui ne le voyaient seulement que par occasion. « Tout le monde comprend, narre-t-elle, que Napoléon ait excité l'enthousiasme; ses adversaires même le trouvent tout naturel; mais on ne s'explique pas généralement la sympathie qu'il inspirait, le dévouement exalté de ceux qui l'ont connu, l'inviolable fidélité qu'ils gardent à sa mémoire. Depuis que ma destinée m'avait placée près de lui, j'ai pénétré le secret de son influence morale sur son entourage. C'était cette âme susceptible de tout noble sentiment qui ressortait dans l'expression, le geste, le regard... un instant avait suffi pour qu'il y eut communication intime; aussi est-il toujours présent, pour ainsi dire, à quiconque a vécu dans son intimité. Parlez de lui aux ducs de Bassano, de Rovigo,

de Vicence, au général Drouot et à tant d'autres : pour eux, il est resté vivant; ils le voient, ils l'entendent. Il n'y a que le *magnétisme de l'âme* qui puisse avoir une telle puissance; c'est la baguette magique qui change les hommes et les choses. »

Lannes, blessé mortellement à Essling, oublie sa propre situation, pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par-dessus tout. Tandis que Bertrand essayait de le consoler, en comparant sa situation à celle du brave Caffarelli, Lannes l'interrompit en s'écriant avec vivacité : « L'attachement de Caffarelli pour l'Empereur était froid, quand on le compare à la force de mon amitié. » L'influence de Napoléon était telle sur Caffarelli, que celui-ci ayant eu plusieurs jours de délire avant de mourir, lorsqu'on lui annonçait Bonaparte, l'annonce seule de sa visite le rappelait à la vie : il se recueillait, reprenait ses esprits, causait avec sa suite et retombait aussitôt après son départ; ce phénomène se renouvela toutes les fois que le général en chef se rendit auprès de lui.

Gourgaud était jaloux de Napoléon comme de sa maîtresse, écrivait le commissaire du gouvernement russe à Sainte-Hélène; et l'Empereur n'ignorait pas cet attachement, qu'il ne manquait pas de railler parfois, mais qui le touchait plus qu'il ne voulait le laisser paraître.

Junot disait : « S'il me l'ordonnait, j'abandonnerais sans hésiter femme et enfants; l'Empereur est à lui seul toute ma famille »; et le maréchal Davout : « S'il m'ordonnait de sacrifier ce que j'ai de plus cher, je n'hésiterais pas à obéir. » Ce dévouement passionné, Berthier, Duroc et beaucoup d'autres le lui témoignèrent. « Qu'on ne me parle plus de cet homme, dit un jour Napoléon à Bertrand, à propos de Gourgaud. C'est un fou; il était jaloux, amoureux de moi; que diable, je ne suis pourtant pas sa femme et je ne puis coucher avec lui. » En 1814, Gourgaud s'était battu en duel pour lui, avec des étrangers; à Waterloo, il voulait se tuer! Nous devons ajouter à ces noms celui du chirurgien Larrey, qui, dès la première entrevue avec Bonaparte, se voua corps et âme à celui auquel il resta inébranlablement fidèle, jusque dans le malheur.

« Il y a, dans cet homme extraordinaire, quelque chose qui fascine, qui ensorcelle, consigne dans son journal Fantin des Odoards. L'être le plus froid s'émeut devant lui; ce n'est pas uniquement son génie, son rang, sa réputation qui imposent; il y a, je crois, une sorte d'*influence magnétique*, qui opère infailliblement sur les individus admis en sa présence... »

Au retour de l'île d'Elbe, le comte de Ségur avait résolu d'observer la plus stricte neutralité entre l'Empereur et le Roi; il eut l'imprudence de vouloir expliquer à l'Empereur lui-même les raisons de son attitude; il en subit l'ascendant et retomba sous le charme. « Lorsqu'on veut rompre avec une maîtresse impérieuse et longtemps adorée, fait observer à ce propos Saint-Beuve, il ne faut pas affronter sa présence. » L'historien de *Napoléon et la Grande armée* en convenait d'ailleurs lui-même, il n'avait su résister à cette espèce d'enchantement dont il était, dit-il, « impossible de se défendre; on se sentait moins fort que lui, et comme contraint de se soumettre à son influence... aussi la plupart de ceux qu'il avait en vue d'engager se trouvaient-ils entraînés comme hors d'eux-mêmes ».

Peu de jours après l'exécution du maréchal Ney, un certain nombre de personnages se trouvaient réunis, dont le général Petit, celui-là même qui reçut les adieux de Fontainebleau. On commentait l'événement qui venait de se produire, et chacun jugeait diversement cet acte rigoureux, les uns louant, les autres blâmant le pouvoir qui en avait pris l'initiative. « Pourquoi, s'écria l'un des interlocuteurs, le maréchal Ney acceptait-il le commandement du principal corps d'armée chargé d'aller combattre Napoléon à son retour de l'île d'Elbe? — Plaignez le maréchal, répliqua le général Petit, mais ne vous hâtez pas de le condamner. Le maréchal, j'en suis convaincu, avait la ferme résolution d'accomplir fidèlement la mission qui lui était confiée, mais il ne put vaincre une puissance que je puis dire irrésistible, celle de l'entraînement (dont, par expérience, je sais quelque chose); car ses troupes, aussitôt qu'elles aperçurent le drapeau tricolore et les têtes de colonnes de la petite armée de Napoléon, s'élancèrent à sa rencontre, au cri de Vive

l'Empereur! Et le maréchal, cédant à la fascination, suivit le mouvement. Il devait s'arrêter, me direz-vous? Mais il ne le pouvait plus. » Et le général Petit raconta ensuite ce qui s'était passé à Fontainebleau. L'Empereur l'avait fait appeler : « Promettez-moi, lui avait-il dit, que pas un cri ne sera poussé; j'ai votre parole? » Le général rassemble ses officiers, leur communique le désir de l'Empereur; tous promettent d'y déférer; les soldats, prévenus à leur tour, prennent le même engagement. Cependant, Napoléon paraît sur le perron du palais, et fait signe qu'il veut parler : « Soldats, mes braves amis, je vais vous quitter, mais je n'ai pas voulu partir sans vous faire mes derniers adieux, et vous remercier des nombreux témoignages d'attachement et de dévouement que vous n'avez cessé de me donner. Ne pouvant vous embrasser tous, je vais le faire dans la personne de votre général. » Et il tend les bras au général Petit. Alors, adieu toutes les promesses, tous les serments! Une longue acclamation retentit, du premier au dernier rang; le cri de Vive l'Empereur! s'échappe de toutes les poitrines. Et le général, qui devait donner l'exemple du silence, qui l'avait juré, brandit son épée, en criant de toute la force de ses poumons : Vive l'Empereur! Mais voici plus fort : les trois commissaires des puissances coalisées chargés d'assister au départ de Napoléon, cédant à l'irrésistible courant, crient plus fort peut-être que les Français : Vive l'Empereur!

Cette influence les diplomates étrangers eux-mêmes, en rapport avec Napoléon, reconnaissaient qu'ils n'avaient pu s'y soustraire. Le ministre de Saxe à Paris, le baron de Senft, affichait bruyamment son zèle napoléonien. C'était à qui, de sa femme et de lui, prodiguerait le plus de marques d'adulation à l'Empereur; ils les multipliaient, ils les variaient à l'infini, en inventant même de puériles. On raconte qu'ils avaient dressé leur petite fille, une enfant de huit ans, à embrasser « avec rage » le portrait de l'Empereur, en s'écriant : « Je l'aime tant! » C'était ce que Napoléon, énervé par tant de platitude, appelait « la nigauderie allemande ».

Celui-ci s'entendait, il faut le dire, mieux qu'homme au monde, à se gagner les cœurs. Avec les militaires autrichiens, il usa du procédé qui lui réussissait si bien auprès

de nos soldats : il eut avec eux des façons de camaraderie, des gestes d'une brusquerie amicale qui les ravirent. « Il m'a frappé sur l'épaule », disait le général Klenau, éperdu de joie et de reconnaissance. « A Dresde, conte Albert Vandal, lorsqu'il sortait, suivi de son état-major, mais le laissant assez loin derrière lui, et qu'on apercevait sa silhouette se détachant du groupe chamarré qui l'entourait, une foule immense l'accompagnait, composée d'Allemands qui sentaient l'avilissement de leur patrie, et tous cependant, quelque haine qu'ils eussent cent fois jurée à l'oppresseur, se laissaient prendre et courber par ce qu'il y avait de grand, de magnifique et de dominateur en cet homme. »

Cette domination, il l'exerça même sur le peuple le moins enclin à la subir, celui qui se montra son adversaire implacable et réclama pour lui le plus terrible des châtiments. Le témoignage que nous allons invoquer ne saurait être suspecté, c'est celui d'un Anglais, lord Rosebery, qui, dans un effort louable d'impartialité, a rendu justice et hommage à l'ennemi de son pays. « Il serait devenu, parmi les Anglais eux-mêmes, un objet de sympathie, nous dirons même d'admiration... La vérité est que le monarque déchu était entouré d'une auréole extraordinaire. Lui-même le savait parfaitement. Il dit à Sainte-Hélène... que s'il avait vécu en Angleterre, il aurait gagné le cœur des Anglais. »

Sur le *Bellérophon*, comme sur le *Northumberland*, il fascina l'équipage comme les officiers. « Il fascina Maitland, qui le conduisit en Angleterre, comme il avait fasciné Ussher, qui l'avait conduit à l'île d'Elbe. » Les marins auxquels on avait demandé ce qu'ils pensaient de Napoléon : « C'est un rude homme, répondit l'un d'eux au nom de ses camarades, il ne mérite pas son sort. » Lorsqu'il quitta le navire qui le menait à l'île d'Elbe, le maître d'équipage lui avait souhaité « longue vie, prospérité dans l'île et meilleure chance une autre fois ». Après deux courtes entrevues, l'amiral Hotham et son capitaine de pavillon sentaient leurs préjugés contre lui s'évanouir. « Le diable emporte cet homme, disait lord Keith; s'il avait obtenu une entrevue avec son Altesse Royale le Prince-Régent, ils auraient été les meilleurs amis du monde au bout d'une demi-heure. »

A Sainte-Hélène, le commissaire de Louis XVIII, M. de Montchenu, ne cessait de déplorer la fascination qu'exerçait sur tous le prisonnier. « On ne quitte jamais Napoléon, constate-t-il avec quelque dépit, sans éprouver le plus grand enthousiasme. » Et le même disait à Hudson Lowe : « Si j'étais à votre place, je ne permettrais pas à un seul étranger de visiter Longwood, car ils le quittent tous transportés de dévouement et ils rapportent ce sentiment-là en Europe. »

Le délégué du roi de France ne peut se consoler de l'ascendant énorme que cet homme, entouré de gardes, de rochers, de précipices, a encore sur les esprits. Tout, à Sainte-Hélène, se ressent de sa supériorité. Les Français tremblent à son aspect et se croient trop heureux de le servir. Les Anglais n'en approchent plus qu'avec timidité. Ceux mêmes qui le gardent briguent un regard, un entretien, un mot. Personne n'ose le traiter en égal. Et, symptôme plus alarmant, ses manières séduisantes le font aussi bien venir des habitants de l'île, que des militaires chargés de sa surveillance.

Betsy Balcombe, la jeune Anglaise à qui l'on doit de si vivants *Souvenirs* sur les premiers temps du séjour de Napoléon à Sainte-Hélène, confirme cet attrait puissant dont elle ne s'est pas toujours gardée elle-même. On devine entre les lignes qu'elle a été sous le charme, et elle n'en témoigne pas trop de déplaisir. « Napoléon à cheval avait un air noble et imposant; cette position augmente sa stature et compensait ainsi tout ce qui lui manquait, pour me le montrer comme l'être le plus majestueux que j'eusse jamais vu... Dès qu'il eut pris la parole, son sourire enchanteur et la douceur de ses manières firent évanouir jusqu'au moindre vestige de crainte que j'avais jusqu'alors éprouvée... Les portraits qu'on a faits de Napoléon donnent de lui une idée assez exacte, mais ce que nul pinceau ne saurait reproduire, c'est son sourire, c'est l'expression de son regard, tout ce qui, précisément, constituait son charme fascinateur. » La charmante espiègle parle ensuite de la beauté des mains de Napoléon : « Il avait la main la plus potelée et la plus jolie du monde, avec des fossettes aux jointures, comme celles d'un petit enfant, et cependant les doigts étaient effilés et les ongles parfaits. » Madame de Staël rapporte qu'un membre

de l'Institut, conseiller d'État, lui vantait un jour la beauté des ongles de Bonaparte; un autre s'extasiait sur ses mains. « De grâce, interrompit spirituellement un gentilhomme de l'ancien régime, ne parlons pas politique! »

Au risque d'encourir le reproche de parler politique, permettez-nous d'ouvrir une parenthèse et de vous entretenir, la durée de quelques instants, de cette partie du corps qui n'a, que nous sachions, rien de particulièrement subversif.

On conte qu'un jour où Napoléon était entré à l'improviste dans les salons réservés à l'Impératrice, il aperçut une jeune fille assise sur un canapé, et qui tournait le dos à la porte par où il venait de pénétrer; s'avançant sur la pointe des pieds, après avoir fait signe aux personnes présentes de garder le silence, il lui cacha les yeux avec ses mains. Elle ne connaissait qu'un homme qui pût se permettre une pareille familiarité, c'était le premier médecin de Marie-Louise, le vénérable M. Bourdier, aussi ses soupçons se portèrent-ils aussitôt sur lui. « Finissez donc, M. Bourdier, s'écria-t-elle, croyez-vous que je ne reconnaisse pas vos grosses vilaines mains? — De vilaines mains, riposta l'Empereur, blessé au vif par cette appréciation malséante; de vilaines mains, vous êtes bien difficile, Mademoiselle! » Les sachant pertinemment belles, il avait la coquetterie de les montrer, surtout quand il était au milieu de ses soldats; dans les camps, lorsqu'il passait une revue, il avait le plus souvent les mains dégantées, convaincu, par l'expérience, de l'action qu'il exerçait par l'aspect de ses mains et la majesté de son geste.

Au moment des batailles et des engagements, il avait l'habitude de se placer sur une éminence, non seulement pour mieux voir, mais surtout pour être mieux aperçu de tous les régiments en ligne; de loin, on ne pouvait distinguer les traits de sa figure, mais on voyait le mouvement de ses mains, « s'agitant, allant et venant de droite et de gauche, faisant des signes aux officiers d'état-major, accentuant d'un geste souverain la précision des ordres ».

En grand acteur qu'il se montra toujours, il ne dédaignait aucun des moyens, même d'ordre inférieur, qu'il savait de nature à lui gagner la sympathie et la confiance de ceux qu'il prétendait séduire. « Ensorceler, captiver, épouvanter au

besoin, en tout cela il était inimitable. » Combien peu se ressaisissaient en s'apercevant qu'ils avaient été dupes d'un mirage! Une des dames les plus distinguées de la cour impériale, madame de Rémusat, est une des rares femmes qui nous aient fait part de leur désillusion. Cette âme délicate, attirée, puis froissée au contact de ce rude génie, a des traits ravissants pour peindre l'homme qui éblouit sa jeunesse. « Pourquoi m'as-tu trompée? » Si elle ne laisse pas échapper cette exclamation, du moins sent-on que c'est sa pensée intime. Pour se défendre d'un sentiment tendre qu'elle a peine à contenir, elle se range parmi ses adversaires déclarés, mais on devine qu'elle a sur les lèvres le vers du poète :

Va, je t'ai trop aimé pour ne te point haïr!

C'est que nul n'excellait comme Napoléon à enchanter ceux ou celles dont il voulait faire ou achever la conquête. Il savait à volonté modérer le feu de son regard, prendre sa voix la plus caressante, son timbre le plus enjôleur, pour s'attacher une âme. Quand, à Dresde, on lui présenta la comtesse Lazanska, qui avait dirigé l'éducation de Marie-Louise, il sut trouver des termes exquis pour la remercier de lui avoir formé une épouse aussi accomplie.

Avant qu'il parlât, surtout si on lui voyait froncer le sourcil, prendre un air refrogné, tout le monde tremblait. « A son approche, écrit l'historien Vandal, une attente anxieuse, un mélange indéfinissable de curiosité, de terreur, faisait battre précipitamment les cœurs et s'emparait surtout des femmes. Leurs nerfs vibraient affolés, leur émotion se traduisait par des signes physiques. Les hommes placés derrière elles voyaient leurs épaules nues s'empourprer toutes à la fois et cette ligne de blancheur subitement rougir. » Mais le dieu consentait-il à s'humaniser, la scène changeait; tous ceux qui étaient l'objet de ses attentions ne revenaient pas de leur ravissement. Chez les femmes surtout, le revirement se produisait parfois avec une rapidité déconcertante.

Schopenhauer, l'enragé pessimiste, dont on sait l'aversion pour « la dame occidentale », qu'il avait l'irrévérence de comparer aux singes de Bénarès, qui, comme elles, se

croient tout permis, Schopenhauer a rapporté, devant un de ses familiers, un trait de cette versatilité féminine, dont Napoléon fut, sans le soupçonner, le prétexte.

Très amateur de théâtre, le philosophe s'était rendu de Weimar à Erfurth, lors de l'entrevue historique, afin de voir Talma jouer la tragédie devant un parterre de rois. Il avait, non sans peine, réussi à se procurer un logement dans la ville surpeuplée, où ce spectacle unique qui ne devait pas avoir de lendemain, avait attiré une foule considérable. En attendant l'heure du spectacle, il flânait à travers les rues, lorsqu'il s'entendit nommer par quelques dames de l'aristocratie de Weimar, qui passaient dans un carrosse; elles lui firent part de la difficulté qu'elles éprouvaient à trouver un logis; galamment, il s'empressa de leur céder sa chambre. Tandis qu'elles se livraient aux derniers apprêts pour leur toilette de soirée, elles se répandaient en invectives contre « le parvenu corse », déplorant les malheurs qui, par sa faute, avaient fondu sur leur patrie, le maudissant de toute leur énergie. Grande fut la stupéfaction de Schopenhauer, lorsque à la sortie de la représentation, il retrouva ces dames; celui-là même, à qui, quelques heures auparavant, elles jetaient l'anathème, qu'elles vouaient à l'exécration du monde, elles ne tarissaient pas de compliments sur lui après avoir subi son regard; le prestige du magicien avait opéré une fois de plus.

Lequel d'entre nous n'a songé à l'extraordinaire destinée de ce jeune lieutenant d'artillerie qui, au bout de onze années d'une carrière aventureuse, et suivant une voie qui côtoya souvent de bien près l'abîme, a gravi les degrés du trône impérial à l'âge de trente-cinq ans? Que les circonstances l'aient servi, nul n'y contredira; mais combien plus encore cette maîtrise de soi et surtout cette puissance de suggestion lui ont-elles permis d'entraîner dans son sillage, non seulement toute la jeunesse française, mais la France elle-même, l'Europe entière!

Suggestion, le mot est prononcé, il s'agit de le justifier.

Nous ne sommes pas le premier, au surplus, à en faire usage. Voici ce qu'écrivait, il y a bien des années déjà, le général russe Dragomiroff. « Napoléon, disait-il, appliquait en quelque

sorte les procédés de *suggestion* qui rentrent aujourd'hui dans le domaine scientifique. Il le faisait, pour ainsi dire journellement, devant tout le monde. » Et il cite à l'appui de son opinion deux faits : à Friedland, quand l'Empereur donne l'ordre à Ney d'attaquer l'aile gauche de l'armée ennemie, il le prend par le bras, lui fait ses recommandations, pour employer un terme vulgaire, mais très imagé, « entre quatre-yeux »; puis, au moment où Ney le quitte et s'élance, Napoléon, s'adressant à son entourage, crie assez haut pour que celui-ci l'entende : « Regardez Ney maintenant, c'est un lion! » Rappelez-vous également ce que dit Ségur, sur la conduite de Napoléon avec Masséna, avant et pendant la bataille d'Aspern. Ainsi agissait-il avec les individus; pour les masses, il recourait à des artifices plus grossiers. N'importe où il se trouvât, il n'oubliait jamais qu'il était en scène; aussi ne manquait-il de composer sa figure, son maintien, son organe.

L'ascendant qu'il exerçait sur les soldats était fait de divers éléments. « Il ne leur prodiguait pas seulement des distinctions, il leur donnait la richesse; dans tout le pays conquis, il se réservait un certain nombre de domaines, qui lui servaient à doter les hommes de son armée. » Mais il savait leur plaire, en outre, par des mots d'une inspiration heureuse; il rendait justice aux réclamations fondées, il accueillait même celles qui ne l'étaient pas toujours; il ne négligeait aucune occasion de plaire aux soldats et d'exalter leur moral. Il ne se contentait pas de les conquérir individuellement, il les gagnait en masses, par ces proclamations d'une rhétorique sonore, qui produisent toujours leur effet.

Il les faisait lire à haute voix, afficher dans tous les bivouacs et tous accouraient pour en prendre communication et s'en pénétrer; mais leur parlait-il lui-même, il portait au comble l'enthousiasme de ses troupes. « Soldats, leur disait-il, vous avez surpassé la renommée des armées modernes; mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage? » Dans une autre circonstance, il leur laissait entrevoir, dans un avenir prochain, « une longue paix, une prospérité durable ». Le Genevois Martin, qui était

alors lieutenant et devint plus tard pasteur protestant, a relaté une de ces solennités émouvantes, où tout l'art de Napoléon se donna libre carrière.

Il s'agit de la remise d'un aigle au régiment dont le narrateur faisait partie. La scène se passe entre Wachau et Lieber-Wolkowitz, le 15 octobre 1813, la veille de la bataille de Leipzig. « Les soldats du 5e corps, rapporte le lieutenant Martin, se massèrent sur les trois côtés d'un carré, le quatrième étant occupé par le cortège impérial; puis, tous les officiers appelés au centre et placés en face de Napoléon. C'est alors qu'il nous adressa une de ces courtes allocutions comme il savait les faire, où il nous demandait de préférer la mort à l'abandon des aigles qu'il nous confiait. Ses paroles étaient simples, mais quelle singulière éloquence elles puisaient dans la bouche qui les prononçait, dans ce regard profond, dans cette voix vibrante qui pénétrait l'âme! Jamais, non jamais je n'oublierai la fin de son discours lorsque, se soulevant sur ses étriers, le bras étendu vers nous, il nous lança ces trois mots, avec un accent interrogateur : « Vous le jurez?... » Je sentis alors, avec tous mes camarades, comme s'il arrachait de force, du fond de nos entrailles, le cri : « Nous le jurons! Vive l'Empereur!... » Quelle puissance magique en cet homme! Il y avait presque des larmes dans nos yeux, et certainement une invincible résolution dans nos cœurs. »

Ce même pasteur Martin, dont nous venons de reproduire le récit, ajoute à un autre endroit : « J'ai vu des hommes qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, l'employer tout entier à crier : « Vive l'Empereur! »

Lorsqu'il parcourait les lignes à cheval, Napoléon était toujours accueilli par des acclamations retentissantes et prolongées des colonnes; aucun blessé ne paraissait devant lui sans le vivat accoutumé. On pense, malgré soi, aux gladiateurs antiques qui entraient dans le cirque et saluaient celui qui les envoyait à la mort : *Ave Caesar, morituri te salutant!*

Il n'est pas malaisé de pénétrer le secret de cette sorte d'envoûtement, d'autant que Napoléon l'a livré lui-même, dans un moment d'abandon. Étant à l'île d'Elbe, il citait un jour à Sir Neil Campbell, le colonel anglais qui avait

été désigné pour accompagner Napoléon dans sa nouvelle résidence, il lui citait plusieurs exemples de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit des soldats; s'il avait obtenu d'eux ce qu'aucun autre chef ne pouvait en obtenir, il l'attribuait surtout à sa manière de parler.

Il prétendait ajouter beaucoup à l'effet de ses paroles par l'accent et le geste dramatiques. « Se dressant sur ses talons, écrit Sir Campbell, levant les yeux vers le ciel, il s'écria : « Déployez les aigles, déployez les aigles! » Il raconta ensuite à son interlocuteur que, lorsque la bataille de Marengo était presque perdue, il ramena la victoire en apostrophant les soldats. Il n'avait, assurait-il, autour de sa personne que quarante cavaliers; mais se mettant à la tête de ceux qui commençaient à battre en retraite et joignant l'accent au geste, il les avait ralliés et fait crier avec lui : Allons donc, en avant! en avant! en avant! Il en était, selon Napoléon, « de la parole comme de la musique, qui parle à l'âme ou ne donne que des sons sans harmonie ». Sir Campbell termine sa relation par cette réflexion : « Je fus frappé par quelque chose d'étrange (*wild*) dans l'air et les paroles de Napoléon pendant toute ma visite et principalement dans cette dernière scène. »

On comprend les sentiments d'affection et de dévouement que tous les soldats de Napoléon éprouvèrent et gardèrent pour sa personne. On a pu dire, non sans raison, que « nul chef militaire, dans les temps anciens et modernes, ne fut entouré d'un tel respect, d'un semblable amour, d'une telle tendresse ». Les soldats avaient, pour le glorieux conquérant, une adoration qu'on peut dire éperdue. L'astronome Camille Flammarion a rapporté, dans ses *Mémoires*, que, chez son aïeul, les images du grand homme ornaient les principales pièces de la maison; il y faisait ses dévotions comme devant une icone, et il terminait presque toujours son oraison par un juron à l'adresse des Anglais, avec une larme dans les yeux. Georges Barral a conté un fait analogue sur ses grands-pères. « Pour eux, c'était l'incorruptible idole, gare à ceux qui y touchaient! C'était Dieu le Père et bien plus encore, pour ces âmes simples et héroïques. » Et lorsque, tout enfant, M. Barral passait devant la statuette, en biscuit de Sèvres,

de l'Empereur que ses aïeux possédaient, ceux-ci lui disaient gravement : « petit, découvre-toi! » Et il s'inclinait, comme devant la Divinité. « Nous l'applaudissions avec frénésie, lui racontaient les deux héros survivants de l'Épopée, *nous lui envoyions des baisers!* »

Peu d'hommes ont possédé au même degré que Napoléon ces dons, on pourrait dire, de magnétiseur; nul n'a su mieux parler à l'imagination.

« L'imagination gouverne le monde, aimait-il à répéter; sans l'imagination, l'homme ne serait qu'une bête. » Il disait encore, sur un ton plaisant : « Le nez d'une populace, c'est son imagination; c'est par le nez qu'on pourra toujours facilement la conduire. »

Avoir foi dans sa destinée, c'est quelque chose; savoir la communiquer, c'est tout. Napoléon a frappé l'esprit populaire, déjà conquis par ses hauts faits. « Je n'agis, disait-il un jour à Volney, que sur les imaginations de la nation; lorsque ce moyen me manquera, je ne serai plus rien et un autre me succédera. »

Il connaissait d'autant mieux le pouvoir de l'imagination, que cette faculté, la même qui fait les grands poètes et les grands conquérants, fut chez lui la faculté dominante. Repoussant comme des outrages les leçons de la mauvaise fortune, il a continué à s'envelopper de fictions, plutôt que d'accepter une seule des vérités qu'elle apporte avec elle. En s'aveuglant lui-même, il pouvait continuer à éblouir autrui, et l'éblouir, c'était l'asservir. Cet éblouissement, cette sorte d'incantation est, nous le répétons, analogue à ce que les psychiâtres décrivent sous le nom de suggestion, de suggestion à l'état de veille.

On s'est ébahi parfois de l'œuvre gigantesque accomplie par les soldats du premier Empire, de la force d'endurance dont ils ont donné les preuves, et qui paraît incompatible, à première vue, avec la faiblesse de l'organisme humain. On s'est étonné qu'ils aient supporté d'innombrables fatigues sans plaintes, sans défaillances, qu'ils aient brisé des obstacles qui semblaient insurmontables; tous ces prodiges de valeur, ils n'ont pu les accomplir, que parce qu'ils ont été menés, commandés, suggestionnés par un incomparable excitateur

d'énergie, qui a su les galvaniser, les électriser, grâce à une volonté puissante, à laquelle il les a soumis, faisant de chaque cerveau une dépendance, une annexe du sien. Or la suggestion, qu'est-ce autre chose, selon la formule de Bernheim, que « l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui? » En persuadant à ses hommes qu'ils étaient invincibles, Napoléon leur communiquait comme une force anormale, surhumaine. Sous son influence, ils se transformaient en automates, qui n'ont pas la pleine conscience de ce qu'ils font, conduits par une volonté étrangère, supérieure à leur volonté propre. « C'est presque, écrit un de nos confrères qui a étudié ce cas de suggestion collective, c'est presque une scène d'hypnotisme, où l'Empereur, maître absolu des destinées de la France, lui ordonne des actes de folle témérité et la conduit enfin au désastre, sans qu'elle puisse secouer le joug magnétique qui a lié la fortune d'un pays à la fortune d'un homme. »

Les exemples d'hommes, de surhommes qui jouissent d'un pareil prestige se comptent. On évoque le souvenir de ces charmeurs, de ces entraîneurs d'hommes, qui se sont appelés Murat, Garibaldi, Skobeleff.

Parlant de ce dernier, le vicomte Melchior de Voguë a fait ressortir, en termes grandiloquents, que « cet homme singulier était avant tout un magnétiseur de foules, un enjôleur d'espérances. Dans toutes les affaires où il commanda, on chercherait vainement un de ces mouvements stratégiques qui restent classiques dans les écoles de guerre. Mais il avait le don mystérieux; tout en lui communiquait la folie martiale au soldat. Sa présence, écrivait un des combattants de Géok-Tépé, provoquait en nous une excitation particulière de tout le système nerveux ». Comme Skobeleff et à un plus haut degré peut-être, le petit Caporal avait le pouvoir d'animer et d'enlever le soldat; le fluide se communiquait du chef aux troupiers, par on ne sait quels fils invisibles, que la science n'est pas encore parvenue à découvrir.

Ce dynamisme d'une espèce particulière, appelons-le, si vous voulez, de la radio-activité psychique, comme le propose M. Paul Bourget; ou répétons avec notre confrère, le Dr Bonnette, que l'Empereur, géant des batailles, fut le

prototype du radio-actif, nous n'aurons créé qu'un mot de plus, sans apporter une explication plausible.

Avec son instinct divinatoire, Balzac avait clairement indiqué, bien avant nos modernes psychologues, cette manifestation du pouvoir magnétique chez l'être d'exception auquel il rêvait de s'égaler. Le génial créateur de la *Comédie humaine* nous montre l'Empereur venant de passer la revue de sa garde : « Tout frissonne, tout remue, tout s'ébranle. Les murs des hautes galeries du vieux Louvre semblaient crier aussi : « Vive l'Empereur! » Ce ne fut pas quelque chose d'humain, ce fut une magie, un simulacre de la puissance divine. »

L'incroyable, c'est la survie agissante de cet homme extraordinaire, un siècle après sa mort. Nous sommes restés sous le double joug de ses actions et de sa pensée; et quoique notre époque répugne à ces sortes de superstitions, la légende napoléonienne s'est imposée à nous; nous nous sommes trouvés pris, selon la forte expression de Quinet, au piège du génie. Ce fut comme une force d'attraction irrésistible, aveugle, à laquelle se laissèrent prendre les poètes comme les historiens, les détracteurs comme les admirateurs.

« De tous les hommes, dit Byron dans le troisième chant du *Pèlerinage de Childe-Harold*, de tous les hommes, Napoléon est le plus grand et non le pire... Vainqueur de la terre, te voilà son captif et ton nom redouté ne fut jamais plus présent à la pensée du genre humain, que maintenant que tu n'es plus rien. » Henri Heine revient sans cesse à Napoléon c'est son saint, il en récite les litanies : « Éternellement admiré, éternellement regretté! Héros des temps modernes, Prométhée dont la légende sera clamée aux siècles par le rocher de Sainte-Hélène, qui se dressera horrible du milieu des mers! » « Napoléon mis au tombeau, en sortit aussitôt en une éclatante apothéose », écrit Henry Houssaye.

Outre une floraison de Mémoires, ceux de Thibaudeau, d'Arnault, de madame d'Abrantès et avant tous autres, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, le plus célèbre d'entre eux, tous les poètes, à commencer par Béranger, accordèrent leur lyre en l'honneur du héros disparu, mais toujours vivant dans le souvenir des hommes. On a dit que Béranger fut

un des fondateurs de la légende, il semble plutôt qu'il l'ait subie, mais il sut donner une forme ailée et précise aux sentiments confus qui habitaient l'âme du peuple. A part Lamartine et Auguste Barbier, le Barbier des Iambes, tous les auteurs notoires se mirent de la partie, entrèrent dans le chœur des thuriféraires.

Chateaubriand lui-même est hanté par la grande ombre; il a beau se défendre de l'idolâtrie, on le surprend en posture d'adulation. « Bonaparte, écrit-il, était un poète en action, un génie immense dans la guerre, un esprit infatigable, un administrateur habile, un législateur laborieux et raisonnable... Le monde appartient à Bonaparte. Ce que le ravageur n'avait pu achever de conquérir, sa mémoire l'usurpe. Vivant, il a manqué le monde; mort, il le possède! Après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous faut subir le despotisme de sa mémoire, plus dominateur que le premier. »

Le « déroutant et énigmatique » Stendhal respecte un seul homme : Napoléon. Casimir Delavigne, Alfred de Vigny, partagent l'admiration générale. Balzac, qui l'a fait revivre dans vingt de ses romans, rêvait de faire, sous le titre de *Maximes et Pensées de Napoléon*, « le plus beau livre du monde ». Quant à Victor Hugo, ses vers chantent dans nos mémoires :

> Toujours Lui! Lui partout! Ou vivante ou glacée,
> Son image sans cesse ébranle ma pensée.
> Il verse à mon esprit le souffle créateur.
> Je tremble et dans ma bouche abondent les paroles,
> Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
> Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

On a pu dire de Victor Hugo que, des grands écrivains du XIXe siècle, aucun n'a subi, autant que lui, la fascination, la domination de l'Empereur.

Dans son beau livre, *De la France, de son génie et de sa destinée*, Henri Martin signale cette emprise à laquelle bien peu ont réussi à se soustraire. « La France égarée, fascinée comme par un songe, écrit l'illustre historien, n'a pas opposé à la séduction une résistance suffisante, pour avoir le droit de reprocher bien sévèrement au séducteur la faute commune... L'envie démocratique, dont on parle tant, n'existe

chez elle qu'à un certain degré, c'est-à-dire de l'homme vulgaire à l'homme qui dépasse un peu le niveau commun. Mais tous les degrés intermédiaires sont supprimés là où la foule se trouve en face du génie... »

Ces hommages posthumes, ce permanent prestige, ce constant éblouissement, n'est-ce point sujet à méditation?

Nous nous trouvons là, pour emprunter les termes de M. Paul Bourget, en présence d'une énigme, que l'on doit admettre comme telle, « jusqu'à ce qu'un Pasteur ou un Claude Bernard de la vie spirituelle (un Bergson ou un Pierre Janet) ait enfin créé cette science de l'inter-psychologie, à peine ébauchée, et dont les relations d'un Napoléon avec les autres hommes posent dès aujourd'hui un des problèmes. »

Dr CABANÈS

OLÉSSIA LA SORCIÈRE[1]

V

A ce moment, la vieille mit sur la table une grande nappe brodée et servit une marmite fumante.

— Viens manger, Oléssia, — dit-elle à sa petite-fille, puis, après une courte hésitation, elle ajouta : — Voulez-vous dîner avec nous, monsieur... prenez place, je vous en prie... Seulement, ce n'est pas fameux... nous ne mangeons pas de soupe, ce n'est qu'une petite bouillie de froment...

Elle n'eut garde d'insister et j'allais déjà refuser, lorsque Oléssia m'invita à son tour avec une simplicité si aimable et un sourire si doux que j'acceptai malgré moi. Elle remplit elle-même mon assiette, d'une soupe très bonne et nourrissante faite de gruau de sarrasin, d'oignons, de pommes de terre et de poulet, Ni la babouchka, ni Oléssia ne se signèrent en se mettant à table. Durant tout le dîner, je ne cessai d'observer les deux femmes : j'ai toujours été convaincu que nulle part l'être humain ne se révèle mieux qu'à table, quand il mange. La vieille avalait la soupe avec une hâte gloutonne, faisant du bruit avec ses lèvres et prenant de gros morceaux de pain; ses joues creuses se gonflaient et on apercevait ses aliments tout mâchés dans sa bouche. Quant à Oléssia, elle conservait dans chacun de ses gestes toute sa distinction naturelle.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

Une heure environ après le repas, je pris congé de la sorcière.

— Voulez-vous que je vous accompagne un peu? — me proposa Oléssia.

— En voilà une invention... accompagner monsieur! — grommela la vieille, furieuse. — Tu ne peux pas rester en place... non!

Mais Oléssia avait déjà mis son châle de cachemire rouge, et, se jetant brusquement dans les bras de sa grand'mère, elle l'étreignit et l'embrassa.

— ...Babouchka chérie, aimée... je sors juste pour une petite minute... aller et retour.

— Allons, bien, bien, petit oiseau écervelé, — fit la vieille en se dégageant mollement... — Vous, monsieur, ne la jugez pas trop mal... c'est une petite sotte...

Après avoir suivi un petit sentier étroit, nous arrivâmes à la grande route de la forêt, toute noire de boue, foulée par les sabots des bêtes et pleine d'ornières remplies d'eau où se reflétaient les derniers feux du crépuscule. Nous prîmes un petit chemin tapissé de vieilles feuilles mortes mouillées encore après les dernières neiges. Par endroits, les petites clochettes violacées du « sommeil », la première fleur de Poliéssié, émergeaient des feuilles jaunies.

— Écoute, Oléssia, — dis-je — je désire te demander... mais je crains que ma question ne te déplaise... Est-il vrai, comme on l'affirme partout, que ta babka... comment m'exprimerai-je?...

— Est une sorcière... — acheva Oléssia avec calme.

— Non... pas une sorcière, — fis-je un peu confus... — Et puis d'ailleurs... si tu veux, oui, une sorcière... Je sais que les hommes sont de grands bavards... Pourquoi ne connaîtrait-elle point les vertus de certaines herbes?... pourquoi ne guérirait-elle point grâce à des méthodes... des charmes?... Si cela t'est désagréable, tu peux ne pas me répondre.

— Non... pourquoi désagréable? — répliqua-t-elle simplement. — Elle est en effet magicienne... Seulement, elle a vieilli et est devenue incapable de réaliser ce qu'elle faisait autrefois.

— Et que réalisait-elle? — demandai-je, curieux.

— Différentes choses... Elle était guérisseuse... savait aussi soigner les dents... conjurait les fièvres du sang, sauvait les personnes mordues par des chiens enragés ou par des serpents, indiquait des trésors dans des lieux secrets... je ne saurais raconter tout...

— Sais-tu, Oléssia... Excuse-moi, mais je ne crois à rien de ce que tu me dis... Cependant, sois franche... je ne te trahirai point... tout cela n'est que pour mystifier le monde...

Elle haussa les épaules; son visage exprimait l'indifférence.

— Pensez ce que vous voulez... Évidemment, il est facile d'abuser une baba de village... mais vous... je ne pourrais vous tromper...

— Tu crois donc fermement à la magie.

— Et comment n'y croirais-je pas? Nous avons été magiciens de génération en génération... Je sais agir moi-même...

— Oléssia, mon amie... Si tu savais combien ces questions m'intéressent... Tu ne me montreras rien?...

— Si vous voulez... je pourrais vous faire voir... voulez-vous tout de suite, — répondit Oléssia avec empressement.

— Tout de suite... mais oui, si c'est possible.

— Vous n'aurez pas peur.

— Quelle bêtise!... J'aurais peur la nuit, peut-être, mais en plein jour!

— Soit! Donnez-moi votre main.

J'obéis. Oléssia retroussa rapidement la manche de ma veste, enleva le bouton de ma manchette, prit dans sa poche un petit poignard finnois et le retira de son fourreau de cuir.

— Que vas-tu faire? — demandai-je avec un brusque sentiment de crainte.

— Attendez donc... Vous m'aviez dit que vous auriez du courage.

Sa main fit un mouvement presque imperceptible et je sentis, un peu au-dessus du pouls, le contact irritant d'une lame pointue. Le sang jaillit aussitôt de toute la largeur de l'incision, coula sur le bras et tomba en grosses gouttes fréquentes sur le sol. Je pâlis en étouffant avec peine un cri.

— Courage... vous vivrez! — dit Oléssia en riant. Puis,

saisissant avec force mon bras au-dessus de la blessure, elle murmura quelques paroles et souffla de son haleine brûlante sur ma peau. Quand elle se redressa, après avoir relâché son étreinte, je ne vis à l'endroit de la plaie qu'une petite cicatrice rouge.

— ...Eh bien, ça vous suffit, — demanda-t-elle en souriant avec malice et remettant son poignard dans sa poche... — Ou voulez-vous d'autres preuves?...

— Certes oui, j'en veux... seulement, je vous en prie... rien d'aussi terrible... pas de sang, surtout!

— Que pourrais-je bien faire? — murmura-t-elle pensive. — Cela peut-être... tenez... allez devant moi sur la route... Mais sans vous retourner, n'est-ce pas?

— Il ne m'arrivera rien de terrible, — demandai-je essayant de dissimuler dans un sourire insouciant mon attente de quelque surprise désagréable.

— Mais non... des bagatelles... allez!

J'avançai droit devant moi, très intéressé par l'expérience et sentant derrière mon dos le regard fixe d'Oléssia. Je n'avais pas fait vingt pas que, brusquement, je tombai, sur un terrain égal, la face contre terre.

— Mais allez donc, allez! — cria Oléssia. — Ne vous retournez pas. Cela n'est rien... il n'y paraîtra plus le jour de votre mariage... Dès que vous vous sentirez tomber, appuyez ferme vos pieds sur le sol.

Je continuai mon chemin et, après avoir fait dix autres pas, je m'étalai de nouveau de tout mon long.

Oléssia éclata de rire et battit des mains.

— Alors?... En avez-vous assez? — cria-t-elle. — Croyez-vous ou non à ma force?... Allons, allons, ce ne sera rien... au lieu de vous précipiter dans les airs, vous vous êtes jeté par terre...

— Comment l'as-tu fait? — demandai-je étonné en secouant de mon vêtement les brindilles et les herbes sèches qui y adhéraient encore. — Ce n'est pas un secret?...

— Nullement... Je vais vous le dire avec joie... Seulement je crains que vous ne compreniez pas... Ou plutôt... je ne saurai vous expliquer...

En effet, je ne la compris pas. Si je ne me trompe, l'action

consiste en ceci : elle marche derrière, à la même allure que moi, au même pas, ne cessant de me fixer, s'efforçant d'imiter chacun de mes gestes, en un mot s'identifiant le plus possible à mon être. Puis, mentalement, elle tend une corde devant moi, à un archine du sol. Au moment où je dois toucher cette corde imaginaire, Oléssia fait le mouvement de tomber et, d'après son explication, l'homme le plus puissant ne peut résister et tombe... Je me ressouvins de cette « leçon » confuse de la jeune fille, bien plus tard, en lisant les expériences du docteur Charcot faites à la Salpêtrière sur deux magiciennes professionnelles, deux hystériques. Et je m'étonnai de voir que les magiciennes françaises, filles du peuple, possédaient le même savoir-faire, la même habileté que ma jolie sorcière de Poliéssié.

— Oh! je connais bien d'autres choses, — déclara Oléssia avec force. — Ainsi, je puis faire naître en vous une brusque et terrible épouvante...

— Que voulez-vous dire?

— Un effroi que vous ne pourrez vaincre... Chez vous, le soir, par exemple, vous êtes assis... et brusquement, sans comprendre pourquoi, une terreur s'emparera de vous, telle que vous resterez tremblant sans oser regarder derrière... Seulement, j'ai besoin de savoir où vous habitez et de connaître votre chambre.

— Ceci non!... c'est trop simple, — répondis-je sceptique... — Tu n'auras qu'à t'approcher de la fenêtre, à frapper, à crier...

— Nullement... Je serai dans la forêt, dans notre isba... Mais, en pensée, j'irai vers vous, je traverserai les rues. J'entrerai dans votre maison, j'ouvrirai les portes... Puis, dans votre chambre... où vous êtes assis... n'importe où... près de votre table, si vous voulez... je m'approche furtivement, sans bruit... vous ne m'entendez pas... vous ne m'entendez pas... je vous saisis par les épaules et vous serre... plus fort, encore plus fort... et vous regarde... ainsi... voyez...

Elle fronça brusquement ses sourcils, ses yeux me fixèrent avec l'expression menaçante et attractive d'un regard magnétique, ses prunelles s'élargirent, bleuirent. En voyant ce

visage, je me rappelai aussitôt la tête de Méduse, du Musée de Tretiakovski à Moscou, œuvre de je ne sais plus quel artiste. Ce regard étrange, pénétrant, fit naître en moi le frisson que donne l'épouvante du surnaturel.

— Allons, ça suffit... suffit, Oléssia... arrête-toi, — lui dis-je avec un rire forcé... Je t'aime mieux quand tu souris... tu as alors un visage si doux, si jeune...

Nous poursuivîmes notre chemin. Je pensai à l'intelligence, à un certain raffinement même dans le parler d'Oléssia et lui en fis la remarque.

— Sais-tu ce qui m'étonne en toi, Oléssia. Tu as grandi dans ce bois, sans voir personne... tu n'as certainement pas beaucoup lu...

— Mais je ne sais pas lire.

— Je suis d'autant plus étonné... Tu parles si joliment... aussi bien qu'une jeune fille du monde... Dis-moi comment tu as appris à... Sens-tu ce que je veux dire?...

— Naturellement... Cela me vient de babouchka... Que son extérieur ne vous trompe pas... Elle est d'une intelligence! Peut-être sera-t-elle un jour plus bavarde devant vous... quand elle vous connaîtra davantage... Elle sait tout... peut parler de tout... Malheureusement, l'âge...

— Elle a dû voir bien des choses?... De quel pays est-elle? Où vivait-elle autrefois?

Ces questions déplurent à Oléssia, me sembla-t-il. Elle ne répondit qu'après un silence et comme à contre-cœur.

— J'ignore... Elle n'aime pas en parler... Et lorsqu'elle raconte tel ou tel événement de sa vie, elle me demande de l'oublier aussitôt, de ne jamais m'en souvenir... Oh! mais il est très tard, fit-elle brusquement... Babouchka sera mécontente... Au revoir... Je ne sais comment vous appeler.

— Ivan Timopheevitch, — répondis-je.

— Parfait... Au revoir, Ivan Timopheevitch... Que notre isba ne vous fasse pas peur... venez.

Je lui tendis la main; elle la prit et la serra avec force, cordialement.

VI

Depuis ce jour, je devins l'hôte assidu de l'isbouchka. Toujours, lorsque j'arrivais, Oléssia m'accueillait avec sa réserve habituelle, mais son premier mouvement trahissait le plaisir qu'elle avait de me voir. Sa grand'mère ne cessait de murmurer des paroles inintelligibles entre ses dents, cependant elle ne se montrait plus malveillante à mon égard, grâce, certainement, à l'intervention d'Oléssia. Des cadeaux que j'apportais de temps à autre plaidèrent aussi en ma faveur : c'étaient des châles, des pots de confiture, des liqueurs. Et lorsque je partais, Oléssia, comme par un accord tacite entre nous, me reconduisait toujours jusqu'au chemin Irinovski. Un entretien vivant, intéressant s'engageait et, tous deux, nous essayions de prolonger la promenade, suivant le plus lentement possible la lisière de la forêt. Arrivé au chemin Irinovski, je reconduisais la jeune fille, faisant encore ainsi une demi-verste et, longtemps encore, avant de nous quitter, nous conversions sous les branches des pins aux senteurs pénétrantes.

Je n'étais pas uniquement attiré par la beauté d'Oléssia, j'aimais sa nature indépendante et entière, son intelligence faite de logique et d'inébranlable superstition héréditaire, sa coquetterie maligne de jolie femme. Elle ne cessait de m'interroger sur tous les problèmes qui agitaient et nourrissaient son imagination si vive et un peu enfantine : sur les pays et leurs peuples, sur les phénomènes naturels et l'organisation de la terre et du monde, sur les savants, les grandes villes... Bien des choses lui paraissaient stupéfiantes, légendaires, invraisemblables. Mais, dès le début, je lui avais parlé avec une gravité, une simplicité et une franchise telles que la jeune fille ajoutait foi, d'une manière absolue, à tout ce que je disais. Parfois, hésitant à lui expliquer quelque chose de trop difficile pour elle, ou qui n'était pas suffisamment clair pour moi-même, je me contentais de répondre à ses questions avides : « Vois-tu... je ne saurais te le dire... tu ne me comprendrais pas. »

Oléssia me suppliait alors :

— ... Non... je vous en prie... je vous le demande... J'essayerai de comprendre... Dites-le n'importe comment... même si c'est incompréhensible.

Elle m'obligeait à faire des comparaisons vraiment monstrueuses, à donner des exemples souvent licencieux et si je ne pouvais trouver l'expression exacte, elle m'aidait par un déluge de questions impatientes, dans le genre de celles que nous posons à une personne bègue quand elle ne peut achever une phrase. Son intelligence vive et souple, son imagination triomphaient enfin de mon impuissance pédagogique. En pensant à son milieu, à son éducation (ou plutôt à son manque de toute éducation), malgré moi, je devenais convaincu qu'Oléssia était douée de facultés extraordinaires.

Je lui parlai un jour très indirectement de Pétersbourg. Elle m'arrêta aussitôt :

— Qu'est-ce que Pétersbourg? Un village?

— Non... ce n'est pas un village... c'est la plus grande ville russe.

— La plus grande... la plus grande ville qui soit? Il n'y en a pas de plus grande? — insista-t-elle naïvement.

— Mais oui... Les autorités du pays l'habitent... des messieurs très importants... Toutes les maisons sont en pierre... pas de maison en bois!

— Elle est évidemment plus grande que toute notre Stépani? — demanda Oléssia avec conviction.

— Oh! oui... beaucoup plus... cinq cents fois plus grande... On y voit des maisons... dans chacune d'elles il y a deux fois plus d'habitants que dans tout Stépani.

— Seigneur! Mais quelles sont donc ces maisons? — fit Oléssia presque effrayée.

Je dus recourir, comme d'habitude, à une comparaison.

— Elles sont terribles... cinq, six et sept étages... Tu vois ce pin là-bas...

— Le plus grand de ces arbres? Je le vois.

— Les maisons sont aussi hautes... et pleines de monde de haut en bas. Les gens habitent là dans de petits taudis, tels des oiseaux dans des cages... dix personnes par taudis... aussi manquent-ils tous d'air. D'autres habitent sous terre,

dans le froid et l'humidité... et il arrive que, de toute l'année, ils ne voient pas du tout le soleil dans leur chambre...

— Ah! mais, jamais je ne quitterais ma forêt pour votre ville, — dit Oléssia, en hochant la tête. — Il m'arrive même lorsque je vais à Stépani au marché... que tout me dégoûte... On se bouscule, on fait du bruit, on se dispute... Et, brusquement, le besoin de ma forêt me reprend... j'ai presque envie de tout laisser et de courir ici sans me retourner... que Dieu fasse avec votre ville ce qu'il veut... je n'y vivrai jamais...

— Mais si ton mari l'habite? — demandai-je en souriant.

Elle fronça les sourcils; ses narines délicates frémirent.

— Quelle idée, — fit-elle nonchalamment... — Je n'ai pas besoin de mari.

— Tu dis cela aujourd'hui, Oléssia. Toutes les jeunes filles parlent ainsi et, cependant, elles se marient... Attends un peu... un jour viendra où tu rencontreras l'être... tu aimeras... tu le suivras alors non seulement jusqu'à la ville mais même jusqu'au bout du monde.

— Ah!... non, non... je vous en prie, ne parlons pas de cela, — répliqua-t-elle avec dépit. — Ce sont des paroles inutiles... Je vous en prie, taisez-vous...

— Tu es drôle, Oléssia... Crois-tu donc que tu n'aimeras jamais?... Toi, si jeune, si belle, si forte... Mais si ton cœur s'embrasait... tu oublierais tous tes vœux et tes serments de rester vierge...

— Oh bien... j'aimerai, — dit la jeune fille d'un ton de défi, tandis qu'une flamme sombre traversait son regard. — Je ne demanderai conseil à personne...

— Fort bien... et tu te marieras, — continuai-je en la taquinant.

— Vous,... vous parlez sans doute de l'église?

— Naturellement, de l'église... Le pope te conduira vers le lutrin, et le diacre entonnera : « Isaïe, réjouis-toi »... on te mettra une couronne sur le front...

Oléssia baissa les yeux, sourit et hocha négativement la tête.

— Non, mon ami... Mes paroles vous déplairont peut-être, mais je vous dirai que, de génération en génération,

les femmes ne se sont jamais mariées chez nous... ma mère, ma grand'mère ont vécu sans cette cérémonie... D'ailleurs, il nous est interdit d'entrer à l'église...

— Toujours à cause de votre magie.

— Oui, à cause de notre magie, — répondit Oléssia avec une gravité sereine. — Comment pourrais-je me montrer à l'église, si, depuis ma naissance, mon âme *lui* appartient...

— Oléssia... ma chérie... Crois-moi, tu t'abuses toi-même... Mais ce que tu dis est ridicule, fou...

Je vis de nouveau le visage d'Oléssia prendre son air de soumission triste et convaincue à son mystérieux destin.

— Non, non... Vous ne pouvez le comprendre, mais moi, je le sens... Là! elle serra fortement sa main sur sa poitrine, je le sens dans mon âme... Toute notre famille est maudite de siècle en siècle. Réfléchissez vous-même... Qui peut nous aider si ce n'est *lui*? Un homme... comme les autres est-il capable de faire ce que je fais?... Mais toute notre puissance vient de *lui*.

Chaque fois que nous abordions ce sujet si exceptionnel, notre entretien s'achevait de la même manière. J'épuisais en vain tous les arguments qu'Oléssia pouvait comprendre, vainement je parlais de l'hypnotisme, de la suggestion, des psychiâtres et des faquirs hindous, j'avais beau lui expliquer physiologiquement certaines de ses expériences, comme celles avec le sang que l'on réussit en comprimant une veine, — Oléssia qui, en toutes choses, avait une foi absolue en mes connaissances, rejetait, avec entêtement et obstination, mes dires et mes preuves... « Je vous accorde tout ce que vous voulez pour le sang, criait-elle au plus fort de notre discussion... mais il s'agit bien de sang... ma science ne s'arrête pas là... voulez-vous que je fasse sortir un jour de l'isba toutes les souris et toutes les blattes? Voulez-vous qu'en deux jours je guérisse simplement avec de l'eau un homme malade de la fièvre chaude et que tous les médecins auront abandonné? Voulez-vous que j'agisse sur vous de manière à vous faire oublier telle ou telle expression?... Je devine tous les rêves... je prédis l'avenir... »

Et lorsque nous nous taisions enfin, Oléssia et moi, une sourde irritation grondait encore en nous. Je dois avouer

que ma science, modeste, il est vrai, ne trouvait aucune explication à de nombreux phénomènes que la jeune fille produisait grâce à son art magique. Je ne sais et ne puis dire si Oléssia connaissait réellement la moitié de tous ces secrets dont elle parlait avec une foi si naïve. Mais tous les phénomènes dont je fus si souvent témoin me convainquirent de cette vérité : Oléssia possédait ce savoir étrange, instinctif, vague, acquis par l'expérience fortuite, et devançant la science exacte de plusieurs siècles, qui vit, mêlé à des superstitions ridicules et sauvages, dans la grande masse obscure et se transmet, comme un mystère grandiose, de génération en génération.

Malgré ce désaccord tranchant sur ce point unique, nous nous attachions chaque jour davantage l'un à l'autre. Jamais il ne fut parlé d'amour entre nous, mais être ensemble était devenu une nécessité pour nous, et, souvent, lorsque, dans le silence, nos regards se rencontraient par hasard, je voyais les yeux d'Oléssia se nuancer aussitôt d'une expression de tendresse et sa petite veine bleue sur la tempe battre plus rapidement...

Par contre, mes rapports avec Iarmola se gâtèrent complètement. Mes visites à l'isbouchka et mes promenades du soir avec Oléssia n'étaient plus un secret pour lui : il savait toujours avec une précision extraordinaire tout ce qui se passait dans *sa* forêt. Je remarquai bientôt qu'il me fuyait. Ses yeux noirs me suivaient chaque fois, exprimant le reproche et le mécontentement, mais jamais il ne manifesta sa désapprobation par la parole. Nos leçons d'écriture, mi-comiques et mi-sérieuses, cessèrent définitivement. Lorsque, parfois, j'appelais Iarmola pour le faire travailler, il me répondait avec un geste de dédain et de paresse :

— Inutile, panitch; cela ne sert à rien.

Nous abandonnâmes aussi nos parties de chasse. Dès que j'invitais Iarmola, il trouvait toujours un prétexte pour refuser : le fusil devait être réparé, le chien était malade, lui-même n'avait pas le temps!... « Pas une heure aujourd'hui, panitch... il faut labourer mon champ. » Je savais parfaitement que le champ ne serait pas labouré, et, que Iarmola passerait toute sa journée au cabaret dans l'espoir fort

douteux de quelque invitation... Cette hostilité silencieuse, secrète, commençait à me lasser. Je pensai déjà à renoncer aux services de Iarmola, profitant de la première occasion qui s'offrirait. Seul un sentiment de pitié pour sa nombreuse famille m'arrêtait; les quatre roubles gagnés par Iarmola l'empêchaient de mourir de faim.

VII

Un jour que j'arrivai à l'isbouchka, comme d'habitude, à l'heure du crépuscule, je remarquai l'humeur triste et abattue des deux femmes. La vieille sorcière assise sur le lit toute courbée, la tête dans ses mains, marmottait des phrases incompréhensibles. Elle ne fit pas la moindre attention à mon salut. Oléssia m'accueillit affectueusement, comme toujours, mais notre conversation languissait. Elle m'écoutait d'une oreille distraite et répondait à côté; l'ombre d'un constant souci intérieur flottait sur son beau visage.

— Oléssia... il vous est arrivé quelque chose de... pénible, — dis-je, prenant doucement sa main posée sur le banc.

Oléssia se détourna rapidement vers la fenêtre et sembla fixer l'horizon lointain. Elle s'efforçait de paraître calme, mais ses sourcils s'étaient contractés et ses dents mordaient sa lèvre inférieure.

— Non... Que voulez-vous qu'il nous arrive d'extraordinaire? — prononça-t-elle d'une voix sourde. — Tout est comme par le passé.

— Oléssia, pourquoi ne me dis-tu pas la vérité? Ce n'est pas bien de ta part... J'avais cru que nous étions devenus des amis.

— Je vous assure qu'il n'y a rien... ce sont nos soucis... des bagatelles...

— Non, Oléssia, ce ne sont pas des bagatelles... Vois... tu n'es plus la même...

— Il vous semble.

— Sois donc franche avec moi, Oléssia. Je ne sais si je pourrai t'aider, mais peut être te donnerai-je un conseil?... Et puis cela te soulagera de me dire ta douleur...

— Ah, vraiment... ce n'est pas la peine d'en parler, — répliqua-t-elle avec impatience. — Vous n'y pourrez rien...

Brusquement, la vieille sorcière intervint avec une chaleur inaccoutumée :

— Pourquoi toutes ces grimaces, sotte? On te parle affaire et tu bondis... Comme s'il n'y avait personne de plus intelligent que toi sur la terre. Permettez que je vous raconte tout, monsieur, continua-t-elle en s'adressant à moi.

L'affaire était, en effet, beaucoup plus grave que les paroles de la fière Oléssia me l'avaient fait soupçonner. L'ouriadnik était venu dans l'isbouchka sur pilotis la veille au soir.

— Tout d'abord il s'était assis très poliment, et avait demandé de la vodka, — dit Manouïlikha, — et puis... le voila parti, parti... « Tu vas fiche le camp dans vingt quatre heures avec toutes tes guenilles, tu entends, cria-t-il. » Si je te trouve encore ici la prochaine fois que je passe, tu n'échapperas pas à la déportation... par étapes... deux soldats t'escorteront, maudite, jusqu'à ta patrie... Et ma patrie, batiouchka, est loin... la ville d'Amtchensk... Je n'y connais pas une âme aujourd'hui... et quant à nos passeports, ils sont surannés, archisurannés... et de plus contiennent des erreurs... oh, mon Dieu! quel malheur...

— Et pourquoi vous a-t-il permis de vivre jusqu'à présent?... pourquoi ce changement de conduite? demandai-je.

— Va les comprendre! Il s'est empêtré dans des explications... j'avoue n'avoir rien saisi... cette bicoque que nous habitons n'est pas la nôtre, elle appartient à un propriétaire terrien... Nous vivions au village autrefois avec Oléssia...

— Je sais, je sais, babouchka, on me l'a dit... Les moujiks t'en ont voulu...

— Précisément... c'est ça... J'ai loué alors cette cabane au vieux propriétaire, monsieur Abrossimof... Voilà... et maintenant il paraît qu'un autre a acheté la forêt et voudrait dessécher ces étangs... Je me demande en quoi je suis un obstacle...

— Babouchka, tout cela, sans doute, n'est que mensonge, — remarquai-je. — L'ouriadnik veut tout simplement recevoir « une bonne pièce »...

— Je la lui ai offerte, cher monsieur... il l'a refusée...

C'est terrible!...pensez-donc... je lui ai offert un billet qu'il n'a pas pris... Et de plus... Il est devenu fou furieux... je ne savais plus où me cacher... « Hors d'ici, hors d'ici! » hurla-t-il... Qu'allons-nous faire maintenant, pauvres misérables que nous sommes! Batiouchka, petite âme, si tu pouvais nous aider, apaiser cet homme au cœur dur... Je te serais éternellement reconnaissante.

— Babouchka! — dit Oléssia lentement, d'un ton de reproche.

— Qu'est-ce que tu veux... avec ta babouchka? — répliqua la vieille sorcière avec colère. — Voilà vingt-cinq ans que je suis ta babouchka... Tu préfères aller mendier ton pain, hein?... Faites ce qu'il est possible de faire, monsieur... soyez compatissant...

Je promis vaguement d'agir, bien qu'il y eût très peu d'espoir. Si notre ouriadnik refusait les « pots-de-vin », l'affaire devenait grave. Ce soir là, Oléssia me quitta froidement et, contre son habitude, ne m'accompagna pas. L'orgueilleuse jeune fille m'en voulait de mon intervention et avait un peu honte de la lâcheté de sa grand'mère.

VIII

Le matin était gris et chaud. Des ondées tombaient, par moment, courtes et bienfaisantes, cette pluie qui fait immédiatement pousser l'herbe jeune et jaillir les bourgeons. Puis le soleil apparaissait un instant, dardant ses rayons joyeux sur les feuilles de lilas tendres et humides encore qui garnissaient toute la haie de mon jardin. Sur les plates-bandes des potagers le petit cri des moineaux devenait plus aigu, les peupliers embaumaient l'air davantage. J'étais en train de dessiner le plan d'une ville, lorsque Iarmola entra dans ma chambre.

— L'ouriadnik est là, — dit-il d'un air sombre.

J'avais complètement oublié l'ordre que j'avais donné l'avant-veille de me prévenir aussitôt de l'arrivée de l'ouriadnik. C'est pourquoi je ne compris pas de suite le motif pour lequel ce représentant de l'autorité désirait me voir.

— Qu'y a-t-il? — demandai-je étonné.

— Je dis que l'ouriadnik est arrivé, répéta Iarmola du ton hostile qu'il avait pris depuis quelques jours. — Je viens de l'apercevoir sur la digue. Il vient ici.

A ce moment j'entendis le roulement d'une voiture. Je me précipitai vers la fenêtre et l'ouvris. Un cheval brun, long et maigre, la lèvre inférieure pendante, l'air harassé, traînait, au petit trot, une haute carriole cahotante. Un unique brancard l'attelait à la voiture, l'autre était remplacé par une grosse corde — de mauvaises langues prétendaient que le fonctionnaire laissait exprès son équipage dans ce piteux état afin de mettre fin à des propos indésirables. L'ouriadnik conduisait lui-même, occupant les deux places avec son gros corps enveloppé dans une pelisse grise de tissu élégant.

— Mes respects, Evpsichi Aphrikanovitch, — criai-je de ma fenêtre.

— Ah, ah! mes respects... Comment va la petite santé? — répondit l'ouriadnik d'une voix de baryton aimable mais saccadée.

Il arrêta son cheval et touchant sa casquette du bout de ses doigts, il pencha d'une grâce lourde, son corps en avant.

— Montez un instant... J'aurais besoin de vous parler...

L'ouriadnik leva ses bras et hocha la tête.

— Impossible!... Je remplis les obligations de mon service... Je roule à Volocha pour un mort... un noyé.

Mais je connaissais le côté faible d'Evpsichi Aphrikanovitch; aussi répliquai-je avec une feinte indifférence :

— Je regrette... je regrette... Et moi qui ai pu prendre chez le comte Vortsel deux bonnes petites bouteilles...

— Impossible... Le devoir... le service...

— Le maître d'hôtel a bien voulu me les vendre... Il les a soignées dans sa cave... comme des enfants... Montez donc... je ferai donner de l'avoine à votre bête...

— Vraiment, vous êtes trop... — fit l'ouriadnik d'un ton de reproche. — Vous ne savez donc pas que le service passe avant tout... Et vos bouteilles?... Serait-ce de la prunelle?

— Il s'agit bien de prunelle, m'écriai-je avec un grand

geste. De la *starka*[1] batiouchka, voilà ce que je vous offre!

— C'est que... nous avons déjà pas mal mangé et bu, répondit le fonctionnaire, se grattant la joue avec regret et faisant une grimace extraordinaire.

Je continuai avec le même calme :

— Je ne sais trop si c'est vrai... mais le maître d'hôtel m'a assuré que cette starka avait deux cents ans... Un parfum de cognac et une couleur d'ambre!...

— Eh!... que faites vous de moi? — s'écria l'ouriadnik avec un désespoir comique. — Qui va s'occuper de mon cheval?

J'avais, en effet, plusieurs bouteilles de starka mais pas aussi vieille que je le prétendais. J'espérais, cependant, que la puissance de la suggestion lui ajouterait quelques dizaines d'années... En tous cas, c'était de l'eau-de-vie faite à la maison, authentique et très forte, l'orgueil de la cave du comte ruiné. Evpsichi Aphrikanovitch, qui était fils de prêtre, me demanda aussitôt de lui en donner une bouteille, « pour les jours où il attraperait froid », dit-il. Je lui offris en même temps d'excellents hors-d'œuvre : du radis tout frais avec du beurre qui venait d'être baratté.

— Très bien... et votre affaire? — me demanda l'ouriadnik après le cinquième petit verre, et il retomba sur le dossier du vieux fauteuil qui grinça.

Je lui exposai la situation de la misérable vieille sorcière, parlai de son impuissance et de sa détresse et attaquai en passant le formalisme inutile des règlements. Le fonctionnaire m'écoutait la tête baissée, enlevant méthodiquement toutes les racines des beaux radis qu'il croquait ensuite avec appétit. Par moment, il levait sur moi ses petits yeux bleus, indifférents et ternes, mais je ne pouvais lire ni compassion ni hostilité sur sa grosse figure rouge. Lorsque enfin je me tus, il fit simplement :

— Bien. Mais que voulez-vous de moi?

— Comment? — m'écriai-je très ému. — Mais comprenez donc leur situation? Deux pauvres femmes sans défense...

— Et l'une d'elles est une fleur au merveilleux parfum... — répliqua-t-il avec un fin sourire.

1. Vieille eau-de-vie, en polonais.

— Fleur ou non, c'est tout à fait secondaire... Pourquoi n'auriez-vous pas pitié d'elles? Vous êtes donc si pressé de les renvoyer?... Attendez au moins que je fasse une démarche auprès du propriétaire... Qu'est-ce que vous risquez même si vous attendez encore un mois?

— Comment... qu'est-ce que je risque? — cria l'ouriadnik en se redressant sur son fauteuil. — Je risque tout et tout d'abord ma place... Dieu seul sait ce qu'est ce monsieur Iliachevitch, le nouveau propriétaire!... Un intrigant, peut-être?... qui sait envoyer rapidement à Pétersbourg de petites dénonciations sur du beau papier... Nous en avons de ces oiseaux-là!

J'essayai de calmer l'ouriadnik.

— Voyons, voyons, Evpsichi Aphrikanovitch... Vous exagérez l'affaire. Et puis quoi?... Le risque est le risque... la reconnaissance suivra.

— Tphou-ou-ou! — siffla l'ouriadnik en mettant les mains dans ses poches. — Vous appelez ça de la reconnaissance... Pensez-vous donc que pour quelques vingt-cinq roubles je jouerais toute ma position... Vous ne me connaissez pas...

— Pourquoi vous emballez-vous, Evpsichi Aphrikanovitch? Il ne s'agit pas d'argent ici, mais simplement... d'humanité...

— D'hu-ma-ni-té? — s'écria le fonctionnaire en appuyant ironiquement sur chaque syllabe. — Permettez... toute cette humanité là, j'en ai... tenez...

Et il fit un geste grossier.

— Vraiment vous exagérez, Evpsichi Aphrikanovitch...

— Nullement... « C'est le fléau de ces lieux » pour s'exprimer comme le célèbre fabuliste, monsieur Krilof... voilà qui sont ces deux femmes! Avez-vous lu cet ouvrage remarquable du prince Ouroussof : *L'ouriadnik de police.*

— Je ne l'ai pas lu...

— C'est regrettable... Une belle œuvre morale... Je vous conseille de le lire... à vos heures perdues...

— Très bien, très bien... je le lirai... Cependant je ne comprends pas le rapport qu'a ce livre avec ces deux malheureuses...

— Quel rapport?... Mais un rapport direct. Premièrement :... (Evpsichi Aphrikanovitch baissa le gros index de sa main

gauche)... « L'ouriadnik doit rigoureusement veiller à ce que tout le monde aille à l'église, le cœur plein de zèle, et y reste librement... » Voulez-vous me dire si cette... comment s'appelle-t-elle?... Manouïlikha, quoi!... Va-t-elle de temps à autre à l'église?

Je me tus, étonné par la tournure que prenait la conversation. L'ouriadnik me regarda avec un air de triomphe et baissa un autre doigt.

— Deuxièmement : Sont défendues en tous lieux toutes fausses prophéties et toutes prédictions mensongères... Comprenez-vous? Troisièmement : il est interdit de se faire passer pour magicien ou thaumaturge et de s'adonner aux pratiques de sorcellerie. Qu'avez-vous à me répondre? Et si tout cela parvenait directement ou non aux autorités? Qui est responsable?... Moi. Qui remerciera-t-on? Moi... Comprenez-vous la situation?

Il se rassit dans son fauteuil. Ses yeux levés fixaient distraitement les murs de la chambre et ses doigts tambourinaient avec bruit sur la table.

— Bien, mais si je vous demandais, Evpsichi Aphrikanovitch, — répliquai-je avec douceur. — Je sais que votre responsabilité est lourde et complexe... mais vous êtes bon et vous avez un cœur d'or... Qu'est-ce que cela vous coûterait de me promettre de ne pas toucher ces femmes?

Le regard de l'ouriadnik s'arrêta brusquement au-dessus de ma tête.

— Eh! mais vous avez là un petit fusil qui m'a l'air excellent, — fit-il avec nonchalance, en tambourinant toujours sur la table. — Merveilleux, ce fusil... La dernière fois que je suis venu ici... je ne vous ai pas trouvé chez vous... et je n'ai cessé de l'admirer... le beau fusil!

Je me retournai et regardai l'arme.

— Le fusil, en effet, est très bon, — confirmai-je. — C'est une arme très ancienne, de la marque Gastinne-Renette... j'en ai fait une arme à percussion centrale, l'année dernière... regardez moi le canon...

— Comment donc... mais... c'est précisément le canon que j'admire... C'est un véritable trésor.

Nos regards se rencontrèrent et je vis un sourire léger et

significatif se dessiner au coin des lèvres du fonctionnaire. Je me levai, pris le fusil, puis m'approchant d'Evpsichi Aphrikanovitch :

— Les Tcherkesses ont cette bonne habitude de donner à leur hôte tout ce qui lui plaît, — dis-je d'un ton aimable... — Bien que nous ne soyons pas Tcherkesses, Evpsichi Aphrikanovitch, je vous prie de vouloir bien accepter ce fusil en guise de souvenir.

L'ouriadnik répondit avec une confusion affectée :

— Un pareil trésor!... Non, non... ce sont vraiment des coutumes d'une trop grande largesse!...

Je ne fus pas obligé d'insister longtemps. L'ouriadnik accepta mon fusil, le mit doucement entre ses genoux et, prenant son mouchoir propre, essuya amoureusement la poussière qui recouvrait la sous-garde. Je fus content de voir que mon arme allait appartenir à un amateur. Evpsichi Aphrikanovitch se leva aussitôt et s'apprêta à partir.

— Le service n'attend pas... et j'ai fait le bavard ici, — dit-il en tapant fortement sur le parquet pour enfoncer ses caoutchoucs. — Quand vous passerez par chez nous... vous serez le bienvenu...

— Avec plaisir... Mais... et Manouïlikha, monsieur l'autorité? — lui rappelai-je délicatement.

— On verra ça... nous verrons, — répondit vaguement Evpsichi Aphrikanovitch. — Je voulais encore vous demander. Vous avez ici de merveilleux radis...

— Je les plante moi-même...

— Merveilleux ce radis... Vous savez que ma fidèle épouse adore les légumes... Alors... vous comprenez... si vous pouviez...

— Mais avec joie, Evpsichi Aphrikanovitch... Je considérerai comme un devoir... Aujourd'hui même j'enverrai quelqu'un vous porter... Permettez que je vous offre du beurre par la même occasion... Il est excellent, chez moi...

— Du beurre, oui, si vous voulez, — répondit aimablement l'ouriadnik. — Alors... quant à ces femmes... faites leur savoir que je ne les inquiéterai pas pour le moment... Mais qu'elles sachent, — ajouta-t-il haussant brusquement la voix, — qu'elles ne se débarasseront pas de moi avec de

simples remerciements... Je vous salue, monsieur, et merci une fois encore pour votre cadeau et ce délicieux goûter...

Il frappa ses talons l'un contre l'autre, militairement, et de la démarche lourde d'un homme important bien repu il se dirigea vers sa voiture. Le *sotski*, le staroste et Iarmola l'attendaient déjà, tous trois figés dans une attitude respectueuse.

IX

Evpsichi Aphrikanovitch tint promesse, et parut oublier, pour un temps indéterminé, les habitantes de l'isba de la forêt. Malheureusement, mes rapports avec Oléssia changèrent d'une manière brusque et étrange. Il ne resta plus trace chez elle de son affection confiante et naïve pour moi, de sa vivacité qui se nuançait si agréablement de coquetterie de belle fille et d'espièglerie enfantine. Une contrainte insurmontable se glissa dans nos entretiens... Oléssia évitait avec une hâte craintive les sujets qui, auparavant, aiguisaient fort sa curiosité.

Lorsque j'arrivais, elle s'adonnait à son travail, l'air affairé, sévère et concentré. Cependant je voyais souvent ses mains tomber brusquement sans courage le long de ses genoux, et ses yeux immobiles et vagues fixaient alors longuement le parquet. Si j'appelais Oléssia, à ce moment, ou si je lui posais une question quelconque, elle tressaillait ou tournait lentement la tête vers moi : son visage exprimait un certain effroi et un effort pour me comprendre. Il me semblait parfois que ma société la gênait, lui pesait, mais me rappelant l'intérêt immense qu'elle prenait quelques jours avant à chacune de mes paroles, cette pensée s'évanouissait... L'unique conjecture possible était qu'Oléssia, avec sa nature fière et indépendante, ne pouvait me pardonner mon intervention auprès de l'ouriadnik. Cette pensée ne me satisfit point : comment un tel orgueil et une susceptibilité si forte auraient-ils pu naître chez une jeune fille aussi simple, grandie dans les bois.

Ce brusque changement de conduite exigeait une explication, mais Oléssia fuyait toute occasion qui l'eût permise.

Nos promenades du soir prirent fin. En vain, chaque fois, au moment de partir, je jetais vers la jeune fille des regards significatifs, suppliants — elle feignait de ne pas me comprendre. Enfin la présence de la vieille sorcière m'inquiétait, malgré sa surdité.

Souvent aussi je m'indignais contre ma propre impuissance et contre cette habitude qui, irrésistiblement, me conduisait chaque jour chez Oléssia. Je ne soupçonnais pas moi-même ces liens invisibles, subtils et forts qui attachaient déjà mon cœur à cette ravissante jeune fille, dont la nature était si incompréhensible pour moi. Je ne pensais pas encore à l'amour, mais je vivais déjà cette période angoissante, pleine de sensations indéterminées, lourdes et tristes, qui précèdent l'éclosion du grand sentiment. En tous lieux, et quels que fussent mes efforts pour me distraire, l'image d'Oléssia remplissait toutes mes pensées, tout mon être soupirait après elle et le moindre souvenir de ses paroles les plus insignifiantes, de ses gestes, de son sourire faisait naître en moi une angoisse exquise et douce. Mais le soir tombait, longtemps je restais auprès d'elle, assis sur le banc et, plein de dépit, je devenais de plus en plus timide, gêné et maladroit.

Il m'arriva une fois de passer une journée entière auprès d'Oléssia. Le matin déjà, je m'étais senti souffrant; cependant, je n'aurais pu dire avec précision quel malaise m'affaiblissait. Vers le soir le mal s'aggrava : ma tête se fit lourde, les oreilles me tintèrent, j'éprouvai une douleur sourde au côté, il me semblait qu'une main invisible me serrait avec force. Ma bouche était sèche, et une faiblesse, une langueur s'emparait de mon corps provoquant le besoin presque constant de bâiller et de m'étirer. Les yeux me faisaient mal comme irrités par quelque tache éblouissante subitement mise devant eux.

Lorsque, très tard, dans la nuit, je rentrai chez moi, un frisson secoua brusquement tout mon être. Je me trouvais à mi-chemin; je continuai, ne voyant presque plus la route, les dents claquant de fièvre, sans avoir conscience de la direction que je suivais et titubant comme un homme ivre.

J'ignore jusqu'à présent qui me ramena à la maison...

La terrible fièvre du pays dura six journées entières. Le jour, je me sentais mieux et la conscience revenait. Épuisé par la maladie, je me traînais dans la chambre, les genoux, faibles et douloureux; à chaque mouvement un peu fort, le sang me remontait à la tête en une vague brûlante et qui m'aveuglait pendant un moment... Le soir, vers sept heures, l'accès de fièvre s'abattait sur moi avec la brutalité d'une tempête et je passais une nuit atroce, longue comme des siècles; je grelottais sous mes couvertures ou me réveillais en transpiration. Dès que le sommeil semblait avoir enfin triomphé de mon mal, des rêves étranges, stupides, torturants, se développaient dans mon cerveau embrasé. Mes songes étaient pleins de détails microscopiques, insignifiants, se confondant et s'enchaînant dans un désordre chaotique. Je tenais des tiroirs de couleurs variées et de formes fantastiques, prenant les plus petits emboîtés dans de plus grands, en retirant de plus petits encore, et ne parvenant pas à terminer ce travail qui, depuis longtemps, m'horripilait... Puis c'étaient de longues bandes de papiers peints, aux couleurs éclatantes, qui se déroulaient devant mes yeux avec une rapidité vertigineuse. Aucun dessin ne les ornait, mais je voyais, se détachant sur eux avec une netteté surprenante, des guirlandes faites de visages humains qui souriaient, respirant la force et la bonté, ou grimaçaient horriblement, tirant la langue, montrant les dents et roulant d'énormes pupilles dilatées. Puis, j'entamais avec Iarmola une discussion confuse, extraordinairement compliquée et abstraite. Nos arguments devenaient de minute en minute plus subtils et profonds; les mots et même les lettres prenaient brusquement un sens mystérieux, impénétrable... cependant que l'épouvante m'étreignait devant cette force inconnue qui arrachait de moi des sophismes odieux et m'empêchait de couper court à cet entretien fatigant.

C'était un tourbillon bouillonnant de figures humaines et animales, de paysages, d'objets de formes et de couleurs surprenantes, de mots et de phrases dont la signification était intuitivée, par tout mon être sensible... Mais, fait curieux, je ne cessais pendant ce temps de voir sur le plafond le cercle régulier et lumineux projeté par la lampe à l'abat-

jour vert. Et j'avais la certitude — je ne sais pourquoi — que ce cercle calme et serein, aux limites imprécises, voilait une vie silencieuse, secrète, uniforme et menaçante, encore plus douloureuse et torturante que toute la suite démente et chaotique de mes rêves.

Je me réveillais ensuite ou plus exactement je me sentais brusquement rasséréné; la conscience me revenait, presque complète. Je comprenais que je me trouvais au lit, malade, que je venais d'avoir le délire, mais le cercle sombre sur le plafond noir continuait à me faire peur; je craignais toujours sa menace cruelle et voilée. D'une main faible je prenais ma montre, et, la regardant, je me disais, triste et troublé, que cette course folle et infinie de mes songes n'avait pas duré plus de deux à trois minutes... Seigneur! Quand donc le jour va-t-il naître? pensais-je avec désespoir, me tournant, me retournant sur les oreillers brûlants, et sentant combien ma respiration lourde et brève embrasait mes lèvres... Puis de nouveau un sommeil très léger s'emparait de moi, mon cerveau redevenait le jouet d'un cauchemar aigu, et deux minutes après je me réveillais en proie à un ennui mortel...

Enfin je triomphai de la fièvre, le sixième jour, grâce à ma robuste constitution, à la quinine, et à de fréquentes infusions. Je me levai épuisé, me tenant à peine sur mes jambes; ma convalescence fut très rapide : mon cerveau épuisé par un délire de six jours ressentit le bienfait d'une molle paresse et d'une absence complète de pensées. L'appétit revint, énorme, je repris très vite mes forces buvant par chacune des parties de mon être la santé et la joie de vivre. Enfin un désir irrésistible me poussa de nouveau vers la forêt, vers l'isbouchka solitaire. Mon équilibre nerveux ne s'était pas encore rétabli, et, chaque fois, lorsque j'évoquais dans mon souvenir le visage et la voix d'Oléssia, j'éprouvais un tel attendrissement que j'avais envie de pleurer.

A. KOUPRINE

(Traduction MARC SEMENOFF.)

(A suivre.)

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES DANS LES LYCÉES

Tout est dans tout, et, pour parler de l'enseignement des sciences dans les lycées, il faut avoir sur l'enseignement secondaire une doctrine précise, laquelle suppose une conception générale de l'organisation de l'éducation nationale. Je voudrais cependant essayer de me renfermer aussi strictement que possible dans les limites, déjà fort larges, que fixe le titre de cet article; je ne dirai donc rien du problème général qui domine tous les autres, la réforme de l'éducation nationale, sur laquelle M. Léon Brunschvicg vient d'écrire des pages si substantielles et, à bien des égards, définitives [1]. Je ne m'attarderai pas non plus sur les nombreuses questions soulevées par les projets de réforme de l'enseignement secondaire, projets qui ont donné lieu, ces derniers mois, à des polémiques parfois ardentes et passionnées; je ne retiendrai de ces discussions que les trois points sur lesquels paraît s'être fait un accord presque unanime : l'enseignement secondaire doit donner à tous les jeunes gens qui le reçoivent une culture littéraire et une culture scientifique; comme conséquence, les bifurcations qui entraînent une spécialisation prématurée doivent être supprimées; enfin, les pro-

1. *Un ministère de l'éducation nationale*, par Léon Brunschvicg. Paris, Plon, 1922.

grammes doivent être allégés dans leur ensemble plutôt que surchargés et le nombre des heures de classe doit être autant que possible diminué.

Nous occupant ici de l'enseignement des sciences, nous n'avons pas à prendre parti dans la querelle entre les lettres anciennes et les lettres modernes, entre les langues mortes et les langues vivantes, car nous admettons que classiques et modernes doivent recevoir la même culture scientifique. Le problème essentiel qui doit nous préoccuper, c'est la conciliation entre deux nécessités au premier abord contradictoires ; d'une part, on insiste avec raison sur le fait qu'un véritable enseignement secondaire ne doit pas accabler les élèves sous des horaires surchargés, ne leur laissant, ni loisirs à consacrer aux exercices physiques, ni heures de détente intellectuelle. Ces heures où l'esprit se forme librement par la lecture, la réflexion, l'observation personnelle, où chaque intelligence se développe suivant ses goûts et ses aptitudes, sont les plus précieuses et doivent être avant tout sauvegardées.

D'autre part, on désire que tous les élèves sortant de nos lycées soient des hommes entièrement cultivés et non pas des bacheliers pourvus seulement d'une demi-culture, les uns ayant négligé les lettres et les autres n'ayant retiré aucun profit d'une étude insuffisante des sciences.

Le seul moyen de résoudre cette difficulté est évidemment de modifier les programmes et les méthodes d'enseignement en élaguant tout ce qui ne vise pas le but essentiel de l'enseignement secondaire : la culture générale. Il ne m'appartient pas d'examiner comment cette simplification peut être envisagée pour les programmes littéraires, classiques ou modernes ; je voudrais essayer de montrer qu'elle est possible, pour les programmes scientifiques, si l'on se dégage courageusement de traditions et de routines dont rien ne justifie le maintien et si l'on aborde résolument, sans idée préconçue, la seule question importante : comment doit être compris un enseignement des sciences pour contribuer le plus efficacement à la culture générale?

I

On peut distinguer, un peu artificiellement, — mais toute distinction n'est-elle pas artificielle? — quatre buts différents à l'enseignement :

1° L'acquisition de connaissances nécessaires à tous les hommes (du moins dans l'état actuel de notre civilisation);

2° La formation générale de l'esprit;

3° L'éveil de curiosités et de vocations spécialisées;

4° L'acquisition de connaissances particulières, utiles seulement en vue d'une profession déterminée.

Les connaissances nécessaires à tous sont l'objet propre de l'enseignement primaire; c'est là sa mission essentielle; mais il ne lui est pas interdit de contribuer à la formation de l'esprit et à l'éveil, chez les élèves les mieux doués, du désir de s'instruire davantage et de s'orienter vers une profession qui exige des connaissances plus étendues et plus spéciales.

Les connaissances utiles pour une profession particulière sont enseignées dans les écoles techniques et dans les établissements d'enseignement supérieur; là, encore, la préoccupation de la culture générale et l'orientation de certains esprits bien doués vers des études plus approfondies sont, non seulement légitimes, mais nécessaires; il est désirable par exemple, que, parmi les étudiants en médecine suivant les cours généraux d'anatomie et de physiologie, quelques-uns deviennent des anatomistes ou des physiologistes. Cependant le but essentiel de l'enseignement des Facultés de médecine est la formation de praticiens.

Entre l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur et technique, y a-t-il une place pour un enseignement secondaire dans lequel l'acquisition des connaissances ne sera pas une fin en soi, mais seulement un moyen de cultiver l'esprit et de le rendre plus apte à la vie sociale et aux études supérieures? C'est ce que nous admettons sans plus ample discussion. Le principe même de l'existence de l'enseignement secondaire étant admis, nous rechercherons comment l'ensei-

gnement des sciences doit y être organisé pour, d'une part, développer l'esprit, le rendre plus solide et plus sûr, le mieux adapter aux fonctions sociales multiples qu'auront à remplir les élèves devenus hommes, et pour, d'autre part, éveiller chez certains d'entre eux le goût de la science et de la recherche personnelle; si les vocations scientifiques cessaient de se manifester, la civilisation dont nous sommes fiers sombrerait vite dans une routine utilitaire rapidement suivie d'une régression : car, si les applications de la science n'étaient pas constamment vérifiées par les études de science pure, elles seraient comme des instruments de précision entre les mains de peuplades sauvages : jouets bientôt détraqués et désormais inutilisables.

II

Quels profits doit-on attendre de l'étude des sciences pour la culture générale? Il en est un que l'on aperçoit tout d'abord, c'est le perfectionnement du mécanisme même du raisonnement; les éléments de l'arithmétique théorique et de la géométrie d'Euclide fournissent de nombreux exemples d'enchaînements de syllogismes, dont le mécanisme est particulièrement simple, et dans lesquels une faute contre la logique apparaîtrait immédiatement. Il ne faut pas méconnaître l'utilité de ces exercices logiques, mais il ne faut pas non plus l'exagérer; il faut même reconnaître que, si l'enseignement des sciences n'avait pas d'autre résultat que de développer les facultés logiques, on pourrait légitimement craindre qu'il ne présente autant d'inconvénients que d'avantages. Sans doute, on ne s'attend pas à ce que je prenne à mon compte tous les sarcasmes qu'a inspirés contre les géomètres un passage bien connu de Pascal; je ne suis pas sûr qu'il suffise de mépriser l'esprit géométrique pour posséder l'esprit de finesse et je n'oublie pas que ce même Pascal écrivait à Fermat à propos du chevalier de Méré : « Il a très bon esprit, mais il n'est pas géomètre; c'est, comme vous savez, un grand défaut. » Mais je n'hésite pas à reconnaître qu'une culture exclusive des facultés abstraites de l'esprit risque de le

déformer et de le rendre moins apte à comprendre les réalités concrètes; aussi ai-je toujours pensé que l'enseignement des mathématiques, quand il ne s'adresse pas à des esprits déjà formés et spécialisés, ne doit jamais perdre le contact avec la réalité. J'ai développé longuement cette idée dans une Conférence du musée pédagogique [1], dont on me permettra de citer quelques lignes : « Si les Grecs ont été nos premiers éducateurs; si nous leur devons une reconnaissance éternelle pour avoir, les premiers, proclamé les droits de la raison humaine et compris que le monde n'est pas gouverné par les dieux ni par le hasard, nous savons aussi qu'ils ne se sont pas toujours exactement rendu compte des limites imposées à la raison par l'expérience, au possible par le réel. Dans le premier essor de son affranchissement, la raison a cru pouvoir, à elle seule, construire *a priori* le monde et de là sont nés les systèmes idéalistes où des esprits supérieurs, depuis Platon jusqu'à Hegel, ont montré à quelles aberrations peut aboutir l'intelligence humaine lorsqu'elle veut planer au-dessus des réalités. »

C'est une loi biologique que l'évolution de l'individu donne, en raccourci, une image de l'évolution de l'espèce; de même, les jeunes intelligences passent parfois par des stades qui reproduisent certains états de l'intelligence de nos ancêtres. L'éducation doit tendre à ne pas les laisser s'attarder trop longtemps dans des états périmés; si l'on enseignait exclusivement les mathématiques sans tenir compte du développement des sciences expérimentales, on risquerait de faire subir aux esprits encore malléables une déformation difficile à redresser plus tard. L'enseignement des sciences dans les lycées doit donc comprendre, à côté des mathématiques, les sciences expérimentales et l'observation; comment éviterons-nous alors le développement exagéré des programmes?

1. Les exercices pratiques de mathématiques dans l'enseignement secondaire, *Conférences du musée pédagogique*. Paris, Imprimerie nationale, 1904.

III

La solution que je voudrais proposer paraîtra peut-être hardie et risquée; je demande qu'on y réfléchisse avant de la condamner; elle consiste à prendre comme point de départ ce postulat qu'une culture scientifique doit avoir comme but unique de faire comprendre aux élèves, sur quelques exemples, la beauté de la science, et que tout le reste viendra par surcroît. Ce n'est point ici le lieu de discuter en détail le choix des exemples ni la manière détaillée de traiter chacun d'eux; je voudrais essayer seulement de faire comprendre en quoi la méthode que je suggère diffère d'un enseignement verbal, à tendances vaguement philosophiques, avec lequel il ne faudrait surtout pas la confondre.

Prenons, pour fixer les idées, la loi célèbre de Newton : l'attraction universelle. Il est facile de faire comprendre assez rapidement ce qu'est la pesanteur et comment Newton a tenté d'expliquer les mouvements des astres en étendant aux espaces interplanétaires une force jusque-là connue uniquement par ses effets sur les objets situés à la surface de la terre; on pourra même, sans trop de difficultés, montrer comment le mouvement circulaire de la lune autour de la terre est en quelque manière une chute continuelle, comparable à la chute de la pomme de Newton. Mais, cela fait, on aura simplement tracé un programme et donné en quelque sorte une leçon d'ouverture; il restera à remplir le programme et à développer le cours. Tout d'abord, pour préciser ce qu'est la pesanteur, il faut définir l'accélération et la mesurer; une théorie élémentaire du pendule ne sera pas superflue; voilà déjà un certain nombre de leçons de mécanique et de physique expérimentale qui supposent elles-mêmes des éléments d'algèbre et de trigonométrie. D'autre part, pour repérer les positions des astres sur la sphère céleste, des connaissances précises de géométrie sont indispensables; même si l'on se borne au cas du mouvement circulaire en laissant de côté le mouvement elliptique, il faut à la fois des connaissances précises et la pratique du raisonnement

abstrait pour se convaincre numériquement de l'identité entre la pesanteur et l'attraction de la terre sur la lune. D'autres conséquences, telles que la détermination de la densité de la terre par Cavendish, ne sont pas non plus négligeables. On voit, par cette rapide esquisse, quel ensemble de connaissances, d'idées, d'expériences, de formes de raisonnement, peuvent être rattachées à la loi de Newton. Si le professeur arrive à ne jamais faire perdre de vue à ses élèves la théorie générale au milieu des développements et des calculs qui pourraient paraître arides à certains d'entre eux, s'il les convainc que ces sentiers parfois ardus sont les seuls qui mènent sûrement au sommet d'où l'on a sur la nature une vue dont la beauté est une récompense suffisante des fatigues de la route, il sera suivi par presque tous, sinon par tous et ceux-là mêmes qui perdraient partiellement pied garderont le souvenir d'avoir tenté une belle excursion et peut-être le regret de n'avoir pas eu l'énergie nécessaire pour l'accomplir jusqu'au bout. En même temps, ceux des élèves qui avaient en eux le goût de la science et les aptitudes nécessaires pour satisfaire ce goût, seront transportés d'enthousiasme et dévorés de curiosité; les questions se presseront sur leurs lèvres et quelques-unes d'entre elles pourront peut-être fournir au professeur l'occasion de leçons complémentaires pour les élèves d'élite : lois de Képler, mouvement elliptique, variations de la pesanteur à la surface de la terre.

D'autres exemples pourraient être donnés, qui n'intéresseraient pas moins la grande généralité des élèves; faut-il mentionner l'évolution des espèces, la télégraphie sans fil et d'autres encore? Comme on le voit, l'intérêt que l'on cherche à susciter s'attachera quelquefois à une idée spéculative, parfois à une théorie, parfois au contraire à une application industrielle et pratique dont l'importance frappe les imaginations. Au lieu de nous attarder à développer ces exemples, il paraît préférable de répondre à quelques objections qui ne peuvent manquer de se présenter à l'esprit de bien des lecteurs.

La principale de ces objections est sans doute la suivante : ne risque-t-on pas de donner ainsi un enseignement décousu, désordonné, dans lequel on négligera bien des points regardés

jusqu'ici comme essentiels tandis que d'autres parties du cours actuel seront traitées plusieurs fois? Peut-on raisonnablement espérer connaître les sommets sans avoir exploré la plaine et, pour tout dire, un tel enseignement ne serait-il pas un château superbe, sans fondations et bâti sur le sable, qui s'écroulera au premier souffle de la tempête, c'est-à-dire dont il ne restera rien dès que l'élève ne sera plus sous les yeux de son professeur?

Ces objections sont fortes et renferment une part de vérité; elles indiquent des dangers qu'il faudra tâcher d'éviter; mais je ne les crois pas décisives ni irréfutables.

En ce qui concerne l'ordre des matières de l'enseignement, on peut se demander si l'ordre en apparence le plus logique est le meilleur, s'il n'a pas les défauts de cet ordre géométrique des catalogues et des dictionnaires, auquel s'oppose l'ordre organique et vivant, plus difficile à réaliser, mais autrement fécond en enseignements et surtout autrement esthétique. Sans doute, lorsqu'il s'agit de classer un nombre extrêmement grand d'objets, par exemple un million de volumes, il est bien nécessaire de recourir à des procédés rigoureux et méthodiques, ne laissant pas de place à la fantaisie et à l'arbitraire; il n'en est pas de même, si l'on possède quelques centaines de volumes; on les disposera plutôt suivant ses goûts et on les retrouvera ainsi plus facilement. Il en est de même pour les connaissances scientifiques; celui qui veut approfondir une science peut avoir avantage à l'étudier méthodiquement suivant les rites classiques, sans rien négliger et sans jamais anticiper; par contre, celui qui cherche surtout la culture générale retirera plus de profit d'une étude plus attrayante, où les diverses parties se rattacheront entre elles par un lien en partie arbitraire, mais qui correspond à une idée importante sur laquelle l'attention a été d'avance attirée. Cette première exploration sera d'ailleurs aussi très précieuse à celui qui a l'intention de faire plus tard une étude méthodique de la science; le temps en apparence perdu sera en réalité gagné. C'est ainsi que pour connaître en détail les rues d'une grande ville on peut chercher d'abord à en acquérir une vue générale, soit en montant sur une tour qui la domine, soit en parcourant

rapidement les grandes artères, et explorer ensuite les petites rues. On arrivera ainsi plus rapidement que si l'on avait commencé par étudier une à une ces petites rues, en allant méthodiquement du centre à la périphérie.

Reste l'objection relative aux lacunes graves et aux doubles emplois que peut entraîner la méthode proposée; pour la discuter, il faudrait descendre dans le détail des programmes, ce que nous ne pouvons faire ici; on s'apercevrait, je crois, que les lacunes seraient moins importantes que l'on ne s'imagine; il ne faut pas d'ailleurs avoir la superstition des programmes traditionnels et regarder comme un malheur qu'un bachelier ignore tels faits qu'il aurait sûrement oubliés six mois après son examen. Il faut toutefois reconnaître que ces inconvénients pourraient devenir sérieux si l'on agissait sans discernement et j'arrive ainsi à la difficulté qui me paraît la plus grave, et qui se présente d'ailleurs chaque fois que l'on change les programmes et les méthodes : existe-t-il un personnel enseignant adapté à ces programmes et à ces méthodes et, s'il n'existe pas, comment le former?

IV

L'enseignement secondaire, plus que tout autre, vit de traditions; tout professeur se rappelle qu'il a été élève et s'inspire fréquemment des méthodes qu'il a vu suivre avec succès aux meilleurs de ses maîtres. On enseigne rarement très bien ce que l'on n'a pas appris soi-même comme élève; la perfection d'un enseignement est le résultat d'expériences successives d'un grand nombre de générations. Un professeur improvisé, si intelligent et si dévoué qu'on le suppose ne peut suppléer à cette tradition et construire à lui seul cette chose si complexe qu'est un enseignement secondaire, c'est-à-dire un enseignement de culture générale. Aussi est-il naturel que tout projet de modification de l'enseignement secondaire rencontre de l'opposition : toute modification trop brusque ou trop considérable risque d'être fâcheuse pendant un temps assez long, car le personnel enseignant ne s'adapte que lentement.

Personne cependant ne pense que l'enseignement secondaire doive rester immuable; on imagine difficilement, pour les sciences en particulier, que les écoliers du XXe siècle puissent se contenter de l'enseignement que recevaient leurs arrière-grands-pères; cela pourrait paraître possible à la rigueur pour les mathématiques, s'il n'était pas nécessaire de tenir compte de la solidarité entre cet enseignement et celui de la physique; c'est complètement impossible pour la chimie et la biologie.

Il faut donc procéder avec prudence dans le travail indispensable d'adaptation continuelle de l'enseignement secondaire aux progrès des sciences et à l'évolution des sociétés, mais cette prudence ne doit pas exclure la fermeté dans les desseins; au contraire : c'est lorsque l'on sait exactement où l'on va que l'on peut se permettre de marcher lentement, afin d'arriver plus sûrement. Il ne faut donc pas rejeter *a priori* une proposition de réforme pour la seule raison qu'elle est trop hardie et qu'elle bouleverserait trop vite les habitudes acquises; cela peut être une raison pour en échelonner la réalisation sur un certain nombre d'années, mais il ne peut y avoir que des avantages à préciser nettement dès l'abord le but à atteindre, même et surtout si ce but ne doit être atteint que par étapes. Je serais heureux si les quelques idées que j'ai émises pouvaient être l'origine d'un échange de vues à la suite duquel se préciseraient les grandes lignes d'un enseignement secondaire scientifique développant chez le plus grand nombre possible de jeunes gens le goût de la science et le désir de mieux connaître les admirables jouissances esthétiques qu'elle réserve à ceux qui s'y consacrent.

ÉMILE BOREL,
Membre de l'Académie des Sciences.

TALLEMANT DES RÉAUX

EN MÉNAGE [1]

II. — VISITES

La rue Saint-Thomas-du-Louvre changeait peu à peu d'aspect. Des propriétaires nouveaux s'y étaient installés, transformant les maisons. Une fureur de bâtir tenait les anciens habitants. M. de Chevreuse lui-même, disposant cependant de nombreuses chambres vides dans son hôtel, n'avait-il pas imaginé, sans crainte d'indisposer ses voisins les Rambouillet [2], d'élever une garde-robe qui bouchait pour toujours la fenêtre de la fameuse loge de Zirphée [3]? Toutes sortes de gens communs, un tavernier surtout, locataire du chapitre, troublaient de leur vacarme et de leur charroi le silence de cette voie jadis animée aux jours seulement où quelques seigneurs donnaient réjouissance à leurs amis.

Cyprien Ragueneau, maître pâtissier, qui, récemment encore, occupait un corps d'hôtel en encoignure sur la rue Saint-Honoré, avait fermé sa boutique. C'était grand dommage. On entrait dans cette boutique par curiosité autant que par gourmandise. S'y régalant de dariolettes, on y recevait com-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

2. Le marquis et la marquise de Rambouillet, qu'il ne faut pas confondre avec les financiers Rambouillet, dont il sera question plus loin.

3. Petite pièce que la marquise fit bâtir dans son hôtel à l'insu de ses amis et qu'elle ouvrit un jour à leur grande surprise.

pliments en vers du patron, toujours souriant sous son bonnet de toile blanche. On y voyait la troupe des poètes famé-liques, les Beys, les Dassoucy, tant d'autres que le pâtissier, insoucieux de la ruine, ami des muses, alimentait à ses dépens. Ce brave homme, disait-on, avait transporté au Marais sa maison de sucreries.

Par contre, M. Voiture était venu loger vis-à-vis de l'hôtel de Rambouillet, dans un grand bâtiment acheté par M. Paul Fréart de Chantelou. Cette présence raffinée, avec celle de la marquise, conservait heureusement à la rue Saint-Thomas-du-Louvre sa bonne renommée.

Tallemant des Réaux aimait à renseigner ainsi sa jeune femme sur les lieux où il la conduisait. Il l'avait présentée à madame de Rambouillet qui lui avait fait gracieux accueil, lui ouvrant complaisamment sa maison. Leur carrosse, ce jour-là, pénétra sans encombres dans la cour solitaire. Ils franchirent le perron, puis la longue suite des appartements conduisant à la chambre bleue.

Madame de Rambouillet, toute dolente, souffrant d'incommodités continuelles, enveloppée dans un châle, malgré la douce température, les reçut avec aménité. La compagnie autour d'elle était fort clairsemée. Sur un tabouret, l'air impérieux et hautain, mademoiselle de Marolles trônait. Cette parente du marquis, fille d'honneur de la reine mère, médiocrement jolie, ambitieuse, poursuivant avec ténacité le dessein d'épouser un duc, toisa avec dédain les deux bourgeois. Mutine, madame de Sévigné, récemment mariée, trompée déjà, leur fit des gestes amicaux. Dans un coin, Voiture entretenait Angélique-Clarisse d'Angennes, cinquième fille de la marquise, sortie du couvent depuis peu, entrant dans la vie avec un ardent désir de savourer ses délices. Sous le grand candélabre à quinze branches, M. de Rambouillet écoutait les rêveries de Racan.

M. d'Aiguebonne se leva pour prendre congé. Depuis que son frère, M. de Chaudebonne, l'un des plus anciens amis de la maison, avait quitté ce monde, il ne venait plus en ce lieu que pour satisfaire aux lois de la politesse. Trop de souvenirs douloureux l'y assaillaient. Le poète Charpy de Sainte-Croix prit sa place auprès de la marquise. Pauvre, peu scru-

puleux, en quête d'un emploi, il montrait une assiduité excessive aux grands de ce monde. Un poème de 1 400 vers sur le mariage de Julie d'Angennes lui avait valu l'accès de l'hôtel malgré le persiflage des railleurs considérant ces vers comme mauvaise « charpie ».

Interrompue par l'arrivée de des Réaux et de sa femme, madame de Rambouillet reprit son discours.

Elle racontait les extravagances de sa voisine madame de Vervins.

Madame de Sévigné, que cette histoire divertissait, lança quelques propos piquants. Des Réaux, qui meublait sa mémoire, l'excitait à conter les anecdotes de Saint-Nicolas-des-Champs, sa paroisse. Il aimait son humeur vive, sa grâce spirituelle, sa pétulance de femme bien dansante et que la gaillardise n'effarouchait point. Mais elle n'avait rien à rapporter. Il paraissait n'y avoir plus que des sages dans son quartier.

Elle se leva pour partir. Mademoiselle de Marolles quitta aussi la compagnie. Racan, près de regagner son domicile, informa des Réaux qu'il avait enfin mis au point sa vie de Malherbe et la lui communiquerait. Le jeune homme, réjoui, remercia avec effusion.

Cependant un grand silence était tombé sur la chambre bleue. Madame de Rambouillet le rompit pour se plaindre amèrement de l'abandon où la laissaient ses anciens amis et visiteurs. Les jeunes filles qui autrefois égayaient l'hôtel de leurs rires, ayant trouvé maris, vivaient les unes en province, les autres dans des quartiers éloignés.

Hélas! toutes avaient maintenant d'autres divertissements et d'autres intérêts. Et comment madame de Rambouillet pourrait-elle leur reprocher leur apparente ingratitude? Sa fille elle-même, Julie d'Angennes, ayant enfin exaucé les vœux du marquis de Montausier, habitait elle aussi sur l'autre rive de la Seine, dans cette paroisse Saint-Sulpice qui lui semblait naguère reléguée au bout du monde. Elle venait d'accoucher heureusement d'une petite fille, grâce aux reliques de Sainte-Marguerite que l'on était allé quérir pour l'aider. Des soucis impérieux l'éloignaient de la rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Avec M. de Montausier était partie la phalange pompeuse

des pédants. Et la mort avait fait tant de ravages! Madame de Rambouillet ne se consolait pas de la disparition de son fils aîné Pisani, tué à la bataille de Nordlingen. M. le Prince aussi venait de mourir et ce bon M. Cospeau. Elle ne regrettait guère l'un, tombé dans l'avarice et la malpropreté; mais l'autre était la douceur et l'ingénuité mêmes, un être d'élection qu'elle se reprochait d'avoir si souvent mystifié.

Tandis que la marquise parlait, des Réaux se rappelait le bon visage de mouton de cet évêque de Lisieux qui devait à la famille Rambouillet sa maigre fortune. Combien de fois, en effet, madame de Rambouillet s'était-elle divertie à abuser de sa crédulité! Ses malices étaient heureusement innocentes.

Cependant M. de Rambouillet aggravait les mélancolies de cet entretien en rappelant d'autres pertes et contant d'autres anecdotes. Ils avaient aussi achevé leur carrière, ces deux beaux, braves et galants gentilshommes du temps d'Henri IV, le maréchal de Bassompierre et le duc de Bellegarde. Ils ne viendraient plus égayer de la fantaisie de leurs propos les réunions de l'Hôtel. Hors « sa roupie », il n'y avait pas d'homme plus propre que M. de Bellegarde. C'était un coquet de belle tournure et d'Urfé contant, dans l'*Astrée*, ses amours avec Gabrielle d'Estrées, n'avait pas eu de peine à travestir, sous l'apparence charmante d'Alcidon, ce courtisan en berger de pastorale. M. de Bellegarde était si raffiné qu'il ne pouvait se contenter de menu fretin au déduit. Toujours il tournait autour des reines, quêtant leur attention, rêvant de leurs embrassements. Anne d'Autriche s'était amusée de la passion du barbon, préférant à son sourire fané le frais sourire de Buckingham. Maintes femmes, qui souhaitèrent l'étreinte de cet illustre seigneur, n'en avaient eu que des douceurs rapides entre deux poursuites de sa chimère. Aucun autre homme ne remplacerait à la cour ce chevaleresque mourant, toujours repu de fumées.

M. de Bassompierre était d'une autre sorte, plus actif, plus passionné, plus sarcastique, si beau de visage, à ce point civil de manières, et tant amoureux que son nom était donné à quiconque excellait en bonne mine et en galanterie.

M. de Rambouillet, en humeur de bavarder, entraîna des Réaux pour lui glisser dans l'oreille de plaisantes reparties

du maréchal de Bassompierre. Elles étaient d'une telle crudité que la marquise, plus farouche sur les mots que sur les actes, se fût offensée de les entendre.

Ainsi des Réaux s'instruisait sans le vouloir sur les gestes secrets des contemporains. Mais il préférait voir à entendre.

Au cours de ses visites fréquentes à l'hôtel de Rambouillet, il suivait les intrigues de Voiture et d'Angélique-Clarisse d'Angennes. Voiture qui naguère, alors qu'elle étudiait encore à l'abbaye d'Yères, sous la gouverne de ses sœurs religieuses, avait entouré de ses cajoleries l'écolière attentive aux bruits du monde, lui prodiguait plus encore ses soins à cette heure, jalousement surveillé par Chavaroche, intendant de la maison, amoureux maltraité de la jouvencelle. Insoucieux de son âge, il souhaitait, avant de mourir, compenser sa déception d'avoir perdu la « princesse Julie » tombée avec mélancolie dans les bras de Montausier, en dérobant ce cœur sans défense contre ses roueries de roquentin madré.

Jamais des Réaux ne l'avait vu déployer tant de complaisance et tant de zèle auprès d'une dame, apparaître sous des vêtements plus parés de dentelles et de fleurs, évoluer, petit et maigre, avec plus de souplesse. Involontairement, il se faisait son complice, facilitant ses conciliabules, détournant d'eux l'attention indiscrète de la compagnie. Voiture utilisait la poésie à sa conquête. Sans cesse ses vers, plus que jamais galants, allaient émouvoir l'âme de la jeune fille. Il créait aussi autour d'elle un perpétuel terrain d'illusion sur lequel il entraînait ses pas hésitants. Là encore, des Réaux le servait. Tout le groupe juvénile se divertissait à reconstituer l'atmosphère et les aventures des romans de chevalerie. Des Réaux devenait *Astibel* et madame des Réaux *Roseliane*. Voiture, sans vergogne, incarnait *Amadis*. Et les hommages fleurissaient en gerbes aux pieds d'Angélique-Clarisse déifiée.

Parfois la jeune fille se lassait de tant de galanteries d'un autre âge et leur préférait des jeux plus physiques. Voiture, alors, organisait de grandes parties de volant sous les sycomores du jardin; mais ces parties étaient pour lui un supplice. L'essoufflement le gagnait; atteint de la goutte, il souffrait des violences faites à ses articulations. En peu de temps il

était réduit à merci. Sa seule satisfaction consistait à voir son rival, Chavaroche, plus vite que lui vaincu dans cette lutte, enrageant, prêt aux brutalités. Angélique-Clarisse alors raillait les deux barbons. Mais des Réaux, pitoyable à leur infortune, arrêtait cette récréation dangereuse, pansait les blessures, rétablissait la concorde.

Il prévoyait néanmoins un conflit qui se produisit peu après. Sous un prétexte futile, les deux hommes mirent l'épée à la main dans le jardin de l'hôtel. Le poète fut blessé. L'affaire fit un bruit énorme. Montausier, Julie d'Angennes, tous les pédants et Arnauld le carabin approuvèrent Chavaroche. Des Réaux ne prit point parti. Il trouvait les deux combattants également ridicules. Ils atteignaient à son avis un âge où l'on doit davantage s'inquiéter de « dire son bréviaire » que de convoiter sans espoir des petites filles.

Le poète cessa momentanément de fréquenter l'hôtel où des Réaux, au contraire, pour distraire la marquise affligée par les satires que lançaient des malveillants, se montra plus assidu. Un jour, mademoiselle Paulet, triomphante, s'y présenta munie d'un papier. C'était une relation burlesque du combat, écrite par Godeau. Venu pour affaire à Paris, l'évêque de Grasse avait appris chez madame de Montausier la pénible histoire et s'était empressé, avec sa frivolité habituelle, d'immortaliser les faits de cette Iliade ridicule. Il avait confié son œuvre à sa parente qui la trompettait partout sans comprendre l'inconvenance de son attitude. Madame de Rambouillet dut en subir la lecture et des Réaux surprit dans ses yeux, plus que dans ses paroles, son chagrin et sa colère.

Averti, on ne sait par quelle entremise, que sa poésie avait été médiocrement goûtée, Godeau ne se souciait point de reprendre contact avec l'hôtel. Il disposait d'un temps limité et partageait ses loisirs entre Conrart, son parent, et Julie d'Angennes, son amie. Des Réaux l'avait entrevu seulement au mariage de cette dernière. Le petit évêque l'intriguait. C'était une époque où les prélats menaient deux existences parallèles, l'une mondaine, l'autre religieuse, oubliaient leur saint caractère pour fanfaronner autour des dames et prêchaient ensuite, environnés d'une attention amoureuse. Aucun d'eux ne se précipitait avec plus de fougue que Monseigneur

Godeau dans les divertissements profanes. Avec raison, on l'eût représenté portant, d'une main, le goupillon, et de l'autre la houlette. C'était un druide de l'*Astrée*, surtout indulgent aux péchés d'amour. Néanmoins il consacrait beaucoup d'heures à des lectures pieuses et répandait proses et poésies édifiantes. Mais toujours, malgré son grand soin, au bord de ses phrases et de ses strophes chrétiennes, affleurait le terme galant qui en détruisait l'efficacité morale.

Des Réaux et sa femme l'allèrent envisager en l'hôtel du marquis de Montausier, tout proche de leur propre maison, rue du Vieux-Colombier, dans ce faubourg Saint-Germain-des-Prés où se réfugiaient les gens avides de tranquillité. Le séjour en province ne l'avait point embelli. Il paraissait plus rabougri que jamais, tout semblable à ce nain du roi, Pierre du Mont, que l'on rencontrait paradant dans la paroisse Saint-Eustache. Dans sa figure fripée au teint fuligineux, aux cheveux raides comme crins, ses yeux sombres et ronds fulguraient. Ce visage d'histrion semblait cacher une âme tourmentée par des passions mauvaises. Mobile, il s'animait sans peine d'expressions simiesques qui suscitaient le rire.

Godeau avait besoin de se discipliner pour résister à sa nature qui l'entraînait aux gaillardises de verbe. Il mélangeait l'onction à la raillerie, ne parvenant point à faire l'une prédominer sur l'autre. Des Réaux discernait cependant une certaine gêne dans son attitude et en comprenait la raison. Le petit prélat ne retrouvait plus en Julie d'Angennes cette princesse Julie qu'il avait connue uniquement soucieuse de joie et ardente aux puérilités. Le mariage avait transformé la danseuse en cabaleuse. Il ne fallait plus songer, dans la maison de Montausier, au doux encens des poètes et des amoureux. Le marquis s'aliénait toute la terre par la rudesse de ses propos et la brutalité de ses actes. L'adoucir était le devoir principal. Julie s'y employait. Elle tenait cour aussi. Elle voyait un monde infini, se ménageait partout des appuis, cultivait les amitiés utiles. L'ambition grandissait dans son âme. Le gouvernement de Saintonge ne lui suffisait plus. Elle souhaitait pour elle une charge de dame d'honneur de la reine, pour son mari un brevet de duc, le bâton de maréchal, on ne savait quoi qui les rapprocherait du trône et les ferait

puissants dans le royaume. Son visage, sous ces préoccupations, s'était durci.

Elle avait abandonné le parti galant pour le parti pédant. Tous les « savantasses » de Paris emplissaient l'hôtel de leur ronronnement. Autour de Montausier assemblant une gigantesque bibliothèque, mué tout à fait en bel esprit, prodiguant les vers, besognant sur une traduction de Perse, les Conrart, les Chapelain, les Costar, les Ménage, les du Puy se livraient à une perpétuelle orgie de grec, de latin, d'espagnol et d'italien. De tous côtés venaient les épistoles où les Balzac, les Moisant de Brieux, les Huet disaient leurs incertitudes sur de doctes matières.

Pourtant l'amour n'était pas complètement proscrit de cette citadelle du pédantisme. S'il ne fleurissait plus dans le cœur racorni de Julie, il trouvait un terrain favorable à son épanouissement dans le cœur de Montausier. Ce bourru avait toujours été un « pousseur de beaux sentiments ». Il l'avait montré non seulement en courtisant pendant de nombreuses années Julie, mais encore en échangeant des épîtres tendres avec plusieurs jouvencelles de son entourage. A cette heure, il témoignait moins d'ardeur à sa femme dont la froideur l'avait désillusionné.

Le bruit courait, et des Réaux avait enregistré ce bruit, que le ménage souffrait de désaccords sérieux. Montausier, disait-on, enveloppait d'une sourde convoitise la suivante de sa femme, Anne Pelloquin, fraîche jeune fille dont la vibrante beauté lui faisait regretter d'avoir préféré l'automne au printemps. Néanmoins le marquis combattait cet entraînement de ses sens. En public, il ne laissait rien paraître de son goût; il affectait l'indifférence.

Mais des Réaux observait les manœuvres d'un rival ignoré de Montausier. Chapelain s'était amouraché d'Anne Pelloquin. Sans cesse le vieux rapace aux mains malpropres entraînait la jeune fille dans les coins pour la cajoler. Avec sa perruque en lambeaux, son manteau dont on voyait la corde à cent pas, il semblait sortir d'une boutique de la rue de la Friperie. Il fleurait le moisi et, bien qu'il cultivât depuis plusieurs années déjà le genre épique, dûment pensionné pour ce grand œuvre par le duc de Longueville, il ne croyait pas

nécessaire d'améliorer sa tenue de gagne-deniers. Visiblement, Anne Pelloquin maintenait toujours une distance entre elle et ce mourant saugrenu.

En compagnie de Godeau, des Réaux se divertissait à contempler cette comédie. Plusieurs fois, il revint à l'hôtel de Montausier pour en suivre les scènes incompréhensibles à des yeux moins vigilants et aussi pour mieux pénétrer l'esprit du petit évêque. Mais celui-ci s'en alla bientôt rejoindre ses brebis sans pasteur, déçu d'avoir rencontré tant de visages de bois.

Des Réaux, de son côté, dut interrompre ses visites. Un grave événement l'y contraignit. Sa nièce, Catherine, fille de madame de Lestang, charmante enfant surnommée Cateau dans l'intimité, fut atteinte de la petite vérole. Cela jeta un grand trouble dans la maison. La terrible maladie comptait parmi les plus redoutées de l'époque. On n'en guérissait guère ou bien on en sortait défiguré.

Tout de suite madame de Lestang voulut demeurer seule au chevet de sa fille. Elle supplia sa sœur et son beau-frère de fuir le milieu de contagion en emmenant son fils Nicolas. Ils ne pouvaient lui apporter aucun secours. Mieux valait qu'ils préservassent leur vie. Ils lui obéirent. Ils abandonnèrent leur douce demeure du Pré-aux-Clercs. Ils n'avaient d'autre refuge que la maison paternelle. Ils allèrent demander l'hospitalité à Pierre Tallemant, récemment établi rue Neuve-des-Fossés-Montmartre, auprès de son beau-frère Rambouillet[1].

Le financier accueillit avec amabilité son fils, sa belle-fille et son petit-neveu. Il les installa dans une partie libre de son hôtel. Tel un chef de tribu de l'Écriture, il souhaitait voir sa vieillesse environnée de toute sa lignée. Il déplorait, sans lui garder rancune, que des Réaux eût abandonné le foyer familial. Celui-ci n'y rentrait que contraint par les événements et avec l'idée arrêtée de le fuir dans un délai prochain. Il se garda de pénétrer dans les bureaux où Boisneau et Lussac[2] trônaient au milieu d'une multitude. Il

1. Nicolas Rambouillet, banquier, beau-père de des Réaux.
2. Frères aînés de des Réaux.

y avait bien assez de bruit dans les appartements particuliers où pullulaient les enfants de Boisneau et de la Grossetière[1]. Souvent, surmontant sa répugnance, il se réfugiait dans la chambre de l'abbé Tallemant[2] où l'on jouissait de quelque tranquillité. Cette chambre était un peu retirée. L'aumônier du roi en avait écarté, par son humeur de dogue, tous les fâcheux et surtout les bambins dont il exécrait les rires et les cris. Il l'avait arrangée à sa fantaisie, parant les murs d'une grande glace biseautée et d'une magnifique tapisserie des Flandres représentant l'histoire de Constantin. Pour atténuer sans doute son inclination au pessimisme, il avait voulu que son lit et ses sièges fussent recouverts de clairs tissus frangés de soie et décorés de roses en gerbes.

L'abbé reposait donc au milieu des roses. Il n'y avait pas pour des Réaux de spectacle plus comique; mais il s'était habitué aux bizarreries de son frère cadet. Il ne se demandait plus pourquoi celui-ci avait besoin de dix-neuf chaises et de douze fauteuils et pourquoi il allait encore, de temps à autre, en emprunter au garde-meubles de la maison. Un désordre inexprimable régnait dans cette chambre. Des livres traînaient partout, à terre ou sur les sièges. Pour ne point prendre la peine de manier des in-folio quand il paressait au lit ou bien quand il s'asseyait, enfermé comme dans une boîte entre quatre feuilles de paravent, François Tallemant les avait fait relier par petites tranches. Ensuite il ne retrouvait jamais celle qu'il voulait lire, cherchait fiévreusement, s'emportait, agrandissait le désordre.

Il ne manifestait guère, à l'heure où des Réaux le retrouvait, le goût de l'étude. Il se livrait à la débauche. La Sablière[3] l'avait introduit chez Ninon de Lenclos. Pour s'excuser d'y figurer parmi les pires libertins, il affectait d'y poursuivre la conversion de la demoiselle. En réalité, comme Charleval, il y attendait avec impatience que le *caprice* de la belle lui fît goûter par anticipation les béatitudes du paradis. Or, il

1. François Le Venier, sieur de la Grossetière, beau-frère de des Réaux.
2. François Tallemant, frère cadet de des Réaux.
3. Antoine Rambouillet, sieur de la Sablière, fils de Nicolas, beau-frère de des Réaux. C'est le madrigalier qui, en 1654, épousa Marguerite Hessein, la fameuse protectrice de La Fontaine.

n'y récoltait que rebuffades et couplets satiriques des vaudevillistes.

Pour éteindre l'incendie allumé dans ses veines par trop de convoitise, il l'allait noyer dans le vin. Avec un autre aumônier du roi, Boisrobert, il faisait partie d'un groupe de goinfres dont il partageait les orgies. Tantôt chez Guille, Berné ou Martin, traiteurs habiles, tantôt chez Nicolas Lambert, le financier, tantôt chez Bernard Patras de Campagnol, neveu de Balzac, il soutenait, verre en main, les défis de Gomberville le romaniste ou du magnifique vrogne Flotte. La vie ne lui apparaissait souriante et la profession d'abbé supportable qu'illuminées par les prestiges de la chère-lie. Il ne désavouait nullement Boisrobert de chanter, en hexamètres répandus ensuite dans la société, les gestes de leur cabale bien mangeante.

Tout autant qu'autrefois, il se plaisait parmi les commérages. Dès qu'il eut envisagé des Réaux, il lui raconta les nouvelles de la famille. Le bruit s'étant propagé que le père Tallemant donnait 150 000 livres en dot à ses filles, les godelureaux encombraient la maison. Tous prétendaient à la main de leur sœur cadette, Marie Tallemant. Les enfants du premier lit, Boisneau, Lussac, madame de la Grossetière lui voulaient attribuer pour époux un bon lourdaud de campagne muni d'écus, dont ils pourraient faire un associé dans le commerce ou dans la banque. La duchesse de Rohan proposait l'ancien galant de sa fille, Henry de Massuez, marquis de Ruvigny.

Aucun de ces prétendants ne contentait l'abbé. Du campagnard, il disait qu'il était tout au plus bon à traîner une brouette. Il ne pouvait voir Ruvigny. Comme la Grossetière, Ruvigny était rousseau, et ces hommes au poil et au caractère de feu lui causaient une répulsion instinctive.

— Je pense, disait-il à des Réaux, que toutes les bêtes fauves se viendront faire prendre céans.

Si des Réaux n'appréciait guère que l'on donnât sa sœur à quelque rustaud de province, il se montrait par contre favorable à la proposition de la duchesse de Rohan, malgré son mépris pour cette femme cynique. Ruvigny était un bon parti. D'ancienne noblesse protestante, cet homme d'épée

s'était signalé dès le début de sa carrière par des duels retentissants qui établirent sa réputation de bravoure et par son allure libertine. Agrégé à la troupe des esprits forts du Marais, familier des tripots et des alcôves, il compta parmi ces audacieux qui, souhaitant la quiétude de leurs promenades et de leurs débauches, purgèrent ce quartier des filous, leur enjoignant, sous peine de mort, de n'y plus voler.

Sa renommée ne découlait point de ces espièglerie de jeunesse. C'était un remarquable officier. Aux armées, devant la Rochelle, au Pas de Suze, au siège de Privas, menant la cavalerie avec une impétuosité n'excluant pas la prudence, il multiplia les actes d'héroïsme. Les maréchaux de France l'appréciaient comme un ami fidèle et comme un sûr auxiliaire. Richelieu le ménageait.

A cette heure, fort assagi, âgé de trente et un ans, maréchal des camps et armées du roi, illustré par ses exploits guerriers, fort bien vu à la cour dont il ne bougeait, choyé dans la société, destiné aux plus hauts emplois du royaume, il honorerait la famille qui l'agréerait comme gendre.

Telle était l'opinion de des Réaux tout disposé à soutenir sa cause. Mais une tentative déjà avait été faite pour marier sa sœur et des Réaux s'était heurté à l'indécision de la jeune fille, aux complots de ses frères. Avant d'entreprendre une négociation, il voulait, qu'en présence de l'abbé, Marie Tallemant lui précisât ses désirs.

Ils l'allèrent voir et des Réaux lui dit sans ambages sa pensée, lui rappelant le passé et souhaitant qu'elle ne l'engageât pas dans une aventure ridicule. Il lui donnait tout le temps de la réflexion. Marie Tallemant aussitôt s'écria :

— J'ai déjà pensé à ce mariage. Commencez des démarches. Vous me ferez plaisir. Je préfère monsieur de Ruvigny à tous ceux dont on a déjà parlé.

Alors des Réaux plaida avec conviction en faveur de Ruvigny auprès de son père. Madame Tallemant, la mère, l'aidait dans sa tâche. Toutes les nuits, quand le financier s'éveillait, elle lui répétait :

— Monsieur Tallemant, vous ne trouverez jamais mieux pour votre fille!

Mais le vieux éprouvait quelque chagrin à se séparer de

sa fille. Aucun être au monde ne lui paraissait si beau que cette demoiselle, fort bien faite à la vérité, qui le cajolait avec douceur. On le rassura. Elle demeurerait auprès de lui. On lui mentit un peu, lui affirmant que Ruvigny mourait d'amour pour elle. Ruvigny ne l'avait jamais envisagée.

Enfin on parvint à le persuader. Il consentit à recevoir madame de Rohan et le prétendant. Il avait conservé ses habitudes de province. Il ignorait comment on accueille les grands personnages. Au lieu d'attendre, selon l'usage, la duchesse dans la cour, il crut lui faire honneur en endossant sa plus belle robe de chambre et en restant au coin de son feu. Il parla dans son jargon incompréhensible où des termes de métiers, des abréviations étranges se mélangeaient à des expressions de terroir et à des patois. Ruvigny, interloqué, quand il s'adressait à lui, ne sachant que répondre, répondait oui et riait quand il le voyait rire.

Heureusement le marquis, bientôt renseigné, s'accoutuma à ces étrangetés de langage. Il ne venait d'ailleurs point pour écouter les radotages du financier, mais pour contempler le clair visage de sa future épouse. Rapidement ce visage et l'âme à la fois candide et malicieuse qu'il décelait le captivèrent. Il souhaita que la date du mariage fût fixée. Toute la famille se réunissait autour des fiancés, faisant un bruit affreux, organisant les bals, des collations, mille réjouissances.

Nicolas Bigot[1], apprenant que le mariage serait célébré à la fin de mars 1647, voulut absolument que le repas de noces fût donné dans sa propriété de la Honville, près d'Arpajon. Le printemps rendrait cette fête familiale particulièrement agréable. On jouirait d'une entière liberté, sans curieux et sans fâcheux. On accepta son offre.

Les semaines passèrent. Le 28 mars, en la maison de Pierre Tallemant, les notaires Le Cat et Le Semelier lurent le contrat de mariage devant Marguerite de Béthune, duchesse de Rohan, François d'Épinay et Anne de Buade de Frontenac, comte et comtesse d'Etlan et de Saint-Luc, François Poussart, marquis du Vigean, Me Jean Jolly, procureur au Parlement, amis et témoins de Ruvigny, et toute la famille Talle-

1. Nicolas Bigot, sieur de la Honville, parent des Tallemant et des Rambouillet.

mant. La fiancée apportait 150 000 livres de dot et le fiancé la bonne épée constituant son seul capital en ce monde.

Peu après, la bénédiction nuptiale était donnée au temple de Charenton et les carrosses emportaient la compagnie vers la Honville. Les Tallemant avaient heureusement dépêché à l'avance leurs domestiques pour préparer le repas. Précaution excellente qui leur évita de se passer de déjeuner, car si Nicolas Bigot offrait sa maison aux mariés, il ne s'engageait point à les nourrir. Tout au plus leur laissait-il la disposition de sa fontaine dont l'eau était limpide.

Déjà au mariage d'une de ses nièces, il avait agi avec cette désinvolture et la carrossée de gens qui descendait à la Honville dut faire provisions sur place pour ne pas mourir d'inanition. Les Tallemant s'étaient rappelés cette harpagonnerie. Quand on se mit à table, Nicolas Bigot, comme maître de maison, voulut se placer « au bas-bout ». Cela provoqua une querelle de préséance. On lui remontra que, ne donnant point à manger, il se trouvait comme un étranger chez lui-même, invité et non amphitryon. On ne put le lui faire comprendre. A la fin, on le plaça de force au milieu de la table « comme un amphibie ».

Des Réaux voisinait avec François d'Épinay, comte d'Étlan, l'un des témoins de Ruvigny. Il profita de ce voisinage pour enjôler le jeune homme et en obtenir ce qu'il en désirait. Ce comte était le frère cadet d'un autre comte d'Étlan, longtemps abbé de Chartrice en Champagne et qui, de son vivant, avait acquis bonne renommée de poète satirique. On se procurait difficilement les œuvres de cet abbé épicurien, œuvres où les fines inventions se mélangeaient de « saletés ». Peu désireux de répandre une telle littérature, François d'Épinay promit cependant à des Réaux de lui communiquer en secret les papiers du défunt.

Et cette promesse mit des Réaux en joie. Il avait d'ailleurs d'autres raisons de s'amuser à ce repas de noces. En face de lui était assis, côte à côte et se faisant grise mine, monsieur et madame de Gondran[1]. La tête pleine des bons propos que

1. Charlotte Bigot, fille de Nicolas Bigot de la Honville, et femme de Thomas Galand, sieur de Gondran, était parente des Tallemant et des Rambouillet. On l'appelait familièrement « Lolo ».

l'on répandait sur eux dans la paroisse Saint-Eustache, le jeune homme les observait avec une curiosité railleuse. Depuis leur mariage, ils vivaient comme chat et souris. Le mari s'efforçait de chambrer sa femme qui lui échappait sans cesse, et toujours pour lui planter cornes nouvelles. Henri de la Chapelle, marquis de la Roche-Giffard, breton patient, avait enfin trouvé auprès de madame de Gondran l'heure du berger. Leurs amours scandaleuses défrayèrent la chronique. D'autres lui succèdèrent, Isaac Renaud de Pons, marquis de la Caze notamment, qui plut à la sémillante Lolo pour ses grandes hâbleries. La Sablière aussi, repris du goût que la demoiselle lui inspirait au temps où elle était jeune fille, avait délibérément sauté de sa ruelle dans son lit. On disait que le président Amelot, furieux coureur qui dépêchait les femmes avec une diligence sans pareille, avait tenté fortune auprès d'elle dès la seconde rencontre :

— Vous êtes bien heureux, monsieur, disait-il à Gondran qu'il ne connaissait point, d'être si bien avec une si belle dame! Hé! de grâce, faites-moi part de votre bonheur!

— J'ai bien de la peine, répondait le mari, à en obtenir quelque chose pour moi, bien loin de parler pour les autres.

Il n'y avait pas dans Paris femme plus poursuivie que cette Lolo jetée dans la débauche par l'admiration et la légèreté de sa famille. Des Réaux souhaitait que sa femme ne fût point l'amie d'une telle écervelée, mais madame de Gondran était parente des Rambouillet et des Tallemant. On ne la pouvait chasser ni de la famille, ni de la tribu huguenote.

Hors ses galanteries, d'ailleurs, elle plaisait par sa gaieté, mille agréments de caractère. Le repas terminé, elle organisa tout aussitôt le bal. Madame des Réaux raffolait de la danse. Comment l'empêcher de tournoyer aux mains des coquets? Des Réaux n'y songeait point. Il la laissa baller ce jour-là, et il balla lui-même.

Le soir, avec les jeunes gens, il installa Ruvigny et sa femme dans la chambre qu'ils occuperaient désormais, rue Neuve-des-Fossés-Montmartre, au logis paternel, non sans leur prodiguer les malices d'usage.

Et les semaines suivantes, en attendant qu'il pût regagner le Pré-aux-Clercs, il employa son temps à parcourir, en com-

pagnie de sa femme, la paroisse Saint-Eustache. Tout proche de leur maison se dressait l'hôtel fastueux de son beau-père, M. Rambouillet. De plus en plus, le vieux brigand de la finance se donnait des airs de roi, peuplant le quartier de ses créatures. Une horde de huguenots et de partisans l'entourait, prête à l'aider dans toutes les affaires qu'il entreprenait avec une audace égale à sa chance. Marc-Antoine Acéré, son associé, logeait porte à porte, et Yves Mallet, fripon masqué sous une honnête apparence de conseiller-secrétaire du roi. Olivier Bidé, sieur d'Agaury, et aussi l'homme au chapeau de cocu, Jean Faure, sieur de Brumières, vieil avare cherchant partout des occasions d'arrondir sa fortune, s'étaient rapprochés de celui qu'ils considéraient comme leur maître en escroquerie.

La maison donnait asile à maints parasites qu'on employait on ne savait jamais à quelles étranges besognes. On y rencontrait aussi toutes sortes de gentilshommes et de dames souffrant d'impécuniosité et courtisant le bourgeois gonflé d'écus; mais les visiteurs les plus nombreux étaient gens de finance, presque tous huguenots, actifs, adroits, empressés, flairant les spéculations avantageuses. Des bureaux où pérorait le formidable banquier, entouré de ses trois fils aînés. Nicolas, Antoine, Paul, maintenant initiés aux affaires, aux appartements particuliers où madame Rambouillet recevait avec une douceur résignée, c'était un va-et-vient perpétuel de solliciteurs, d'amis, de parents, de clients.

On festoyait aussi; on dansait. Une énorme gaieté, une cynique indépendance de mœurs attiraient vers ce coin de Paris les avides et les voluptueux, si bien que M. Rambouillet, ancien de l'Église réformée, affectant une piété farouche, protégeait de son autorité les pires licences.

Boisneau venait là, humer le vent, chercher des nouvelles, et Gédéon II[1], fort embarrassé, ayant dévoré la moitié de sa fortune, s'évertuant à la reconstituer. Des Réaux y revit Montauron[2], un Montauron ragaillardi, plus replet et plus souriant que jamais. Il venait d'épouser Élisabeth-Diane de

1. Gédéon II Tallemant, maître des requêtes, cousin des Tallemant et des Rambouillet.

2. Beau-père de Gédéon II, financier illustre auquel Corneille dédia *Cinna*.

Michel, dame de la Marche, qui lui avait apporté en dot des terres et 100 000 livres en écus sonnants. Il rêvait de s'accorder encore, à l'aide de ces fonds, de quiètes heures de délices. Mais Pierre de Bellegarde, sieur de Sous carrière, son beau-frère, s'opposait à ce dessein.

Des Réaux les vit s'affronter. C'étaient deux belles figures de coquins. Le second, plus impudent que le premier, s'attribuait le marquisat de Montbrun et faisait hardiment le gentilhomme, bien qu'une partie de sa fortune vînt d'escroqueries et de cette compagnie des chaises à porteurs qu'il avait fondée pour la satisfaction du public. Montauron baissait le front devant plus scélérat que lui, mais ne renonçait point à son projet de croquer les écus de son épouse.

Des Réaux se réjouissait de le voir cajolant les surintendants des finances, les trésoriers de l'Épargne, tous les détenteurs des coffres royaux qui hantaient la maison. C'étaient, pour la plupart, hommes sortis de rien, rustauds ayant conservé l'allure balourde de leur race. Tous habitaient la bonne paroisse Saint-Eustache. Tubœuf en était même le marguillier. Cet homme avait hérité les mains énormes et l'air brutal des bouchers qui furent ses ancêtres, et la Bazinière, son compère, l'air hagard et le geste lent des paysans qui l'avaient conçu et d'Émery, l'attitude fuyante, le ton concerté des banqueroutiers italiens qui furent à son origine.

Ces partisans menaient vie folâtre. Maintes fois des bâtons avaient frotté leurs épaules, mais ils ne s'en souvenaient pas non plus que des épithètes dont on accompagnait leurs noms. Tubœuf pouvait perdre au jeu dans une soirée 100 000 livres sans se gêner. On jouait aussi gros jeu chez la Bazinière, dont la femme, cette Chémerault, ancienne espionne de Richelieu, surnommée *La Belle Gueuse*, tenait tripot. Ces gens ne s'entendaient entre eux que pour escroquer. Sur le chapitre des amours, ils chassaient chacun pour leur compte et souvent sur leurs terres respectives. Les vaudevillistes disaient :

D'Emery n'a jamais fait
De cocu plus satisfait
Que le petit la Bazinière.

Ils étaient pour la France un mal nécessaire. Ils administraient en emplissant leurs poches, mais cela valait mieux que de ne point administrer. De temps à autre, ils tâtaient de la Bastille, en sortaient riches encore, reprenaient leurs charges, retrouvaient des thuriféraires et des amis.

Les plus audacieux parmi les diseurs de bons mots et les faiseurs de libelles, un Bautru par exemple qui, en bouffonnant, déconsidérait un duc et le rendait insupportable à la cour, n'osaient les atteindre. Ils craignaient cette puissance d'argent, plus redoutable que l'autre. Des Réaux qui enregistrait les sarcasmes de ce railleur, le regardait avec étonnement pateliner devant les financiers. Bautru avait marié son fils, un sot tombé dans la dévotion, avec Marie Bertrand de la Bazinière. Cela lui fermait la bouche. Dans la maison des Rambouillet, il amusait la compagnie en chantant pouilles contre la cour.

A côté de ces illustres, des Réaux coudoyait d'autres partisans de moindre envergure, les Menant, les Falgueras, les Bonneau. L'un d'eux cependant retint plus particulièrement son attention. Il ne nommait Everard Jabach, fils d'un banquier juif de Cologne installé à Paris. Il ne manifestait point sa richesse par le luxe de ses habits; il portait une veste d'allure monacale surmontée d'un col de toile blanche empesée et ornée d'une cordelière à pompons. Une longue chevelure bouclée encadrait son visage au front bas et bombé, aux yeux larges et graves, aux lèvres lippues de sensuel. Il parlait sans animation. On n'eut jamais soupçonné en lui un homme d'affaires capable de toutes les initiatives et de toutes les roueries.

On disait de lui qu'il était, à l'exemple de son père, Jean Jabach, un curieux. Dans son hôtel provisoire de la rue Saint-Denis, il collectionnait les dessins originaux des grands artistes, possédait les plus belles toiles de Rubens et une galerie de peintures plus riche que celle du roi. Tous les bénéfices de ses spéculations financières passaient en achats de tableaux. Nicolas Poussin, à Rome, travaillait pour lui et le cardinal Mazarin, se fiant à son goût, le chargeait volontiers de ses recherches en matière d'art.

C'était un original. On s'en gaussait un peu dans ce milieu

peu enclin à admirer les œuvres de l'esprit. Il ne dansait point. Il se complaisait rarement à écouter les conversations puériles. Or, les femmes de tous ces financiers goûtaient les choses extérieures de la vie. Elles étaient, pour la plupart, galantes, considérant les plaisirs des sens comme les plus enviables. Parmi elles, des Réaux n'avait point de peine à glaner les anecdotes pittoresques. Deux sœurs, madame Aubry, femme d'un président à la Chambre des Comptes, et madame d'Orgeval, femme d'un maître des requêtes et la fille de celui-ci, une géante, promenant un visage large d'un arpent, lui fournissaient abondante matière de persiflage. Leurs maisons étaient de perpétuels champs de bataille. Sous le moindre prétexte, on en venait aux mains. Madame Aubry, de sa main en forme de battoir, pouvait renverser un homme d'un soufflet et ne s'en privait point. Pour peu qu'on la contrariât, elle s'armait d'une escopette.

Au bal, chez d'Orgeval, il restait toujours des morts sur le carreau. Les branles et les courantes finissaient par des échauffourées. Le logis, en souffrait. Un jour, au cours d'une de ces tueries, un combattant brisa un fort beau miroir.

— Monsieur d'Orgeval! cria, devant toute l'assemblée la matrone échauffée encore par les coups donnés et reçus, notre grand miroir est cassé; nous en avons pour cinq cents écus!...

Madame Aubert, femme d'un intéressé aux gabelles, montrait plus de valeur aux combats de l'alcôve qu'aux luttes de poings et de pieds. Madame de Querver, femme d'un receveur général, était si dévergondée que Bachaumont, ami de Chapelle et épicurien comme lui, délibéra un jour, avec quelques autres goguenards, de la faire « passer par les piques ».

Des Réaux méprisait un peu toutes ces péronnelles que l'or avait entraînées aux vices souvent crapuleux. Il séjournait le moins possible dans l'hôtel de son beau-père, préférant la compagnie d'êtres moins acharnés à la conquête des jouissances matérielles. Souventes fois, il s'en allait rejoindre, rue des Bons-Enfants, en l'hôtel de Mélusine où il logeait, Boisrobert, dont son frère, François Tallemant, lui avait procuré la connaissance.

Il passait dans son cabinet de gaillardes heures à écouter

des contes à rire. Le délicieux et cynique abbé, bien qu'il eût tout perdu en ce monde en perdant le cardinal de Richelieu son maître, et que beaucoup eussent déserté son logis où l'on ne récoltait plus bénéfices et emplois, conservait encore un bon groupe d'écouteurs ravis de l'entendre. Des académistes, Claude de Lestoile, Conrart, Jacques Esprit, Daniel de Priezac et un maître des comptes, Antoine Rossignol, vieil ami du poète, témoin de son ancienne gloire, formaient sa compagnie ordinaire. Tous habitaient la paroisse Saint-Eustache. De temps à autre, Michel Le Masle, prieur des Roches, jadis intendant de l'Éminentissime, venant de son lointain cloître Notre-Dame, grossissait l'auditoire.

Devant eux, Boisrobert pouvait s'abandonner sans contrainte à son humeur caustique. Les anecdotes coulaient de ses lèvres. Il racontait des épisodes de sa vie, comment il avait fui la Normandie, sa patrie où il fut quelque temps avocat, comment il entra, quoique huguenot, dans la familiarité du cardinal du Perron, suivit la reine de Médicis à Blois, connut Richelieu dans l'infortune et devint son favori.

Nul ne brossait mieux que lui un portrait. Des Réaux voyait, sous son évocation, rayonner le visage débonnaire du cardinal du Perron et la reine mère s'agiter dans la tourbe de ses conseillers italiens. Un Richelieu qu'il ne connaissait point, un Richelieu intime, dévêtu de sa majesté de parade, surgissait devant lui, avec ses défaillances de chair, ses colères, ses bouffonneries.

Successivement, Boisrobert éveillait tous les morts. Il ressuscitait l'image grise de ce père Joseph qui besognait dans le cabinet politique.

Il ne respectait guère les soutanes pourpres et violettes qui autrefois entourèrent son maître. Des ministres, hors Claude Le Bouthillier et Chavigny, il n'avait pas gardé bon souvenir. Abel Servien, lui devait son exil pour l'avoir voulu frotter. Il disait mille vilenies sur ce borgne préoccupé surtout de satisfaire aux exigences de ses passions. Sublet des Noyers, le cagot, qui brûlait et mettait en miettes les peintures et statues des maisons royales coupables de montrer quelque nudité, jésuite travesti en honnête homme, promenait partout, à son dire, une âme de valet. Bullion

surtout, avait emporté dans la tombe la haine de Boisrobert, car il était l'ennemi des gens de lettres, disposant du trésor et refusant de payer les pensions.

De son vivant, Bullion avait eu en Boisrobert un adversaire prompt à le ridiculiser. Sorti de rien, ce mafflu dut sa fortune à la comtesse de Sault. Il ne songeait jamais qu'à crapuler, manger, boire de grandes lampées de vin et vomir pour recommencer son orgie. Le poète lui avait fait réputation de profaner de ses dévoiements furieux toutes les demeures du roi et de l'Éminentissime.

Ainsi Boisrobert tenait à ses auditeurs la gazette burlesque du passé. Et pourtant, il regrettait amèrement ce passé où, conduisant les destinées de la littérature, il avait, animé d'un esprit de justice, distribué les faveurs selon les mérites et fondé cette Académie prospère où brillaient tant de rares esprits. Dans le présent, il souffrait de l'ingratitude humaine. Des gens, comme Balzac, qu'il avait comblés de ses bienfaits, le décriaient dans l'ombre. Si les ruelles le considéraient comme le directeur du royaume de coquetterie, si partout on recherchait son entretien, la cour lui faisait grise mine. Mazarin s'était refusé à lui rendre son emploi de favori. Or, comment un courtisan vivrait-il hors l'atmosphère de la cour?

Pour accroître son malheur, les dévots l'exécraient. Mille moines, assujettis à lui à cause de ses prieurés et abbayes, cherchaient à le ruiner. Récemment encore, le chapitre de Rouen ne l'avait-il pas interdit lui, chanoine, pour lui avoir adressé une requête en faveur de mademoiselle de Toussy, fille de la reine, indisposée par le bruit des cloches de Notre-Dame? Il avait dû comparaître devant ce chapitre rigide et faire amende honorable.

Commencés sur le ton héroï-comique, les entretiens de Boisrobert finissaient toujours sur le ton mélancolique. Le pauvre abbé ne se résignait point au seul rôle d'amuseur des ruelles. Quand ses amis le quittèrent, il était tout dolent, tout plaintif, semblable à une loque.

Sur la porte, des Réaux dit à Conrart :

— Notre Boisrobert est malade d'une vieille maladie dont il ne guérira jamais, malade de la lâcheté de la cour.

Conrart fit un geste évasif et ne répondit point. Il craignait

qu'en parlant, tant d'anecdotes qu'il venait de concentrer en sa mémoire ne s'évanouissent en fumée. Il se hâtait, désireux de gagner sa maison pour les fixer dans ses manuscrits. Rossignol partit d'un pas rapide. Lestoile voulut conduire ses compagnons sous une porte pour leur débiter à l'aise deux cents vers pesants qu'il avait écrits la veille; mais ils échappèrent poliment à cet extravagant fâcheux qui se croyait plus grand qu'Homère.

Des Réaux s'en alla en compagnie de Daniel de Priezac et de Jacques Esprit. Il n'aimait ni l'un, rencontré dans son enfance à Bordeaux, ni l'autre, connu par lui à l'hôtel de Rambouillet. Le premier lui apparaissait comme un pauvre sire, bon tout au plus « à marcher sur les crachats de son maître », l'autre, à demi oratorien, à demi coureur de ruelles, comme un médiocre intrigant, sans finesse et sans lettres. Priezac vivait encore dans une sorte de domesticité à l'hôtel Séguier. Esprit en était sorti pour une domesticité plus dorée à l'hôtel de Longueville.

Tous deux pouvaient le renseigner sur les mœurs de ce chancelier Séguier dont on apercevait le carrosse historié de blasons dans les rues de la paroisse Saint-Eustache et qui avait la réputation de ne pouvoir sortir son chapeau, collé sur sa tête, pour un geste de politesse. Il les interrogea avec adresse.

Priezac restait laconique, redoutant qu'une indiscrétion ne lui fît perdre son repos. Esprit, méridional exubérant, parlait au contraire avec abondance. A la suite du mariage scandaleux de Madeleine Séguier, fille du chancelier, avec Gui de Laval-Boisdauphin, fils de madame de Sablé, dont on l'avait quelque peu rendu responsable, les valets payant d'ordinaire les sottises des maîtres, il avait dû fuir le logis de son ancien patron, non sans rancune.

Il se vengeait de sa disgrâce par la médisance. Le chancelier et sa chancelière en étaient encore, à son dire, malgré leurs blasons ornés du manteau et des masses, à quémander aux généalogistes des aïeux présentables. Vaine, depuis que des princes avaient épousé sa progéniture gonflée d'écus, madame Séguier oubliait son grand-père serrurier, son père, valet chez le greffier Boileau, et enrichi avec lui dans les « partis ».

Pourtant elle conservait de ses origines une étrange humeur de grippe-sol et une rare salacité. Laide autant que fière, elle paya les amants quand ils se dérobèrent, puis elle en élut parmi les moines, résignés par destination à se contenter de peu.

Le chancelier, de son côté, descendait humblement d'un procureur et d'un avocat habiles à tripoter dans la finance. A genoux devant le ministre, il montrait partout ailleurs une furieuse vanité. Aucune louange ne lui paraissait exagérée et, s'il hospitalisait l'Académie, c'était pour en tirer quelque gloire présente et future. Il pensionnait les gens de lettres avec l'argent du sceau, obligeant ainsi le public à payer ses largesses.

C'était un rustre, vivant dans un hôtel doré avec une malpropreté épouvantable, faisant à table, de ses mains sales, dans son assiette, une capilotade de toutes sortes de mets, déchirant la viande comme un chien, se curant les dents à l'aide d'un couteau.

Hélas! Jamais personne, hors de Vannes-Matharel, avocat, son parent qui, un jour, lui reprocha toutes ses voleries et le cardinal de Richelieu qui, fort délicat, entreprit de lui donner, à table, une leçon de bien-vivre, n'osa enlever son auréole à ce demi-dieu.

Jacques Esprit ayant achevé sa diatribe au nez de Priezac consterné, laissa fuser un rire aigu. Les trois bons apôtres se séparèrent. Des Réaux n'oubliait rien de ce qu'il avait entendu au cours de cette journée fructueuse. L'histoire du chancelier surtout l'avait frappé.

Il haïssait ce fripon glorieux au visage si austère qu'on le pouvait prendre pour celui d'un honnête homme. Ses parents, les financiers, s'étaient plaints souvent de son incivilité. Regagnant son domicile, il se sentit brusquement en proie à la fureur poétique. Et presque sans le vouloir, il composa cette épigramme :

Qu'il est dur au salut ce fat de chancelier!
Cela le fait passer pour un esprit altier
Vain au delà de toutes bornes;
Ce n'est pas pourtant qu'il soit fier,
C'est qu'il craint de montrer ses cornes.

Le lendemain il en donna copie à plusieurs « freluquets de ruelles ». Il disait la tenir d'un tiers qui ne voulait pas être nommé. Il ne doutait pas qu'on ne la mît très rapidement sous les yeux de l'intéressé.

Dans son désœuvrement momentané, il prenait plaisir à ces espièglerie.

Laissant sa femme à ses propres divertissements d'active « balleuse » dans l'hôtel de son beau-père, livré à sa passion de connaître et de jauger l'âme de ses contemporains, il cherchait, avant de quitter cette paroisse Saint-Eustache si riche en originaux, à pénétrer tous ses mystères.

Au long des ruelles, il rencontrait toujours quelque bavard, qui lui donnait des nouvelles. Tantôt c'était Étienne Martin, sieur de Pinchesne, neveu de Voiture, contrôleur des cuisines royales, en route vers quelque débauche; tantôt le comte du Lude, le plus astucieux des coquets, toujours courant derrière quelque jupe, mourant à la fois de madame Scarron et de madame de Sévigné, si déterminé à profiter des occasions galantes, qu'il exigeait de ses valets d'être en même temps violons pour donner à toute heure la sérénade.

Parfois des Réaux s'abouchait avec des chimériques comme la Milletière, jadis condamné à mort pour son zèle huguenot et maintenant haï des moines pour son activité catholique. Il reprenait aussi contact avec ses anciens amis, Hugues de Lionne par exemple, devenu, sous Mazarin, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, ou avec ses anciens voisins, l'altière madame Roger entre autres. Cette bonne dame avait beaucoup perdu de sa fierté. Ayant peu à peu transporté dans la poche de ses amants les écus de son mari, elle se trouvait si incommodée qu'elle songeait à se retirer dans un couvent. Elle recevait néanmoins encore bonne compagnie. Les langues agiles tenaient chez elle la gazette de la rue des Petits-Champs et des rues avoisinantes.

Un commérage immense, désordonné, furieux, s'exerçait en cette paroisse Saint-Eustache où se mélangeaient gens de cour et riches bourgeois. Souvent des Réaux en était excédé. L'esprit des conversations reflétait en quelque sorte les mœurs de cette société : il se ressentait de la proximité des Halles.

Et il ne se manifestait pas seulement dans les ruelles, les bureaux d'affaires, les cabarets et les tripots. Aux heures même de piété, à l'église ou au Temple, on le retrouvait semblable, sans adoucissement.

Tous les dimanches, la puissante paroisse, peuplée des plus fastueux huguenots de la ville, se vidait quasiment. Les Tallemant et les Rambouillet dont les vieux tenaient le rôle d'anciens au Temple de Charenton partaient les premiers, emmenant dans leurs carrosses les ministres leurs amis, les Le Fauscheur, les Drelincourt, les Daillé. Des Réaux et sa femme les suivaient de près. Ils prenaient d'ordinaire avec eux le bonhomme Gombauld[1]. C'était une rude charité, car on ne savait jamais où le placer à cause de ses cérémonies; mais le pauvre académiste leur faisait pitié. Sur ses vieilles jambes, il n'eût jamais pu se rendre, à cause des intempéries et de la longueur du chemin, au lieu de dévotions.

Il en eût amèrement souffert, car il était huguenot à brûler. A cette époque même, il écrivait, pour sa propre satisfaction, des controverses contre des adversaires imaginaires.

Il commençait à tomber dans la sénilité. Il se croyait inspiré par Dieu, racontait ses visions, jurait que des commandements de l'extra-monde le contraignaient à composer des prières. Des Réaux déplorait de le voir tombé sous le joug de sa servante, Marie Dureau, fille assez bien faite, mais impertinente, le pillant jusqu'à le laisser sans ressources, chassant de sa maison quiconque lui portait ombrage. Gombauld ne se plaignait point de cette persécution. Volontiers, il faisait son panégyrique.

Des Réaux écoutait distraitement son compagnon, préférant, à l'entendre, contempler le spectacle environnant. Passé la porte Saint-Antoine, on enfilait la route de Paris à Genève et l'on s'engageait dans le bois de Vincennes. Cette route était couverte de carrosses, de chaises, de cavaliers et de piétons qui se hâtaient, obsédés par le harcèlement des mendiants. Beaucoup parmi ces religionnaires, manifestant une piété fervente, marchaient en chantant des psaumes. Beaucoup aussi n'allaient plus à Charenton que pour obéir

1. Jean Ogier de Gombauld, de l'Académie française, vieil ami de la famille Tallemant.

à une tradition. De carrosse à carrosse, c'étaient lutte d'élégance et de pompe, conversations mondaines, rires et minauderies. Des impies traînaient avec eux leurs mignonnes et, leur pressant amoureusement la gorge, au lieu de dire à Dieu les pures paroles du psaume seizième :

> Et *en ta main* est et sera sans cesse
> Le comble vrai de joie et de liesse.

ils chantaient irrévérencieusement :

> Et *en ton sein* est et sera sans cesse
> Le comble vrai de joie et de liesse.

Des vaniteux, pour montrer l'agilité de leurs « criquets », faisaient au milieu de la presse des courses furieuses, sans crainte de meurtrir au passage le piéton. Des goguenards se montraient, en le tournant en dérision, tel solennel benêt de province, monté sur un bidet de rencontre, et suivi d'une escorte de pages en livrée.

Toujours quand on arrivait dans le village de Charenton, il fallait s'attendre à quelque esclandre. François Véron, curé de ce lieu, ameutait ses paroissiens contre les huguenots. C'était un vieillard farouche, controversiste forcené, sans cesse parcourant la France en quête d'un combat de langue ou de plume. Il prétendait avoir réduit à merci tous les ministres, même les plus fameux, qui osèrent l'affronter. Ses pamphlets et ses opuscules couraient partout, imprégnés d'une ardente haine.

On le redoutait. Comme une vermine obsédante, il s'accrochait à la chair de ses adversaires. Les ministres voyaient toujours avec gêne apparaître jusque dans le Temple son visage auréolé d'une barbe d'argent. François Véron était si certain de les terrasser qu'il emmenait à sa suite notaires et témoins pour dresser procès-verbaux officiels de leurs défaites.

Des Réaux ne pouvait souffrir cet énergumène propulsé par une foi excessive. Pourtant il ne comptait point parmi les fervents du Temple. Les réunions du dimanche lui fournissaient plus souvent matière de risée que de méditation. Autour du Moulin de la Chaussée, au *Lyon d'or*, à l'*Echarpe blanche* à l'*Épée royale*, à l'*Arbalète*, auberges environnant l'immense bâtiment carré de l'Église réformée, les huguenots

fourmillaient. Par le corbillard et les coches d'eau, ils débarquaient, innombrables, envahissant peu à peu l'enclos du Temple, son cours, ses boutiques de libraires, ses cimetières et ses dépendances.

Parmi eux, des Réaux apprenait mieux que partout ailleurs les nouvelles. On en débitait de toutes sortes. C'était un barvadage terrible où se déchaînaient les ironies, les ressentiments, les jalousies. On commentait âprement l'actualité scandaleuse.

Ce jour-là, on visitait la chambre de deuil où le corps du maréchal de Gassion reposait, attendant une tombe. Cette chambre était tendue de draps funèbres en lambeaux. Des gens s'étonnaient qu'on fit une telle injure à l'un des hommes qui honoraient le plus le parti protestant. C'était une honte; mais nul n'y pouvait rien. Le frère du maréchal, le président Jean de Gassion, avait fait enlever les draps en bon état dont il estimait la location trop dispendieuse. Ce vieil avare, riche de 800 000 livres et héritier du défunt, abandonnait là la dépouille de l'illustre guerrier, se refusant à faire les frais d'une sépulture convenable.

Cependant la deuxième cloche avait sonné et la foule pénétrait dans le Temple. Il y eut un soudain tumulte, des cris. Un laquais qui s'enfuyait reçut maints horions. Cet impertinent venait de jouer à M. Bazin de Limeville, ancien, qui tenait à la porte du Temple la boîte des pauvres, un tour affreux. Connaissant la terreur qu'éprouvait le bonhomme au contact des chiens, il lui avait lâchement, par derrière, lancé une de ces bêtes entre les jambes. M. Bazin de Limeville était quasiment tombé en faiblesse, et l'on n'arrivait point à lui persuader que ce chien malencontreux n'était pas enragé.

Des Réaux s'amusait fort que l'on eût bafoué ce vieux ladre, mais il n'en dit rien à ses compagnons. Il entra dans le Temple aux voûtes peintes de sujets religieux. Ses parents, les anciens, siégeaient sur les bancs de distinction, autour du parquet surélevé, où le marquis d'Arzilliers, député général des Églises réformées, avait déjà pris place, à l'ombre de la chaire, environné des ministres, hauts seigneurs, ambassadeurs des nations protestantes. Il alla s'asseoir modestement,

avec sa femme et Gombauld, dans les galeries à gradins soutenues par des colonnes de pierre. Quelques querelles de préséance ameutèrent encore les uns contre les autres des dignitaires soucieux de conserver leur rang dans ce lieu d'humilité. Puis un lourd silence tomba.

Le service commençait. C'était un service ordinaire. On n'entendrait point de « prédicateur à trois broches ». Les lectures, les prières chantées, les mariages, la communion se succédèrent dans leur uniformité coutumière. Des Réaux voyait devant la table de bois ornée de son tapis brodé, bien des hommes, le front incliné, bien des femmes, la tête voilée, qui avaient grandement besoin de l'indulgence divine.

Et enfin le prêche commença. Sur la chaire était posé un sablier, précisant au ministre que son discours ne devait pas durer plus d'une heure. Ces ministres étaient des gens diserts, qui eussent parlé, comme une machine marche, sans prendre en pitié leur auditoire. Des Réaux les connaissait tous dans leur vie et surtout dans leurs œuvres. S'il témoignait quelque affection à M. Le Fauscheur, son ami, il redoutait singulièrement M. Charles Drelincourt, petit homme ridicule, affligé d'un terrible accent méridional, qui disait et écrivait des énormités. « O Dieu, disait-il, ayant lu sa *Consolation contre les terreurs de la mort*, ô Dieu, mon père, ce gros livre me fait plus de peur que la mort même. »

Non sans lassitude, des Réaux écouta jusqu'au bout l'homélie du pasteur, puis il s'en alla, suivi de sa femme et de Gombauld, déjeuner en la maison de Henry de Louvigny, mort récemment, mais dont la femme continuait, malgré son deuil, à recevoir les familles Rambouillet et Tallemant.

L'après-midi, ne se souciant pas de demeurer en ce village encombré par la foule, il s'empressa de rejoindre son carrosse. Gombauld manifestait le désir de demeurer. Il assisterait au catéchisme des enfants. Il était âgé; il avait le désir de se rapprocher de Dieu par la prière.

Des Réaux revint lentement à Paris avec sa jeune femme, heureux d'une solitude propice aux effusions. Élisabeth lui conta ses divertissements de ces derniers jours en l'hôtel de son père. Des coquets, dont elle se riait, l'avaient beaucoup entourée. L'un d'eux surtout, Armand Le Bouthillier, comte

de Chavigny, l'avait poursuivie d'une convoitise gênante.

La confidence déplut singulièrement à Des Réaux. Ce petit Chavigny, fils de l'ancien secrétaire d'État, chassait de race. Toujours on le rencontrait papillonnant autour des femmes, audacieux, cynique, poussant à l'extrémité ses desseins de conquête. Il portait malheureusement sur des épaules étroites un visage de Zangurzola qui prêtait à l'ironie et n'arrivait à ses fins qu'avec des gaupes.

Néanmoins des Réaux recevait un avertissement sérieux. Il n'était pas le seul à admirer le charme de sa femme. Il décida de la soustraire aux entreprises de « plumets » plus dangereux. Justement madame de Lestang annonçait la guérison de la petite Cateau. Le lendemain, sans regrets, il quittait la maison paternelle et la paroisse Saint-Eustache, heureux de retrouver son cadre harmonieux de vie, son beau jardin, ses livres, sa tranquillité....

ÉMILE MAGNE

COMMENT MEURT UNE CIVILISATION

On a vu mourir des empires, et même les empires sont d'autant plus mortels qu'ils sont plus grands. « Il y a, dit Montesquieu, de certaines bornes que la nature a données aux États pour mortifier l'ambition des hommes. » Mais la fin d'un empire n'est pas nécessairement la fin d'un monde, la fin d'une civilisation. Au contraire, la civilisation hellénique s'est miraculeusement répandue après le morcellement de l'empire d'Alexandre. La ruine de la civilisation antique après la chute de l'empire romain est un phénomène presque unique, au moins dans les temps historiques. C'est pourquoi il mérite particulièrement réflexion. « Les événements contemporains, écrivait Duruy en 1871 dans la préface du troisième volume de son *Histoire des Romains*, sont un enseignement même pour les historiens du passé. » Nul n'est plus pénétré de cette idée que M. Guglielmo Ferrero, qui n'est pas loin de croire que nous assistons, nous aussi, à la fin d'un monde et qui étudie *la Ruine de la Civilisation antique* à la lumière assombrie des préoccupations présentes.

***

Pourquoi l'empire romain est-il tombé? Et pourquoi sa chute a-t-elle entraîné l'effondrement de la civilisation gréco-romaine dont il était le cadre? Les deux questions sont liées, mais il y a bien deux questions.

On pourrait dire que l'empire romain est tombé parce qu'il n'a jamais eu le courage de son opinion. On a discuté à perte de vue sur la nature du pouvoir créé par Auguste et transmis par lui à sa famille réelle ou adoptive. L'empire est-il une monarchie, est-il une magistrature? Il est une monarchie, au sens propre du mot, puisqu'il est en fait le gouvernement d'un seul, mais il est une magistrature, au sens romain du terme, car l'autorité impériale n'est en droit ni absolue ni héréditaire. On a cru simplifier le problème en appelant « césarisme » ce régime hybride où le manteau troué de la légalité couvre mal la confusion illégale de tous les pouvoirs. C'est reculer simplement la difficulté puisqu'il reste à définir le césarisme. « L'empire, dit Littré dans ses *Études sur les Barbares et le Moyen âge*, fut une dictature avec une administration et des lois mais sans institutions. » Et il précise. « J'entends par institutions tout mode régulier par lequel les gouvernés interviennent dans le gouvernement qui les régit. » Il est difficile de mieux dire, mais il y a quelque chose de plus à dire.

Ce qui manque au césarisme, ce n'est pas seulement pour les gouvernés un mode régulier d'intervention dans le gouvernement, c'est aussi et surtout un mode régulier d'intervention dans la succession des gouvernants. L'empire n'a pas osé proclamer le principe de l'hérédité et il n'a pas voulu organiser le système de l'élection. De même, il n'a pas décrété la déchéance des anciens pouvoirs, tout en s'arrangeant pour leur refuser toute réalité. Rome conserve son Sénat, ses magistrats annuels, alors que l'empereur exerce leurs attributions, mais le fonctionnement réciproque de tous ces rouages n'est pas réglé et les doubles emplois comme les conflits sont inévitables. Gaston Boissier qui n'était pas un historien professionnel, ce qui explique certaines erreurs de détail, mais qui avait plus qu'aucun contemporain le sens de l'antiquité romaine, a très bien marqué la nuance : le pouvoir des empereurs, dit-il, était « mal limité plutôt qu'illimité ». La formule est à retenir. Elle exprime admirablement ce double caractère de l'autorité impériale qu'elle peut tout faire, mais qu'elle n'est jamais tout à fait sûre d'être dans son droit. De cette situation fausse vient la méfiance éternelle des empereurs

les mieux obéis, qui se sentent ou se croient toujours en butte à une opposition même quand il ne s'en manifeste aucune.

Des deux faiblesses inhérentes au régime la plus grave est malgré tout l'absence d'une règle de succession. La mort d'un empereur est toujours un moment critique, même quand elle n'ouvre pas une crise. Le principe que « le mort saisit le vif » ne s'applique pas en ce cas. L'empereur réunit en sa personne et à vie les pouvoirs civils et militaires jadis répartis entre un certain nombre de magistrats annuels, mais il les tient, au moins théoriquement, d'une délégation spéciale et directe qui lui a été conférée par le peuple à son avènement. Il n'y a pas d'empereur légitime pendant deux siècles et demi sans la *lex regia de imperio* que vote le Sénat à chaque changement de règne et que ratifient les comices au moins jusqu'à Vespasien. Pour ce dernier, nous avons sur une table de bronze qui est au musée du Capitole le texte de celle qui fut votée à son avènement. Le fameux tribun populaire Rienzi l'avait fait exposer à Saint-Jean-de-Latran pour rappeler au peuple qu'il était la source de toute autorité. Cette souveraineté du peuple était tout aussi illusoire à l'époque de Vespasien qu'au XIVe siècle : le vote des comices n'était qu'une formalité et celui du Sénat n'était guère davantage, mais le respect d'une formalité est malgré tout un hommage rendu au droit.

Sans doute la validation conférée par le Sénat est presque toujours la confirmation d'un choix auquel il n'a pas contribué. Le Sénat, docile sous les bons princes, est servile sous les mauvais. C'est l'adoption ou la sédition qui imposent généralement les empereurs. Les prétoriens, plus tard les légions, ont plus souvent disposé de la pourpre que le Sénat, mais il n'est pas cependant indifférent que tous ces empereurs créés par la force aient éprouvé le besoin de se faire légaliser dans les formes. C'était reconnaître que la force crée le fait, non le droit; c'était admettre que la légitimité ne résulte pas uniquement d'un coup de main réussi, d'un crime opportun ou d'une acclamation tumultuaire. Maximin, le meurtrier d'Alexandre Sévère, est le premier empereur qui ait cru pouvoir se passer de la consécration sénatoriale. Et comme son

règne ouvre la période de l'anarchie militaire, on ne peut pas dire que cette innovation ait été heureuse.

On voit facilement pourquoi. La collation des pouvoirs impériaux par le Sénat, si peu de garanties qu'elle pût offrir, avait au moins un avantage. Elle permettait, en cas de compétition, de discerner l'empereur légitime. Pour un peuple essentiellement formaliste comme le peuple romain, une formalité ne saurait être complètement vaine. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que l'absence de cette formalité était une cause de faiblesse. Beaucoup d'empereurs investis de ce minimum de légitimité ont été détrônés et massacrés, mais les autres l'ont été tous.

M. Ferrero est peut-être trop enclin à donner au rôle politique du Sénat impérial une importance qu'on ne lui attribue pas d'ordinaire, mais il n'est pas douteux que l'anarchie s'est accrue et que la décadence du régime s'est précipitée du jour où les derniers vestiges de l'ancien principe d'autorité ont disparu sans qu'on eût trouvé rien d'efficace à mettre à la place.

***

Ce n'est pas qu'on ne s'y soit pas efforcé. Un homme comme Dioclétien, qui n'est pas seulement un soldat heureux, sentait bien que l'autorité a besoin de support. Si la force seule décide de la succession au trône, c'est la guerre civile en permanence, car on peut toujours en appeler d'une défaite. Malheureusement la sanction du Sénat est inopérante, car le Sénat, à la fin du IIIe siècle, n'était plus qu'une ombre. Même sous la République il n'avait jamais eu qu'un rôle indéterminé. C'était un corps consultatif, dont les magistrats n'étaient pas officiellement forcés de prendre l'avis et qui ne pouvait s'assembler sans être convoqué par eux. César, lors de son premier consulat, affecte de ne jamais le réunir. Le Sénat dispose d'une autorité considérable, mais presque uniquement morale. De cette autorité morale il ne restait rien. Il n'y avait plus à la curie ni grands noms, ni traditions. La vieille aristocratie s'était raréfiée par le jeu combiné des proscriptions, de la délation, de la stérilité, de la désertion

des charges publiques. Il ne survivait que 200 *gentes* nobles quand Vespasien, pour ranimer ce grand corps, pépinière indispensable des hauts fonctionnaires, dut appeler de toutes les provinces un millier de familles des plus notables, qui furent partagées entre l'ordre sénatorial et l'ordre équestre. Et ceci se passait en 73, guère plus d'un siècle après la fin de la république, puisque la bataille d'Actium est de 31 avant J.-C.

Une nouvelle application de ce remède héroïque était à peu près impossible, deux cents ans plus tard, à l'époque de Dioclétien, car toutes les réserves de l'empire en hommes cultivés, nourris de Tite-Live, pénétrés des traditions qui avaient fait si longtemps la force de l'État romain, étaient épuisées. On ne trouve plus, même au fond des provinces, de ces bonnes familles, fidèles à la vieille culture, fières du titre de citoyen dont personne ne sent plus la grandeur depuis que tout le monde le porte. Les empereurs, tout les premiers, sortent de milieux à peine romains. On avait encore remarqué que Maximin parlait mal et difficilement le latin; c'était devenu chose courante depuis que les provinces orientales et danubiennes avaient été appelées comme les autres à fournir des augustes et des césars. Une société en baisse ne peut continuer indéfiniment à vivre sur les idées morales, politiques et religieuses qui ont fait la gloire du passé, quand elles n'ont plus d'écho dans les nouvelles couches.

Dioclétien se trouve donc amené à chercher pour la légitimité impériale une autre base que la consécration périmée du Sénat. Il la demande au pays des grandes monarchies despotiques, au pays d'Orient. L'empereur devient une divinité, et son caractère divin se transmet par la naissance ou par l'adoption sans aucun besoin de consécration de la part des sujets. Ce n'est pas absolument nouveau. Le culte de Rome et d'Auguste remontait aux débuts de l'empire, et l'apothéose était dès lors le couronnement des règnes utiles ou glorieux. Mais tout cela était resté abstrait. Seul un fou comme Caligula avait songé à trôner à côté de Jupiter. Auguste vit simplement, à la manière des vieux Romains, vêtu de la laine filée par sa femme, sa sœur ou sa fille; sa maison est ouverte à qui se présente; il va dîner en ville sans

escorte. Le vieil esprit gréco-romain répugnait à ces prosternements, à ces adorations, à ce protocole emphatique dont les monarchies asiatiques s'étaient toujours entourées.

Aurélien avait eu déjà une idée analogue à celle de Dioclétien, quand il avait proclamé religion d'État le culte du Soleil, forme romanisée du culte oriental de Mithra. Le mithraïsme avait à ses yeux l'avantage d'enseigner que les monarques sont d'émanation divine, qu'ils participent aux attributs de la Providence, que leur pouvoir est de nature mystique et que l'obéissance qui leur est due a un caractère sacré. La tentative avait médiocrement réussi, puisque Aurélien avait été assassiné comme un simple mortel et que le Sénat avait été invité par l'armée à désigner son successeur. Mais ce sursaut du traditionalisme expirant n'avait été qu'un accident. On était retombé tout de suite dans le militarisme tempéré par le meurtre qui prépare le Bas-Empire, et l'absolutisme théocratique de Dioclétien pouvait espérer, une douzaine d'années après Aurélien, trouver un terrain moins réfractaire.

L'obstacle en effet allait venir d'ailleurs. Le vieil esprit romain ou même gréco-romain n'avait pu résister à la contamination orientale. Architecture n'ayant plus pour ambition que le colossal, œuvres d'art qui visent à l'effet aux dépens du goût, religion de plus en plus imprégnée de superstitions asiatiques, cérémonial de plus en plus chargé d'adulations, tout cela était la négation de la civilisation classique. Isis et Mithra avaient plus d'adorateurs que Jupiter Capitolin. L'Oronte de Syrie se jette dans le Tibre, disait déjà Juvénal. Maintenant ce n'est plus un afflux, c'est un débordement, c'est une inondation d'Orientaux. La fierté du Romain de vieille roche, celle même du paysan du Danube, s'est évanouie. Dioclétien aurait réussi s'il n'avait eu à lutter que contre les fantômes du passé. Mais ses prétentions théocratiques vont se heurter à un sentiment nouveau, au sentiment chrétien, et ici la résistance sera invincible parce qu'elle a pour réduit la conscience.

Le christianisme n'était pas systématiquement ennemi de l'empire; il regarde plutôt la forme du gouvernement et la personne des gouvernants comme des contingences secon-

daires qui ne l'intéressent ni ne le concernent. Il s'écarte des fonctions publiques parce que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde et que les joies et les vanités de la politique sont bonnes pour les païens qui n'ont pas d'autre espérance. D'ailleurs l'exercice des fonctions publiques n'est pas compatible avec la pureté de la foi puisqu'il entraîne la participation à des cérémonies entachées d'idolâtrie. Les chrétiens ne se révoltent pas contre les empereurs parce que la résignation et l'obéissance sont des vertus évangéliques, et même d'autant plus méritoires que les empereurs sont plus mauvais. Ils s'abstiennent simplement de tout ce qui mettrait en conflit leur devoir d'état et leur devoir de chrétien. Ils sont pour le régime des sujets soumis à condition de n'être pas ses serviteurs. Cette attitude avait pu suffire jusque-là sauf à quelques périodes plus critiques qui se reconnaissent aux persécutions. Mais l'empire de Dioclétien, le Bas-Empire, demandait plus. Dioclétien prenait le titre de Jovius, Maximien celui d'Herculius, l'armée prêtait serment par leur nom; ils étaient de la famille des dieux, *a deis geniti et deorum genitores*. Les chrétiens se souciaient peu qu'ils portassent le diadème, mais ce diadème a des rayons solaires, emblème du dieu suprême de l'empire; ils refusaient de se prosterner devant ces rayons sacrilèges et de rendre à César ce qui n'est dû qu'à Dieu. Et comme les chrétiens sont maintenant légion, leur refus de s'incliner, fût-il passif et muet, conteste et enlève pratiquement à l'autorité impériale la légitimité qu'elle attendait de son caractère divin.

Quand l'empereur devient chrétien, il renonce forcément à légitimer son autorité par un caractère divin. Mais comme il ne trouve pas autre chose à mettre à la place, le Bas-Empire chrétien est tout aussi troublé, déchiré de guerres civiles, ensanglanté par les tragédies de palais que le Bas-Empire païen. L'empire chrétien n'a pas sauvé l'empire romain. Les maux dont il mourait ont continué leurs ravages : dépopulation, ruine économique et morale, désertion du service militaire, recours forcé mais imprudent à des contingents barbares, impossibilité pour un seul homme de gouverner tout l'empire et impossibilité pour plusieurs de régner d'accord, enfin absence d'une règle de succession reposant sur un prin-

cipe universellement reconnu. Dans ces conditions, l'empire devait succomber. Reste à savoir pourquoi sa chute est en même temps la ruine de la civilisation antique.

***

Une première remarque s'impose. Ce qui s'est écroulé, c'est l'empire d'Occident, et avec lui la civilisation en Occident. L'Orient conserve son empire, et, pendant mille ans encore, Constantinople reste l'asile prestigieux des lettres, des arts et des sciences. Ce qui s'est effondré, c'est bien l'empire romain et la moitié de la civilisation antique qui est proprement latine. Constantinople devient purement grecque et le foyer intellectuel qui s'y maintient est un foyer hellénique. Cette différence de destinée et la divergence de culture qui en résulte s'expliquent. Certes l'empire d'Orient avait les mêmes vices, souffrait des mêmes maux, était en butte aux mêmes menaces que celui d'Occident. Mais le principe de l'autorité y était moins atteint. Le spectacle d'une monarchie de modèle asiatique n'y choquait ni les instincts ni les habitudes des populations. La disparition des traditions et des derniers vestiges de la République romaine n'y créait pas un vide. Le Sénat n'avait jamais résidé à Constantinople. Cette jeune capitale, créée par la volonté d'un empereur, n'avait pas de passé à oublier.

A côté de ces raisons d'ordre sentimental, qu'il ne faut ni méconnaître, ni exagérer, il en est d'autres, d'ordre plus matériel, dont l'influence n'est pas moins agissante. Constantinople, par sa position exceptionnelle, est imprenable pour les barbares, du côté de la mer parce qu'ils n'ont pas de marine, du côté de la terre parce qu'ils n'ont pas de matériel de siège. Eussent-ils une flotte que le port peut être fermé par une simple chaîne de 250 mètres de long. En outre les barbares d'Occident sont de vrais barbares, toujours en quête d'une brèche à la frontière, toujours prêts à changer d'habitat. L'empire perse, qui est le principal ennemi en Orient, est un État stable, organisé, qui dispute à l'empire byzantin quelques provinces mitoyennes, sans songer ni à se déplacer ni à se transplanter. Quand il combat le « basileus », il s'attaque à

l'épiderme, il ne vise pas le cœur. Au contraire les Germains descendent en Italie, prennent Rome avec Alaric et Genséric, passent le Rhin par nations entières, et leur plus grand désir est de s'installer dans le pays occupé. Ce que nous appelons la grande invasion des barbares, les Allemands, qui connaissent bien leurs ancêtres, l'appellent la grande migration des peuples (*Vœlkerwanderung*).

Tout cela n'est pas opposé à la thèse de M. Ferrero sur le rôle joué dans la crise finale par l'incertitude sur la légitimité de l'autorité et sur sa transmission. Mais cette thèse a besoin d'une glose. Trop étroite pour expliquer vraiment la chute de l'empire, elle explique encore moins la chute de la civilisation.

Les Barbares qui s'établissent dans l'empire d'Occident, plutôt en alliés qu'en conquérants, n'avaient nullement la haine de la civilisation antique. Ils en avaient au contraire l'admiration. L'idée de la détruire systématiquement n'est venue à aucun d'eux. Même le farouche Attila, qu'on nous peint sous les traits d'un aveugle « fléau de Dieu », n'est pas incapable d'en sentir la grandeur. Il a sa chancellerie grecque et latine, et l'ambassadeur grec Priscus, dont le récit de voyage nous est parvenu, raconte qu'il vit dans son ring sauvage de Pannonie, un Grec de distinction qui se trouvait mieux chez les Huns que dans son pays natal. A plus forte raison, les rois germains, plus ou moins frottés d'un peu de grec ou de latin, se piquent de n'être pas des barbares au sens moderne du mot. Alaric épargne Athènes en considération de son passé, et s'offre le plaisir d'y passer vingt-quatre heures en simple touriste. Théodoric en Italie répare les monuments historiques, porte la pourpre impériale, fait élever à la romaine sa fille Amalasonthe, harangue le Sénat, protège d'abord Cassiodore et Boëce. Les rois Wisigoths font de leur cour de Toulouse un centre plus germanique, mais se parent de titres romains et protestent de leur fidélité à l'empire. Il n'est pas jusqu'aux Mérovingiens qui ne se piquent de culture romaine. Caribert se targuait d'être jurisconsulte; Chilpéric faisait des vers latins : l'intention y était si la mesure n'y était pas toujours. Fortunat, à Metz, aux noces de Brunehaut et de Sigebert, récite un savant épithalame où les jeunes époux sont

comparés à Mars et à Vénus, et, s'il est peu compris, il n'en est pas moins applaudi. Si les barbares sont des barbares, c'est bien malgré eux. S'ils restent grossiers, c'est que l'empire n'est plus assez civilisé pour les dégrossir.

Nous touchons ici au point capital. Le monde romain n'est pas devenu barbare par suite des invasions, il était barbare avant l'arrivée des barbares. C'est par le dedans, non par le dehors, que la barbarie s'est inoculée et propagée. Le vernis de la civilisation antique a toujours été mince, surtout en Occident, et il s'était largement écaillé dès la fin du IIIe siècle. Seule une élite très brillante mais très fermée se transmettait le flambeau. De bonne heure, cette élite s'est raréfiée et a dû accepter dans ses rangs, comme nous l'avons vu, des recrues tirées de couches nouvelles. Ces parvenus ont d'abord cherché à se modeler sur les anciens, mais leur nombre n'a cessé de s'accroître à mesure que décroissait l'antique culture chez ceux qui en avaient gardé le dépôt. Dans cette société aristocratique où la civilisation ne florissait qu'en haut, presque tout ce qui était en haut a fini par sortir d'en bas. Au cours de ce mélange désordonné de races, de peuples, de mœurs, de religions, le niveau s'établit fatalement par en bas, et un peu plus bas à chaque génération. L'anarchie des esprits conduit à l'atonie de la pensée.

Il n'y a plus de vie intellectuelle que dans le christianisme, mais le christianisme est indifférent sinon hostile à une civilisation qui est pour lui avant tout le paganisme. Dans les *Martyrs*, Cymodocée, la fille d'Homère, peut devenir chrétienne sans renier les Muses; seulement, Chateaubriand n'est pas un père de l'Église. Saint Augustin, le plus lettré des chrétiens de son temps, nourri de l'âme antique, se désintéresse de ces préoccupations profanes. Il s'excuse de n'avoir jamais bien su le grec, ce qui indique surtout qu'il l'a oublié et qu'il n'a rien fait pour ne pas l'oublier. Toute la littérature classique lui paraît morte; la cultiver, s'y attarder, est un passe-temps indigne d'un homme qui pense et qui écrit pour dire ce qu'il pense. Il quitte avec soulagement les chaires officielles de littérature, de grammaire, de rhétorique, de philosophie dont il était la parure. Qu'importe la cité des hommes à qui ne voit que « la cité de Dieu » ? Et pourtant

l'empire était chrétien à cette époque. A la veille d'être assiégé par les barbares dans sa ville épiscopale, il professe la doctrine, qui eût à juste titre paru sacrilège à un Romain des vieux âges, qu'il est indifférent pour le chrétien de vivre sous un gouvernement ou sous un autre, d'obéir à l'empire ou aux barbares, pourvu que l'État ne l'oblige à rien d'injuste ou d'impie. Avec de tels sentiments, le christianisme, cause de faiblesse pour l'empire, ne pouvait être une défense pour la civilisation impériale.

Que lui reste-t-il d'éléments fidèles? En dehors du christianisme, toute l'activité est tournée vers les biens matériels, comme il arrive aux époques où la vie quotidienne devient difficile et précaire. On vit au jour le jour, et on ne songe à rien de plus quand le lendemain paraît gros de catastrophes. Il n'y a pas de civilisation sans un minimum de stabilité pour l'État et de sécurité pour l'individu. La vulgarité l'emporte, l'intelligence s'atrophie, et aussi la volonté de sauver du patrimoine intellectuel ce qui peut encore être sauvé. Même quand tout va bien, remarque M. Camille Jullian dans son *Histoire de la Gaule*, un immense empire éteint peu à peu la curiosité d'esprit. Il supprime les guerres, la concurrence économique, mais aussi l'émulation, la lutte pour le progrès. Sous l'empreinte commune et banale, les reliefs nationaux s'émoussent. La civilisation est en baisse quand tout le monde se croit civilisé parce qu'on ne fait plus d'effort pour l'être en effet. Et quand arrivent les temps d'épreuve, on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien derrière la façade.

C'est ainsi que Rome s'en va d'une maladie de la volonté, la dernière de celle que les vieux Romains eussent pu craindre. Même au point de vue pratique, le Bas-Empire n'est plus capable de rien. Plus de grands travaux d'utilité publique, ceux du passé ne sont ni continués ni entretenus, les affaires courantes restent en souffrance, la frontière de la civilisation n'est plus défendue. Le barbare est dans la place avant d'y entrer. Le monde antique a cessé de vivre, indique M. Ferrero, parce que son armature politique et militaire a cédé. Son armature morale aussi a cédé, ce qui est plus irrémédiable. Un monde ne peut survivre à ses raisons de vivre. La ruine d'une civilisation, c'est en apparence une ruine

matérielle, mais quand cette ruine matérielle se produit, il y a déjà quelque temps que la ruine morale est consommée.

***

En sommes-nous là, comme se le demande M. Ferrero et comme n'hésite pas à l'affirmer M. Wells?

M. Wells est un puissant et curieux imaginatif, mais il s'est plus intéressé aux « anticipations » qu'à l'étude du passé. Quant à M. Ferrero, il a le mérite rare et singulier d'avoir rendu la vie à l'histoire romaine, il en a révélé à nouveau toute la force civique. Il l'a écrite, non en professionnel de l'érudition, mais en « honnête homme » du XVIIe siècle. On croirait entendre Saint-Evremond. Sous sa plume alerte et originale, elle a retrouvé sa fraîcheur et pour ainsi dire son éternelle actualité. On ne saurait trop lui en être reconnaissant. Peut-être, — et c'est la rançon de l'intérêt qu'a redonné à ces questions sa manière libre et personnelle de les traiter, — peut-être n'a-t-il pas toujours assez résisté à la tentation de voir les choses anciennes sous l'angle des préoccupations modernes. Ses perspectives pessimistes sur le temps présent paraissent influencées par cet état d'esprit.

Il n'y a pas à nier les symptômes défavorables. Mais notre civilisation a une base plus large que la civilisation antique. Elle est moins aristocratique et n'a pas l'esclavage, d'où un équilibre mieux assis. Les classes moyennes, conservatrices et patriotes de nature et par éducation, forment la majorité dirigeante dans nos grandes démocraties dont l'antiquité n'a jamais eu l'équivalent. Rien de tel n'existe en Grèce, ni surtout à Rome, où l'on oscille sans cesse entre l'aristocratie, la démagogie et la tyrannie. A ceux qui se représentent le monde actuel comme un immense navire désemparé, battu de la tempête et faisant eau de toutes parts, telle qu'était la nef romaine au IVe siècle, on peut répondre que nous avons moins de constructions parasites sur le pont, moins de poids mort à fond de cale, et plus de bras au cabestan s'il faut jeter l'ancre de miséricorde.

A. ALBERT-PETIT

FEMMES

Que Paris était beau par ces derniers jours! La lumière était si forte et si éclatante qu'elle semblait dévorer la poussière. En passant les ponts, au-dessus d'une Seine copieuse et écaillée d'or, on apercevait les monuments si pleinement visibles, si puissamment ancrés dans le jour, si complètement enveloppés par la clarté glorieuse, qu'il semblait que jamais, jusqu'alors, on ne les eût connus aussi bien, tant ils paraissaient vraiment présents, vraiment arrivés. Le Louvre était réellement là, masse de majesté et d'histoire. L'Arc de Triomphe, au haut des pentes qui le surélèvent, s'imposait comme un autel offert par la Ville à ses destinées; il n'était pas jusqu'aux vieilles églises qui ne fissent un pas hors de leurs siècles; Notre-Dame, s'avançant, bénissait la journée de ses bras levés. Dans l'hymne immense de toutes ces présences surgissaient les arbres en fleurs. De petits jardins qu'on ne remarque pas d'habitude, débordaient sur la rue en haleines délicieuses. Dans les coins les plus tristes, les plus moroses, les plus bourrés d'êtres, on était accueilli par le souffle inattendu d'un acacia ou d'une aubépine, et l'on éprouvait la même surprise, à respirer cette odeur divine, entre les murs des maisons maussades, que si l'on eût pénétré dans une chambrée embaumée. C'est le moment où triomphe le marronnier, le plus urbain de tous les arbres. Certains étaient chargés de fleurs blanches qui reposaient comme des bougies sur la large bobêche des feuilles : d'autres offraient

leurs fleurs roses comme des bâtons de fard : toutes ces fleurs, d'un peu plus loin, ressemblaient, inclinées dans le même sens sur la masse épaisse des frondaisons, à ces petites flèches qui indiquent, sur les cartes, la direction des courants marins. De plus loin encore, l'aspect changeait; celui qui arrivait en auto à l'entrée du boulevard Saint-Germain, voyant la chaussée rétrécie fuir, devant lui, entre les pentes fleuries du feuillage, croyait entrer dans une vallée verte tachetée de neige.

C'est le temps où l'on voit le mieux les femmes; rajeunies par des robes claires, elles ressortent de la cohue obscure des passants, heureuses, presque insolentes, comme si elles sentaient que tout ce printemps les aide et les soutient. Elles sont à la proue de la saison. Elles rattachent l'homme moderne à la joie du monde. Elles sont comme des interprètes entre la nature et lui : d'un côté, elles touchent aux paysages, aux jardins, aux roses; de l'autre, au cœur de ceux qui les aiment.

Un de ces derniers après-midi, je me trouvais avec deux de mes amis dans le jardin des Tuileries. C'est un endroit qui me plaît, car, au milieu de la confusion de la ville, il reste noble et paisible; les statues qui s'y dressent, si elles ne relèvent pas toutes d'un art supérieur, gardent du moins des poses tranquilles, et n'ont pas cette agitation que nos sculpteurs prêtent aujourd'hui à celles qu'ils font, et qui ne convient pas à la dignité du bronze ou du marbre. Puis c'est une belle chose d'apercevoir, au delà des jets d'eau et des feuillages, l'Arc de Triomphe du Carrousel, joli et petit comme un bijou de la gloire, et autour de lui, derrière lui, les masses sérieuses du vieux Louvre.

Je me trouvai donc là avec deux compagnons que je demande la permission de présenter au lecteur, car j'ai coutume de converser avec eux et il les retrouvera peut-être plusieurs fois dans ces chroniques. L'un est un vieux gentilhomme dont je ne dirai point le nom et que j'appellerai seulement M. d'Autrefois. Rien n'est si charmant qu'un homme que la vie a instruit sans le flétrir et qu'un vieillard qui a gardé la force de travailler sur son expérience. La plupart ne font rien de ce qui leur est arrivé : leur passé est un amas de feuilles et de fleurs qu'ils laissent pourrir :

mon vieil ami, au contraire, sait distiller ce monceau dans les alambics de l'esprit, pour en tirer l'élixir où l'âme des jardins se concentre. Mon second compagnon était un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, au physique assez revêche, avec un lorgnon dont il essuie les verres à chaque instant, comme s'il était possédé d'une véritable manie d'y voir clair. Nous l'appelons l'Observateur. Il se flatte de n'avoir de parti-pris sur aucun sujet, et prétend que, pour peu qu'on soit saisi de la passion de connaître, il n'en est point d'autre capable de lutter avec celle-là.

Nous nous assîmes dans le vieux jardin et, comme nous avions commencé à parler des femmes, nous continuâmes. Nous nous demandions quels pouvaient être les principaux caractères de toutes celles qui s'en allaient par la ville, qui passaient autour de nous.

— « Mon Dieu, — dis-je, — il en est au moins un qu'elles ne me semblent pas près de perdre; c'est leur extrême plasticité. Regardez avec quelle facilité, quelle docilité, quelle conviction elles obéissent aux modes les plus différentes. Elles se donnent à celle d'aujourd'hui, elles ont oublié celle d'hier. Pensez à ce que serait la gêne et la gaucherie des hommes, si on les obligeait à s'habiller en seigneurs Henri II, puis en patriciens romains, puis en Chinois ou en Turcs. Les femmes au contraire se prêtent à tout, et elles deviennent, selon qu'on le veut, des Grecques de l'antiquité, des Persanes, des marquises du XVIIIe siècle. On croirait... »

Mais l'Observateur m'interrompit :

— « Non, — me dit-il, — pas des marquises, pas des dames à vertugadins ni à paniers. Qu'il ne vous échappe pas que le hasard de ces modes obéit à une tendance, celle d'échapper à toute contrainte, de se remettre en liberté; si changeantes qu'elles vous paraissent, elles laissent voir un goût et comme une nostalgie de sauvagerie. »

— « Je le croirais assez, — dit M. d'Autrefois. — Vous savez qu'il est un point sur lequel nous nous sommes souvent accordés : c'est que le temps présent est à la fois celui qui manque le plus d'une tradition et qui subit le plus d'influences. Tous les siècles du passé, tous les âges de l'histoire se sont ouverts : l'âme moderne vit dans des courants d'air.

La mode des femmes reflète naïvement cette confusion, ce désordre hanté de mille influences, ce désir d'échapper à toute discipline durable, qui font qu'en effet, avec leurs grandes boucles d'oreilles, leurs panaches, leurs ceintures lâches, leurs robes flottantes, elles ressemblent parfois à des sauvagesses charmantes. »

— Les femmes, — dis-je...

Un regard direct de l'Observateur m'arrêta. Il ne fait aucun cas des considérations générales et c'est lui qui fit un jour devant moi cette remarque, que je voudrais ne jamais oublier, que les phrases les plus insignifiantes sont presque toujours celles qui commencent par les plus grands mots : la vie, l'amour, la mort, les hommes, les femmes.

Il sourit en voyant que je ne poursuivais pas.

— « Si vous voulez bien, — me dit-il, — citons des exemples. »

C'est encore une habitude qu'il nous a donnée, afin d'éviter autant qu'il se peut, de parler pour ne rien dire.

— « Eh bien, — dit M. d'Autrefois, — soyez contents, voici un portrait : c'est celui d'une de mes parentes, dont je voudrais justement vous proposer l'image, comme celle d'une femme qui, moins encore par son âge que par son caractère, n'est déjà plus une figure du présent. Elle est toute sociale et toute mondaine. Je crois que la conversation est ce qu'elle préfère à tout. Prise dans un certain ensemble, j'estime qu'elle ne croit sincèrement qu'à la classe dont elle fait partie, et elle me fait comprendre l'orgueil immense et naïf, la suffisance ingénue de ces gens qui, ayant à définir le petit groupe social formé par eux, n'ont pas trouvé d'autre mot que celui qui désigne l'Univers et l'ont tout simplement appelé : LE MONDE! Elle a fait contracter à ses enfants les mariages les plus avantageux, les alliances les plus pompeuses, poussée, je crois, au moins autant par un sentiment décoratif des convenances que par le souci des avantages matériels. Elle est infatigable sur les parentés, mais, si ces petites questions la captivent, il n'est pas de grand sujet qui ne puisse la retenir : elle en est avide, et, si j'ose dire, elle les effleure avec passion : elle est aussi peu capable d'étude que susceptible de curiosité. Elle a hérité, en particulier, de cet ancien goût de la

société polie pour l'analyse des caractères et des sentiments, et je dois dire qu'on ne peut en avoir de délicats sans qu'elle le remarque et y soit sensible. Ses manières, vraiment excellentes, ne sont pas dépourvues d'une très légère affectation qui les souligne à peine, et les signale agréablement, car il serait dommage de ne pas remarquer tant de bienséance et de bonne grâce. Sa voix même n'a pas les sonorités profondes et les riches inflexions qui annoncent une grande puissance de sentiments, mais, nette, haute et un peu pointue, elle détache les mots, elle convient à merveille à la causerie. J'ai toujours plaisir, je l'avoue, à la voir arriver parmi les invités d'un grand dîner, avec sa tenue irréprochable, ses beaux cheveux gris dont chaque mèche est à son poste, une petite étincelle toujours allumée dans les yeux, un sourire affable accroché aux lèvres, et, dans son corset dont aucune jeune femme ne voudrait souffrir la rigueur, exposant aux yeux l'anachronisme noble et élégant d'une belle taille. »

— « En contraste, — dis-je, — permettez-moi de vous présenter le type le plus fascinant de l'élégante moderne. Elle ne fait point penser à des hôtels privés, à la société d'une ville ni d'un pays, mais seulement aux trains de luxe, aux *palaces*, aux montagnes, et à la mer : Ritz, Biarritz, Saint-Moritz. Au milieu des agitations de la vie moderne, elle est lente, tranquille, impassible. Sa présence magnifique ressemble à un miroir vide. Sa bouche et ses yeux sont arrangés sur son visage comme une joaillerie précieuse. Son goût pour les œuvres de l'esprit va tout au plus jusqu'à la faire paraître parfois dans quelque petit théâtre, mais, en dehors de ces excursions, son vrai cadre, ce sont les grands restaurants, les *dancing*, les *matchs* de boxe : là, piquée dans le brasillement du public, elle ressemble à ces planètes qui ne scintillent point, à ces mornes et splendides gouttes de lumière qu'on aperçoit parmi le fourmillement menu des étoiles. Elle n'a jamais l'air de s'ennuyer, ni de s'amuser : même la danse, lorsqu'elle s'y prête, ne colore son visage d'aucune expression visible de plaisir. Elle se montre, s'expose, se manifeste. On dirait que parmi tant d'effort, d'inquiétude et de fièvre, elle est là pour faire appa-

raître on ne sait quelle image de luxe, de repos, d'éclatante absence. Sous les yeux d'une foule, elle se regarde au miroir, se remet du rouge, révise et vérifie tranquillement sa beauté et, cela fait, elle obtient presque le respect, par l'indifférence glaciale avec laquelle elle traverse tous les désirs qu'elle a fait naître. Elle concentre si bien les regards qu'on ne remarque même pas les quelques hommes vernis et laqués qui d'habitude l'accompagnent. Son élégance est au delà de ce qu'on peut imaginer : mais rien, dans cette élégance même, ne paraît fait pour plaire et aiguisé à cette intention. Elle porte négligemment ses merveilleuses fourrures. Ses robes, certains soirs, font songer à ce que les reines d'Asie ont pu revêtir de plus fastueux, et, d'autres soirs, celle dont elle est revêtue, parmi les lumières, les perles et les diamants, ressemble à peine aux linges subtils d'une baigneuse. Ses mains, comme tout son corps, sont si admirablement soignées, que les émeraudes et les rubis de ses bagues n'arrivent pas à être plus rares que les ongles de ses doigts. Elle parle peu, et, le plus souvent, seulement pour jeter un ordre bref et distrait. Parfois elle rappelle simplement ce qu'on nous a souvent dit des femmes américaines, qui servent à étaler la richesse de leurs maris : mais parfois aussi, avec ses parures de bijoux auxquels s'ajoutent sa bouche et ses superbes yeux qui n'ont rien à dire, elle fait penser, dans sa nullité sacrée, aux antiques esclaves des temples, aux prêtresses, aux idoles qui concentraient sur elles l'admiration intimidée et éperdue de tout un peuple. Elle est comme ces fusées qui se détachent du tourbillon, du crépitement des feux d'artifice, pour aller éclore plus haut dans la froideur de la nuit; ou, plutôt encore, sa beauté ressemble à un coquillage admirable, lisse du plus riche émail, mais où l'on n'entendrait pas le bruit de la mer. »

— « Une autre image, — dit mon vieil ami, — et celle-ci encore du temps présent : il s'agit d'une de mes nièces, elle a étudié, pris ses grades, et elle continue : elle s'intéresse à l'histoire naturelle et particulièrement à la botanique. Tout ce qu'on peut dire sur les connaissances superficielles des femmes, sur la hâte qu'elles ont de s'en parer, ne saurait aucunement s'appliquer à elle. Elle sait précisément ce que c'est que de

connaître et que d'ignorer : non seulement elle ne parle point de ce qu'elle ignore, mais, le plus souvent, alors même que l'occasion lui en est offerte, elle dédaigne de parler de ce qu'elle sait. J'ai oublié de vous dire qu'elle a vingt-deux ans et qu'elle est jolie. Je crois que nous lui paraissons tous prodigieusement légers, et que si elle bavarde si peu, c'est parce que les mots ayant pour elle tout leur poids et toute leur valeur, elle les respecte par son silence. Il est certain que, pour ma part, je ne me permettrais jamais de lui parler aussi étourdiment que je le fais avec ses parents, par exemple. J'ajoute qu'elle n'a pas la moindre coquetterie, ce que j'admire beaucoup, mais ce qui me déçoit un peu, car, moi qui suis d'un autre temps, j'ai peine à reconnaître une femme, là où manque le désir de plaire. »

Nous nous tournâmes vers l'Observateur, en le sommant de nous apporter sa contribution :

— « Je m'excuse, — nous dit-il naïvement, — il me faudrait avoir mes notes. » Cependant il nous traça quelques crayons, aussi précis que possible, de plusieurs types divers, depuis les femmes pâmées qui semblent succomber sans cesse au poids de leur âme et qui ne vivent que dans l'emploi des superlatifs et des mots extrêmes, jusqu'à celles qui, alertes et résolues, comme resserrées pour le combat, attaquent la vie avec un courage au moins aussi dur que celui des hommes.

— « Sans compter, — dit M. d'Autrefois, — les types ambigus ou hybrides, celles qui, tout en se prévalant du nouveau système, n'essayent pas moins de tirer encore avantage de l'ancien. Je dînais l'autre soir dans une maison où je ne vais guère, chez un homme politique qui opère de prodigieux mélanges d'invités, et préside à cette confusion avec le sourire le plus satisfait. Il y avait là l'un de mes amis (il nous le nomma), vous le connaissez. Il a mon âge et je ne le vois jamais sans alarme, tant il me paraît démodé : ce n'est pas que l'âge l'accable, tout au contraire, mais il y a dans sa manière d'être guilleret, fringant et coquet quelque chose de si suranné que je tremble toujours de produire un effet semblable. A ce dîner, donc, il se trouvait à côté d'une fort jolie femme, froide et brillante, avocat ou médecin, je ne sais, mais qui exerçait une profession et qui, d'autre part, avait divorcé au moins une fois. Ce voisinage parut être d'abord tout

à fait du goût de mon ami. Il commença à causer de son air le plus sémillant et je compris, quoique placé assez loin, qu'il avait risqué quelques galanteries respectueuses. Elle tourna les yeux vers lui, le toisa, le jugea, le méprisa et l'exila par un regard sans recours. Lui, cependant, n'acceptait pas cet éloignement, il revenait à la charge; elle lui opposait son visage insensible, aux lèvres peintes, et, jusqu'à la fin du dîner, elle ne daigna point paraître touchée par une seule de ses paroles. Ils semblaient vraiment, lui et elle, appartenir à deux âges successifs et leur rencontre même n'avait pas de sens, paraissait absurde. Après le repas, je plaisantai mon ami sur sa déconvenue; il ne la nia pas :

— « Oui, — dit-il, — mais ce n'est pas juste. Quand on n'aime point les compliments des hommes, on ne s'arrange pas comme ça. »

Entraînés par la causerie, nous citâmes d'autres exemples et nous finîmes par être entourés d'images sans nombre; nous évoquions à la fois les oisives, les travailleuses, les receveuses des tramways qui font de leur autorité un usage si sec et si net, les femmes de chambre qui sont comme les parodies de leurs maîtresses, les jeunes femmes nettes et honnêtes, camarades alertes de leurs maris, et celles qui, affranchies de toute contrainte, n'ayant rien à craindre d'un époux occupé ou débonnaire, n'ont pas d'autre emploi que de faire tout ce qui leur plaît, et qui finissent par être tristes d'être trop libres.

Il n'est rien de plus particulièrement agréable que de se sentir ainsi environné d'images présentant des aspects différents et parfois contraires, rien qui préserve mieux du danger de conclure trop vite. Cependant l'Observateur avait commencé à essayer de résumer ces observations, quand, sans y penser, je l'interrompis. Tourné vers M. d'Autrefois :

— « Monsieur, — lui dis-je, — dans le monde que vous voyez changer autour de vous, si vous le comparez à ce que vous avez connu avant lui, pensez-vous qu'augmente ou que diminue le nombre des femmes qui ont ce qu'on appelle du charme? »

— « Mais, — me répondit le vieillard, — qu'est-ce que le charme? »

Je ne m'attendais pas à être ainsi questionné. Cependant

il y a de certains sujets sur lesquels chacun de nous est comme obligé de répondre : Un poète ne saurait se refuser à essayer de donner une définition du charme. Je dis donc :

— « Il me semble que si nous tentions de nous expliquer ce que nous voulons dire en employant un tel mot, nous trouverons d'abord que, lorsque nous disons qu'une femme a du charme, nous indiquons justement que l'influence qu'elle exerce sur nous ne peut pas être attribuée tout entière à des qualités que nous puissions définir. Une femme douée de cette influence mystérieuse est souvent moins intelligente ou moins spirituelle qu'une autre, qui n'a pas le même pouvoir; mais elle est plus persuasive. Ses paroles sont loin d'être celles qui ont le plus d'éclat, mais ce sont celles qui ont le plus d'écho. Elles nous paraissent plus vraies que celles que disent les autres. Cela est encore plus justifié pour ses silences. Il y a, entre les façons de se taire des êtres, autant de différences qu'entre les fruits des différents arbres; certains silences ne sont que des repos, des lacunes, des trous, des absences. D'autres, au contraire, comptent plus que les phrases entre lesquelles ils prennent place, ils en achèvent le sens, ils sont les vraies présences et les vrais visages du dialogue. »

« Un être charmant ne nous apparaît pas sur le même plan que les autres, et le plus souvent, nous le voyons comme en retrait. Il n'est pas de charme sans pudeur et sans pénombre; il n'est de présences charmantes que celles qui sont à la fois voilées et profondes. La plupart des gens s'agitent beaucoup pour nous éblouir, ils nous montrent toutes leurs qualités, sans du reste rien nous donner. Ceux qui nous charment en usent tout autrement : ils se parent bien moins et donnent bien plus : rien qu'en étant là, ils changent autour d'eux l'heure et les choses. Une jeune fille peut nous plaire parce qu'elle se rattache à la nature, qu'elle donne la main aux saisons. Le charme d'une femme est moins naïf : elle nous relie au monde des sentiments et des rêves; il nous semble qu'elle en vient, qu'elle va bientôt y retourner, qu'elle pourrait, si elle le voulait, nous y ramener avec elle. Il n'est pas de charme sans cette promesse d'ailleurs. Pour qu'un pareil ascendant s'exerce sur nous, il faut que celle qui nous le fait sentir garde à nos yeux le prestige du secret, mais qu'en même temps ce secret

ne nous inspire ni doute ni soupçon : il faut que nous soyons sûrs de ses trésors, mais sans en savoir le nombre, et que le sentiment de notre confiance égale celui de son mystère. »

Comme mes amis m'écoutaient avec leur bonne grâce ordinaire, je dis encore : « Un être ambitieux ou cupide, ou voué tout entier aux vanités mondaines, en un mot, tout social, ne sera jamais charmant : ils ne le seront jamais non plus tout à fait, ceux qui agissent, qui luttent, qui disputent : ils sont trop pris dans ce monde-ci, ils ne nous en promettent pas un autre. Il y a, dans le charme, une sorte de consentement, d'abandon, d'accord avec l'univers. Aussi est-ce la grande qualité féminine. Dans la nature même, ce qui nous donne cette impression, ce n'est jamais ce qui est achevé, fini, limité : c'est un fleuve qui s'échappe d'un paysage, c'est un clair de lune qui change les choses, et le bouquet le plus agréable sera toujours moins charmant que la branche fleurie qui pend dans le ciel et dont nous prolongeons à l'infini la ligne fuyante. »

— « Cette définition, — dit l'Observateur, — encore qu'elle soit incomplète et entachée des préférences personnelles de son auteur, renferme des éléments qu'on peut retenir. Si nous l'acceptons en gros, nous serons conduits à penser que le nombre des femmes douées de ce pouvoir presque magique doit plutôt diminuer : notre rage à tous, en effet, de notre temps, ou à presque tous, c'est de nous pousser en avant, de nous exposer, et nous ressemblons à des boutiques où il n'y aurait rien d'autre en magasin que ce qui serait à l'étalage. La qualité mystérieuse dont nous parlons ne peut se nourrir, au contraire, que de réserve, de rêverie, d'oisiveté, et aussi de lectures. Une femme n'aura tous ses enchantements que si elle a l'esprit orné et parfumé par les œuvres des poètes. Or, dans le tourbillon ou sont emportées celles qui s'amusent, elles n'ont plus le temps de rien : et quant à celles qui étudient, dans leur appétit scolaire d'apprendre, il leur faut quelque chose de plus lourd et de plus substantiel que les œuvres littéraires, de sorte que celles-ci risquent de rester sans lectrices. Ainsi l'on peut craindre... »

L'Observateur s'arrêta. M. d'Autrefois levait la main en souriant.

— Oserai-je, — nous demanda-t-il, — vous dire tout mon sentiment?

M. d'Autrefois a quelques vieux amis qui, de peur d'avoir à examiner les réflexions qu'il leur présente, l'ont taxé une fois pour toutes de pessimisme et, ayant ainsi assuré leur repos, ne se donnent même plus la peine de l'entendre. Mais il a mieux aimé supporter cette réputation que de renoncer au plaisir de penser : avec nous, cependant, il sait qu'il n'a rien à craindre; il poursuivit donc :

— « En voyant les changements qui se font autour de nous, je crains parfois que ce soit l'amour, tel que l'ont aimé les hommes de mon temps, qui ne disparaisse. Sans doute les êtres seront toujours attirés les uns vers les autres. Mais les exquises nuances des sentiments, leur complication, leur finesse, voilà ce qui risque de s'évanouir. Ce n'est pas naturellement que des amants ressentent des sentiments aussi rares, aussi délicats ou aussi aigus, que ceux des personnages de Racine, de Marivaux, ou des héros de Stendhal. Il y faut tout un ensemble de conditions, une certaine société, une vie préservée des soucis matériels, quelque oisiveté, quelque culture, et enfin une vocation. Les amoureux se plaignent de leurs maux, il ne faut pas trop les croire. Ils passent souvent plus près qu'ils ne voudraient de la guérison : mais ils l'évitent; car ils craindraient avant tout de retomber dans un état médiocre, de sortir de ce domaine enchanté où leurs peines, leurs regrets et leurs espérances les suivent comme autant de musiciens. Ce n'est pas sans quelque complaisance, n'en doutez point, qu'ils souffrent leurs douleurs merveilleuses. Analogue aux arts, condamné peut-être à décliner avec eux, l'amour se simplifiera comme tout le reste. Je ne vous cite pas la définition qu'en a donnée La Rochefoucauld, je vous en rappelle seulement les derniers mots : « après beaucoup de mystères ». C'est à ces mystères qu'on reconcera. Il n'y aura plus guère que des intrigues rapides, que des disputes que les plus impatients, les plus irritables, accentueront de quelques coups de revolvers. Il naîtra encore des sentiments violents, mais il s'en trouvera difficilement de subtils et de raffinés. Nous ne verrons plus guère que des romans abrégés et des passions de cinéma. »

Après un moment de silence, l'Observateur éleva la voix :

— « Les femmes, — dit-il, — deviennent de plus en plus actives : elles ont envahi le monde moderne : celui-ci ressemble à un tableau où il n'y aurait plus de monde qu'au premier plan. Elles s'y portent à leur tour. Les unes, comme les joueuses de flûte couronnées de roses qui incendièrent Persépolis en marchant derrière Alexandre, ont secoué dans les palais des Arts, dans les hautes demeures de l'intelligence la torche des émois et des passions. Renonçant à s'engager et à s'obliger, ne se gardant que la liberté d'appartenir à tous les instants, elles se font de leur faiblesse même un sujet d'orgueil. Mais à côté des bacchantes, il y a les guerrières. Celles-ci apportaient dans la vie une audace et une décision au moins égales à celles des hommes. Le même mouvement s'opérait dans toutes les classes. Dans beaucoup de ménages d'ouvriers, la femme était évidemment supérieure à l'homme, par son courage, son dévouement, son zèle, sa tempérance, la retenue de ses manières et de ses paroles. C'est elle qui sauvait et qui maintenait la continuité de la famille. Mais ces vertus des femmes tenaient moins à leur caractère propre qu'au plan social plus reculé sur lequel elles avaient vécu jusque-là. Elles les ont perdues en le quittant. Appelées, pendant la guerre, à prendre les occupations des hommes, beaucoup d'entre elles ont été comme envahies par les défauts de ceux qu'elles remplaçaient; elles ont pris le goût de jouir, de boire, de lésiner sur la qualité du travail : elles sont, elles aussi, devenues modernes. »

« Quant aux femmes qui étudient, le cas est assez différent. Elles l'ont emporté sur le gros de leurs rivaux masculins par leur assiduité sans distraction, leur appétit de science non point seulement individuel, mais atavique, car c'étaient toutes les femmes dont elles descendaient qui étaient en elles avides d'apprendre. Reste à savoir si elles pourront s'élever jusqu'aux qualités qui sont propres aux plus vigoureux des esprits virils. Quoi qu'il en soit, l'invasion féminine ne cesse pas de s'étendre : bientôt elles obtiendront leurs nouveaux droits. »

— « Y gagneront-elles vraiment », — demandai-je? — « Pour le moment elles profitent de ce qui reste aux hommes d'es-

prit chevaleresque, tout en jouissant des nouveaux avantages qu'elles ont obtenus. Mais il me semble qu'au fond elles ont tout à craindre de l'égalité. Elles ont besoin d'une société très artificielle, très savante, très civilisée, pour protéger leur faiblesse naturelle. Le jour où l'homme, affranchi de tout scrupule, ne les regarderait vraiment plus que comme des rivales, je crains qu'il n'exerce de nouveau sa brutalité et qu'elles ne souffrent plus qu'avant. »

Il me parut que M. d'Autrefois m'approuvait. L'Observateur fit un geste de doute :

— « En tout cas, — dit-il, — rien ne peut empêcher cette évolution. Les femmes sont entrées dans le cercle de l'activité universelle. Elles y perdront peut-être ce charme dont vous nous avez parlé, mais il n'est pas dit qu'elles en aient beaucoup de regret. Elles aiment mieux qu'on les prenne au sérieux. Vous ne sauriez croire combien certaines d'entre elles sont lasses de ces égards spécieux, de ces galanteries calculées, dont les hommes les ont si longtemps entourées. »

— « Elles ont tort, — répondis-je. — Car les égards dont vous parlez s'inspirent d'autre chose que d'une intention sournoise : il y entre plus que de l'estime, un respect sincère, et presque de la piété. Dans un moment où tout change, on voudrait sauver les femmes. Si l'on souhaite qu'elles ne fassent pas de politique, par exemple, ce n'est point parce qu'on les juge inférieures aux hommes, mais bien plutôt parce qu'on ne voudrait pas leur voir partager l'infériorité des hommes. Elles sont la dernière poésie du monde : sans elles l'homme serait déjà séparé de l'univers. Ce sont leurs gestes qui lui ramènent les paysages. Dans une vie où tout devient dur, elles représentent la dernière clémence : elles sont les conservatrices de l'âme humaine : Rien n'est si horrible que la médiocrité des hommes, car elle ne demande rien. Les femmes, même médiocres, sont au moins plus inquiètes. Elles ont gardé le goût d'adresser au sort de grandes demandes. Elles l'emportent, pour la plupart, en générosité sur les hommes : on ne peut rien leur présenter de grand qui ne les tente. Ce sont elles, le plus souvent, et non les hommes, qui ont empêché le génie d'être solitaire et qui l'ont accompagné à travers les épreuves qui lui étaient imposées. Les plus grands poètes,

Virgile, Shakespeare, ne sont eux-mêmes si complets que parce qu'une douceur féminine coule et abonde à travers leur œuvre. Le mal même que les hommes disent des femmes prouve tout le bien qu'ils attendent d'elles. Si, au lieu de songer à être elles-mêmes aussi pleinement qu'il leur est possible, ces reines de nos destinées n'avaient vraiment plus d'autre idée que cette misérable obsession d'égalité avec nous, ce serait vraiment à désespérer : bientôt le monde aurait perdu son parfum. »

Nous nous levâmes. La fin de l'après-midi était magnifique. Les vitres du Louvre, pleines d'un or enflammé, donnaient au vieux palais vide depuis si longtemps quelque chose de glorieusement habité, de plus royal que jamais. Nous fûmes bientôt dans la rue. Mes deux compagnons causaient, discutaient encore, malgré le bruit inclément des voitures qui couvrait leur voix. Pour moi, je regardais les femmes qui passaient, et je sentais fortement combien la plupart sont restées plus près que l'homme des sources de la vie; présentant hardiment leur petit visage sans réserve et sans mystère, elles ressemblaient, parmi les hommes fatigués, à des troupes plus fraîches qui venaient les remplacer. C'est la relève, me disais-je. Mais, parfois, dans cette multitude, d'autres femmes m'apparaissaient, plus secrètes, avec leur prestige d'inconnues, l'arrangement unique de leurs traits, qui étaient pour moi les signes d'un monde. J'aurais voulu connaître leur âme et leur histoire, et ce n'était pas sans un regret aigu que je les perdais aussitôt, comme des perles lâchées dans l'abîme.

ABEL BONNARD

LE DÉCOR DE LA VIE SOUS LE SECOND EMPIRE

« Le décor de la vie sous le Second Empire », quelle singulière idée d'en faire une exposition! Voilà ce que pensaient la plupart des gens, lors même qu'ils ne l'avouaient pas, en entendant parler du projet que le Musée des Arts décoratifs vient de réaliser. Des meubles capitonnés, du faux Louis XVI? Winterhalter, de petits maîtres anecdotiques et fades? Pourquoi ne pas laisser dormir ces « horreurs » dans l'oubli où elles sont tombées? Seules témoignaient plus de bienveillance quelques personnes âgées pourl esquelles tout cela est embelli par le mystérieux enchantement qui transfigure les souvenirs de jeunesse, ou des hommes encore jeunes qui, n'ayant rien connu du Second Empire, sentaient je ne sais quelle poésie se dégager de cette époque élégante et raffinée, sur laquelle il semble qu'ait régné la grâce féminine en la personne d'une souveraine jeune, belle et délicieusement parée. On s'explique que les autres jugent sans indulgence le décor Napoléon III : il y a une certaine distance où l'on est mal placé pour considérer le passé. Les choses qui ne sont pas encore suffisamment éloignées de notre « présent » restent associées à une vie quotidienne en général ennuyeuse et monotone; ce qu'elles ont de laid nous choque et nous cache ce qui ne l'est point. Pour les voir favorable-

ment il faut qu'elles aient eu le temps de passer par l'oubli et qu'elles soient redécouvertes par nous. Alors nous les regardons autrement : ou bien une sorte d'attendrissement sur ce que nous avons été nous ouvre les yeux, ou bien cette rêverie qui est possible seulement lorsque nous sommes assez loin d'elles pour que les détails s'effacent et que l'imagination puisse librement jouer. Je sens bien, quant à moi, que je manque du recul nécessaire pour goûter comme il faut le japonisme, le « modern style », les étoffes pâles, les fausses boiseries Louis XV et les manches à gigot des environ de 1900; dans vingt ans, ce mélange, qui me paraît hétéroclite et sans agrément, composera sans doute un style tout comme font aujourd'hui pour ceux de mon âge le capiton, les cabinets ornés de bronzes, le « Louis XVI Impératrice » et les robes à crinoline.

Qu'on ne dise pas que ce n'est là que de la « littérature », et qu'il faut voir objectivement : les grandes œuvres d'art (encore qu'elles soient soumises à la mode, toute l'histoire est là pour le prouver) peuvent nous toucher par des vertus éternelles, par une pure beauté; mais il est difficile d'isoler le mobilier, les objets d'usage de toute association d'idées ou de sentiments. On peut bien trouver dans leur construction, leurs mesures, une satisfaction de l'esprit, dans leurs formes un plaisir de l'œil, ils demeurent cependant obscurément liés à la vie dont ils sont le témoignage et l'expression; comment les juger indépendamment de cette vie, qui participe à la notion du style qu'ils représentent?

L'Exposition du Pavillon de Marsan montrera qu'il y a incontestablement un style Second Empire. Beaucoup de gens n'en avaient probablement, comme moi-même, qu'une conception assez vague; elle sera maintenant précisée. Entre toutes ces choses, si différentes qu'elles soient d'inspiration, on distingue une parenté; les ayant vues une fois réunies, quand on en rencontrera ailleurs d'analogues, aucun doute ne subsistera sur leur époque. Cela ne veut pas dire que ce style ait, au fond, beaucoup d'unité, ni qu'il soit très original et d'une beauté qui persuade invinciblement. Certes non. Mais il n'était pas sans intérêt de prouver qu'il existe et de faire voir ce qu'il fut.

Il révèle deux préoccupations dominantes : celle du confort et celle de la richesse. On le comprend sans peine. Le mobilier Louis-Philippe, quels que puissent être ses défauts, était confortable et c'est une qualité dont ne se passent pas volontiers ceux qui en ont goûté. Le nouveau régime n'avait pas de raisons d'en faire le sacrifice; l'Impératrice aussi bien que l'Empereur aimaient à s'isoler dans un cercle d'intimes; ils avaient vécu d'abord en simples particuliers; malgré l'apparat du cérémonial officiel, ils ne voulaient vivre ni comme Louis XIV, ni comme Napoléon Ier. Mais le décor dont s'entourait la monarchie de juillet était simple, il avait quelque chose d'austère et de bourgeois qui convenait mal à une cour devenue bientôt la plus brillante d'Europe : l'Impératrice Eugénie avait besoin d'un autre cadre que Marie-Amélie ou madame Adélaïde. Il est naturel qu'elle ait demandé aux architectes, aux décorateurs, aux ébénistes plus d'élégance et de richesse. Ceux-ci se trouvèrent en face d'une difficulté qu'on ne doit pas oublier si l'on veut équitablement juger leur œuvre. Sur quoi prendre modèle, et de quoi s'inspirer? Il est facile de dire aujourd'hui qu'ils ont rompu avec une tradition séculaire et porté un coup fatal à l'art décoratif. Mais, dans la voie où ils s'engageaient, où rejoindre la tradition? Les meubles Louis-Philippe dérivaient de ceux de la Restauration, nés eux-mêmes de ceux du Premier Empire; seulement ces meubles, avec des vertus de solidité, n'avaient rien de cette élégance et de cette richesse qu'on désirait. Force était de chercher ailleurs. Comme il est toujours difficile de faire du nouveau (l'art contemporain nous l'a bien prouvé), il est compréhensible qu'on ait pensé aux grandes époques de l'art décoratif français : la Renaissance, les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. Cela est d'autant plus explicable que, déjà sous Louis-Philippe, la restauration de Fontainebleau, la réouverture des appartements de Versailles, avaient ramené l'attention vers les styles anciens : les cabinets sculptés, le faux Boulle, le simili Louis XV datent d'avant 1848. Cependant des architectes de grand talent comme Lefuel, secondés par des artistes et des artisans habiles, auraient peut-être pu créer, avec le temps, un style original adapté aux besoins nouveaux, si le culte voué par

l'Impératrice n'avait décidé de l'avenir en achevant d'entraîner le goût vers l'imitation du XVIIIe siècle. Il y a des périodes dans l'histoire où la cour n'a que peu d'action sur le goût, d'autres où elle donne le ton; la séduisante beauté de la souveraine lui avait tout de suite assuré la royauté de la mode, la mode suivit ses préférences.

Lorsqu'on a l'occasion de consulter une série de documents datés, qui se suivent d'année en année, une collection de soieries lyonnaises par exemple, on constate dans les premiers temps de l'Empire un simple prolongement du style Louis-Philippe. Ce style, quoiqu'il ait adopté quelques modèles anciens, a plutôt interprété que copié; interprétation discutable, qui garde pourtant son originalité. Dès le mariage de l'Empereur, en 1853, la direction venue des Tuileries se fait sensible; mais c'est avec l'exposition de 1855, pour laquelle les industriels ont beaucoup travaillé, qu'apparaît nettement le style nouveau. La même évolution qu'on aperçoit dans les tissus, on la trouve dans les objets d'usage, dans l'argenterie, dans les meubles. Le mobilier noir incrusté de nacre qui décore un salon bleu au Pavillon de Marsan date du début du règne, il se rattache à ce qui se faisait auparavant; et en 1855, lorsqu'on prépare à Fontainebleau des appartements pour la reine Victoria, le style Renaissance de la chambre à coucher sent encore fortement la monarchie de juillet. Vers 1860, au contraire, ce qu'on fabrique ce ne sont plus guère que des commodes, des tables, des bureaux, en acajou, en bois de placage, en ébène, ornés de bronzes, de marqueterie et de Sèvres, directement inspirés du XVIIIe siècle. L'habitude que nous avons prise des modèles authentiques nous rend sévères pour ces imitations, en général mal proportionnées, trop lourdes, trop chargées d'ornements, tels l'immense meuble d'appui en bois de rose à médaillons de porcelaine qu'on peut voir à l'Exposition dans la salle tendue de damas jaune, ou le petit bureau, placé dans la même pièce, auquel le buste de Legouvé fait un si étrange couronnement. De telles choses sont indéfendables. Et quand il s'agit de productions à meilleur marché, faites avec bois ordinaires et des bronzes de mauvaise qualité, le résultat est d'une extrême laideur. J'avoue ne pas goûter non plus

le lit à colonnes blanc et or venu de Compiègne, avec ses guirlandes vaguement Louis XVI, son ciel de lit capitonné et sa grosse vilaine frange verte qu'on croirait dérobée aux rideaux d'une étude de notaire.

Outre que de pareils meubles ne sont pas beaux, ils sont l'expression d'une tendance fâcheuse qui n'existait pas avant le milieu du XIXe siècle ou qui, du moins, ne s'était manifestée que par des engouements passagers : le goût du pastiche. On ne crée pas du nouveau de toutes pièces, comme l'ont cru les promoteurs du « modern style » en bouleversant les formes traditionnelles ; on ne le crée pas davantage en empruntant aux styles anciens des éléments divers pour les combiner tant bien que mal. A cet exercice, la réflexion personnelle s'engourdit, l'imagination s'éteint, on tombe peu à peu dans une paresse d'esprit mortelle. Sans doute, le « Louis XVI Impératrice » n'est pas directement responsable des difficultés dont commence à triompher l'art décoratif contemporain. Vers la fin du règne de Napoléon III, le goût changeait déjà. Le surtout composé pour les Tuileries en 1867 par Froment Meurice n'est pas un pastiche. Les hôtels auquels travaillèrent alors les artistes les plus réputés et les plus habiles artisans, l'Opéra, sont le témoignage d'un mouvement nouveau. Est-il beaucoup plus heureux que l'autre? Ce n'est pas sûr. Je ne sais s'il faut préférer aux boiseries peintes de camaïeux clairs les énormes cartouches beige et or, flanqués de grelots et de pointes, des élèves de Garnier, ni aux ouvrages de Winckelsen et de Grohé les cabinets plaqués de bronze, d'ivoires et d'émaux de l'école de Fourdinois. Mais enfin, c'est autre chose, qui ne doit rien au XVIIIe siècle et qui, dès 1870, avait supplanté le Louis XVI impérial. On en veut tout de même à celui-ci d'avoir favorisé et mis à la mode une première fois ce faux ancien, ramené plus tard par la manie du bric-à-brac et dont nous avons aujourd'hui tant de peine à nous débarrasser.

Cela dit, et une fois entendu que la conception du style sous Napoléon III n'est pas à recommander, gardons-nous de nous montrer injustes pour le décor dans son ensemble. A côté de meubles très laids, il y en a d'autres qui, pour n'avoir pas grande originalité, n'en sont pas moins d'un excellent travail et agréables à regarder : sont-ils de proportions plus défec-

tueuses, d'un goût moins sobre qu'un cabinet de la fin du XVIe siècle, une boiserie Louis XIII surchargée de sculptures et rutilante de dorures, une table anglaise du temps de Charles II, une console vénitienne contemporaine de Tiepolo, ou même que tels sièges, admirés de tous, œuvres de Delafosse ou de Jacob? Pourquoi ici tant d'indulgence et là tant de sévérité? Ces meubles tenaient bien leur place. Les soieries, p'un ton soutenu, cramoisies, jaunes, vertes ou bleues, composaient avec l'or et les bois précieux une harmonie très somptueuse; les papiers peints à bouquets, les perses et les chintzs à fleurs d'une couleur si vive et si gaie faisaient, à n'en pas douter, avec l'acajou et les meubles capitonnés, des pièces charmantes. Je ne sais pourquoi on s'indigne contre le capiton; quand la forme en est bien étudiée et la couleur en accord avec l'entourage, le siège capitonné est parfait pour l'intimité : on y est à merveille. Dans la chambre à coucher, le cabinet, le boudoir, il suffit que l'architecture et l'ornementation ne gênent pas; ce qui est désirable c'est une « atmosphère » où l'on se plaise et le confort. Je suis convaincu que le salon rose de l'Impératrice aux Tuileries avec ses tentures pivoine, ses rideaux roses transparents, ses arabesques de roses différents avait beaucoup d'agrément, même si le plafond de Chaplin n'était pas un chef-d'œuvre. Et je connais à la campagne des chambres de ce temps où j'habiterais plus volontiers que dans l'appartement d'un grand nombre de mes plus fortunés contemporains.

Paradoxe? En aucune façon. Je crois qu'on se persuadera que le décor de la vie sous le Second Empire n'était pas « affreux », si, après avoir vu le mobilier et examiné les bijoux, les robes, on regarde sans parti pris les peintures et les dessins réunis au Pavillon de Marsan. Ceci complète cela. Qu'on aille de Lami à Guys, de Winterhalter à Tissot, de Baron à Stevens. Petit à petit aux choses mortes l'imagination rendra la vie; cela est nécessaire pour les bien juger. Pense-t-on que les objets du XVIIIe siècle, par exemple, auraient pour nous le même prix si une familiarité avec les peintres et les illustrations de l'époque ne les avait liés dans notre esprit, sans que nous le sachions, à la société pour qui ils étaient faits? A voir les bustes de Carpeaux, les portraits des femmes qui

entourent l'Impératrice, les aquarelles, les tableaux représentant les appartements qu'ornait leur présence et les endroits qu'elles fréquentaient, un lien s'établit entre ces meubles, ces objets divers; les disparates s'effacent; nous sentons naître en nous cette sympathie sans laquelle on voit toujours mal. Étaient-ils laids ces intérieurs que Lami nous montre d'une si chatoyante et si jolie couleur, auxquels Stevens sait nous faire rêver comme nous rêvons des salles aux murs clairs, dallées de noir et blanc, où nous conduisent Pierre de Hoogh et Metsu? Je suis certain que non : contre les critiques indifférents d'aujourd'hui les artistes qui aimèrent leur temps ont sûrement raison.

La promenade « picturale » que fera le visiteur lui procurera d'ailleurs d'autres plaisirs auxquels il ne résistera pas, si fortement qu'il soit prévenu. Il verra des Guys comme on n'en voit guère : *les Champs-Élysées, le Forcement des grilles du château d'Eu* montrent, chez celui que Baudelaire nommait le Peintre de la vie moderne, un sentiment exquis de la lumière et de la couleur. La série des Lami, fêtes, réceptions, courses, revues, est d'une variété et d'un èsprit qui raviront, et l'on y trouvera trois aquarelles faites à Londres entre 1850 et 1855, qu'aucune gouache encore n'alourdit, si fraîches et si transparentes que je donnerais pour elles presque tout le reste. On n'apprendra rien qu'on ne sache sur Courbet ou sur Ricard, mais on s'apercevra que Couture est autre chose que l'auteur des *Romains de la décadence*, que Cabanel et Dubufe ont assez grand air, que Winterhalter n'est pas toujours inconsistant et cartonneux; ses portraits de la Baronne de Bourgoing et de la maréchale Jurjewicz, bien préférables aux portraits mondains de nos jours, valent tout autant que beaucoup de Drouais, de Roslin et de Vigée-Lebrun qui bénéficient, je ne sais pourquoi, d'une excessive bienveillance. Quelques esquisses de peintres célèbres rappelleront que la décoration « officielle » n'était pas toujours mauvaise, qu'Ingres travaillait pour le Prince Napoléon, qu'à Delacroix était confiée une chapelle de Saint-Sulpice, à Chassériau, une chapelle de Saint-Roch et la coupole de Saint-Philippe-du-Roule, à Puvis de Chavannes, quoique jeune, les murs du Palais de Longchamp : *Marseille colonie grecque* et *Marseille porte*

de l'Orient, deux de ses plus beaux ouvrages, datent de 1867.

Les « petits maîtres » ne le cèdent en rien à ceux du XVIIIe siècle, au contraire. Voyez Isabey, De Dreux, Tassaert, Morin, Lewis-Brown, Plassan, Vidal, d'autres encore. On recherchera bientôt les œuvres de Tissot. Quant à Baron, c'est un peintre charmant : la toile qui représente M. Béjot et sa famille au château de Nointel, si agréablement composée, si joliment peinte et si amusante, résume toute la vie de la bourgeoisie élégante vers 1860; et comme elles donnent bien la sensation d'un beau jour d'été dans un jardin public, ces *Tuileries*, où les promeneuses en robes claires, à l'ombre des grands arbres, sont touchées çà et là par les rayons du soleil traversant obliquement les branches! Auprès des artistes en vogue, sont placés ceux qui débutaient alors ou ne connaissaient pas la gloire : Manet, Fantin, Renoir, Monet, Degas, Bazille qui, mort à vingt-neuf ans, promettait un maître. Dans la petite salle où ils sont groupés on passera de bons moments. Leur témoignage s'ajoute aux autres. Au décor inanimé la vision des peintres se superpose et demeure liée. Ce meuble, pour moi, devient inséparable du salon où Stevens a fait entrer une dame en cachemire rouge, une lettre ouverte à la main; cette robe claire, cette ombrelle m'entraînent à Longchamp : sous un ciel légèrement voilé, je vois la victoria attelée d'un alezan et d'un cheval bai, la nourrice et l'enfant dans la voiture, l'homme en gris sur le siège, les cavaliers au loin qui piquent de couleurs le vert de la pelouse, image fugitive et bien ordinaire de la vie, mais qui, grâce à Degas, reste dans l'esprit pour toujours.

PAUL ALFASSA

TABLEAUX DE PARIS

Rencontre. — Le soleil tombe en nappes lumineuses, éblouissantes, sur la vaste place bleue, régulière, majestueuse, évoquant les siècles d'ordre... Onze heures du matin, à la fin de mai. Rue de la Paix. L'heure féminine, où les visages ont toute la fraîcheur et l'éclat des soins qu'on vient de leur prodiguer. A cinq heures, qui est un autre moment féminin de la journée, ce ne seront déjà plus que des « raccords » sur les figures; les fatigues de la journée auront imprimé un pli que la nuance ocre, le rouge, ni la poudre, ne feront disparaître. Et puis, vers le milieu du jour, la femme de Paris — et l'on sait qu'il suffit à une femme qui vient de débarquer à la gare du Nord ou du P.-L.-M., d'avoir suivi le boulevard dans son taxi chargé de bagages, pour devenir, instantanément déjà, femme de Paris... — pense à trop de choses pour que ses traits offrent encore cette harmonieuse béatitude dans laquelle ils baignent littéralement, entre onze heures et midi. Tous les soins de la matinée ont été pris, donnés, reçus... Et ce n'est encore que pour elle-même, pour être belle, pour s'efforcer de le paraître davantage qu'elle est sortie; rendez-vous chez le couturier, la modiste, l'homme qui a inventé des méthodes, qui a retrouvé des *secrets* et qui masse, qui électrise, qui douche, qui pétrit la chair, la transperce de rayons bleus ou verts, enduit l'épiderme d'une pâte de feu, puis, lorsque le visage enflammé rougeoie, l'enduit à nouveau d'une crème, dans laquelle semble avoir coulé le lait de toutes les fleurs... Et c'est le résultat de tant d'essayages, de combinaisons, de gymnastiques, pollutions,

électrisations, crémages, vaporisations, dont se délecte l'homme qui a la bonne fortune de longer la rue de la Paix avant midi. C'est pour lui, d'abord, ce passant anonyme, dont la beauté glorieuse qui traverse le trottoir ne sait pas le nom, ne distingue même pas, tant son propre rayonnement l'éblouit, s'il est jeune ou vieux, pour lui que des millions ont été versés dès l'aurore dans les creusets de ces Cagliostros de l'épiderme, les cornues de ces Cavendish, ces Fourcroy, ces Berzélius, ces Orfila du miel de jeunesse, des eaux roses qui vivifient les tissus, des onguents qui pénètrent le derme, des kohols qui prolongent les yeux, allongent les cils, emplissent la sclérotique de lumière, donnent aux lèvres le velouté d'un pétale de camélia... Cet homme favorisé peut alors prétendre avec sincérité que toutes les femmes sont belles, jeunes, désirables — et les désirer...

Le soleil glisse en cascatelles dorées le long des façades où l'ombre insinue ses ramures de cobalt... Ces deux grands impressionnistes, le matin et le printemps, rivalisent à brosser un tableau transparent, aérien...

Drapée de mauve, ce mauve d'orchidées, de catleyas, qui ont été à la mode au temps où madame Sarah Bernhardt, Lalique, Clairin, Gallé, imposaient aux *royalties* de Buenos-Ayres et préludaient aux renaissances munichoises et aux décadences présentes, ce mauve qui sied aux cheveux blancs longtemps rougis mais qui ne rougissent plus, voici, courbée, environnée de voiles et de souples satins flottants, la belle madame X. Ce nom, dans mon enfance, résumait toute l'élégance, le roman à la mode, la psychologie, les vitrines de porcelaines, le petit salon où avaient défilé tant d'hommes célèbres ou qui le voulaient devenir et pour lesquels l'hôtel de la jolie, de la belle madame X. n'était qu'un barreau de plus à grimper, l'escalade d'un échelon doré...

Elle avance, argentée, mauve, rose, radieuse, elle aussi, pourquoi pas, dans ce matin de la fin de mai, un peu tremblante, les bajoues cernées de bleu, comme les façades souvent recrépites de ces couturiers dont elle a tant de fois gravi les étages, par tant de matinées comme aujourd'hui radieuses... Elle porte ses perles, des dentelles de prix et s'appuie sur une ombrelle d'argent... Elle a l'air d'un flocon de neige

artificielle qu'un savant d'outre-atlantique assurerait pouvoir transformer en pommier en fleurs ou en buisson de roses. Elle attend le déclic de l'appareil chargé de la métamorphose, mais elle l'attend... en vain. Cependant, comme le miracle pourrait peut-être se réaliser, elle ne cesse point de sourire.

Et voici, vêtue d'un tailleur de coupe simple, une jeune femme resplendissante de santé, beauté, jeunesse... Elle se trouve, au sortir d'une porte cochère, si rapprochée de la mauve passante que celle-ci ne peut manquer de l'apercevoir et la reconnaître.

— Bonjour, ma chère, que vous êtes ravissante, jolie... Que vous êtes belle! — lui dit-elle, — en lui serrant la main entre les siennes et le manche de l'ombrelle d'argent... — Que vous êtes belle, recommence-t-elle, indéfiniment, les yeux levés sur la jeune dame, qui sourit, un peu gênée..., qui voudrait faire aussi un compliment et qui, ne trouvant pas le mensonge souhaité, demeure souriante, délicieusement, dans sa beauté sereine, avec un air charmant de dire :

— Mais moi aussi, madame, je serai vieille un jour... vieille!...

***

Au Petit Palais. — Autre illusion, le sublime de l'imposture en art. Le miracle dans l'atelier. Clair de lune, jambes allongées, délicates, sveltes, Zéphyr et Psyché, à perpétuité, nymphes et Endymions... L'artiste ne sort point de son réduit sous le toit, il ne lève guère la tête que pour regarder son modèle, une belle fille dont l'épiderme ignore la souplesse que lui font acquérir le savon et l'eau; elle a l'aisselle fauve et les doigts de pieds peu soignés. L'homme penché sur la feuille de papier gris dessine, en pétrissant de la main gauche une boulette de mie de pain qui devient noire et grasse; auprès de lui, de méchants bouts de fusain, des crayons taillés, des bâtons de *sauce* noire écrasés... Tout ce qui environne le carton sur lequel l'homme penché travaille est sali, maculé, charbonneux, mélancolique, l'humble fils du tailleur de pierre, le dixième né, ignore tout confortable, toute élégance, tout semblant de luxe...

Cependant, sur le papier gris, la solide fille aux ongles noirs est devenue, par la grâce des tortillons, des morceaux de fusain, de la sauce écrasée avec la vieille estompe de peau, Psyché, une fois encore, déesse et grecque, impératrice de la nue, marbre dressé devant le noir chaos de l'Érèbe... L'ombre du clair de lune, c'est l'obscurité de la chambre, car le jour entre étroitement par la tabatière... Le travailleur ne quittera jamais cet atelier; même lorsqu'il sera devenu célèbre, c'est encore un jour de mansarde qui sera clair de lune...

La nature, le peintre ne l'a jamais regardée, — à quoi bon! Laissez Prud'hon à ses crayons, à sa « sauce », à ses tortillons, à sa crasseuse boulette de pain, que survole Zéphyr, comme au-dessus d'un cœur de rose cramoisie, les ailes courbes d'un papillon. On s'en apercevra bien, s'il s'avise de vouloir décorer un plafond. Il demeurera l'élève qu'il est resté toute sa vie et ne sera même plus prodigieux. C'est d'abord un Vinci de romance, qui s'efforce d'être d'autant plus suave que dans la rue le sang coule et puis c'est un Corrège de la Restauration. Otez l'habileté du *tortillon*, la *sauce*, si divinement employée, ôtez de l'horizon de ce séquestré, la Joconde et les Grâces de Raphaël, il ne restera que cette main habile, trop habile, qui fignole les passages de la lumière à l'ombre, avec une maîtrise jamais en défaut, ce parfait tortillonneur, ce Murillo des Galeries du Palais-Royal, qui aura peint trois ou quatre chefs-d'œuvre, dont le portrait de Joséphine, qui est au Louvre, et fignolé une quantité infinie de ravissants dessins d'élève, avec lesquels il a l'air de recommencer des exercices suaves, mais qui ne sont que des gammes paradisiaques, jamais un opéra.

***

Conversation. — Elle est en retard pour le déjeuner; les amis qui l'accompagnent sont arrivés pour la prendre, à 1 h. moins 1 /4 : elle n'était pas encore habillée, et même, elle tenait d'une main le récepteur de son appareil téléphonique, pour prévenir qu'elle ne pouvait pas venir, qu'elle était morte... Elle est là, souriante, l'arc de sa bouche grecque

remontant dans la joue, le visage légèrement baissé, les yeux grand ouverts, l'air d'une figurine retirée d'un hypogée et qui dégage le mystère des siècles accumulés... Pourtant, elle est vêtue de gris avec une recherche exquise et son chapeau est orné sur le côté de ces improvisations folles, qui flottent, ondulent, et qui menacent et caressent le voisin, lui dérobant tantôt le regard, tantôt le visage tout entier...

Elle s'est couchée à deux heures du matin, peut-être même plus tard, des amis l'ont entraînée à *Ta Bouche*, puis elle avait soif et ils l'ont emmenée au *Bœuf sur le Toit*... Mais le Bar était bondé et les jeunes poètes et musiciens d'avant-garde ont paru si surpris de voir entrer l'auteur du *Cœur Innombrable* et des *Vivants et des Morts*, qu'elle a préféré se faire conduire ailleurs. Au *So Différent*, elle a bu de la bière, c'était rue Caumartin, on dansait.

Avec sa volubilité coutumière, un bonheur inouï dans le choix des épithètes, un discernement miraculeux dans le torrent d'expressions que charrie son imagination et devant lesquelles elle ne choisit même pas, mais saisit immédiatement l'image la plus frappante, la plus colorée, la plus en relief, elle raconte sa soirée... Chemin faisant, elle peint, elle silhouette, elle égratigne, elle plane aussi, comme un jeune aigle, avec lequel elle offre par instants des réminiscences, puis elle descend du nuage, pour s'amuser ingénument d'une drôlerie de personne, car aucun ridicule ne lui échappe; mais, d'un léger coup d'aile, à un mot, un nom cité, elle repart, portée par un courant nouveau et l'on voit des regards émerveillés la suivre, comme un passage miraculeux dans la nue.

A table, où elle préside, la conversation ne sera guère qu'un monologue. On pense à ces gymnastes moulés dans la soie d'un maillot pailleté qui, debout, à l'aise sur la corde où ils se balancent avec grâce, dans les frises, reçoivent de l'homme en habit noir demeuré sur le plancher les boules d'or avec lesquelles ils jonglent. Les images impressionnent son cerveau comme les pellicules précipitées d'un enregistreur cinématographique. N'importe quel nom, n'importe quelle boule lui sont lancés qu'aussitôt elle improvise, retrouve dans cette mémoire frémissante et innombrable d'anciens clichés, qui se déroulent à l'instant et qu'elle projette dans

une lumière intense. Elle grossit certains détails, déforme des attitudes, mais tellement toujours dans le sens de la vérité, que l'auditoire ne s'en aperçoit pas; au contraire, ces métamorphoses deviennent indispensables, elles sont la propriété du génie qui recrée avec elles, une nouvelle vie, en marge de l'autre, mais qui sera la seule que les hommes connaîtront, et que, d'eux-mêmes, ils n'auraient point discernée.

Le repas terminé, avec son éblouissant monologue coupé de réflexions caustiques sur les plats, auxquels elle ne touche guère, vidant à grands verres une carafe d'eau, tandis que ses amis frémissent aux imprudences du dessert, on s'attend à ce que la frêle créature qui vient de fournir un exemple de résistance si surprenant, faiblisse, s'évanouisse presque. Elle s'est à demi étendue sur les coussins d'un vaste lit de repos couvert d'ancien velours vert à reflets d'argent qui lui fait un cadre harmonieux. Le cercle s'est reformé autour d'elle attractivement. Et la voilà, parce qu'on a parlé de feu de bois dans la cheminée, qui évoque le château de famille... Il semblerait qu'on feuillette les pages frémissantes des *Confessions* d'un Jean-Jacques du XXe siècle qui nous montre la jeune femme enivrée de vivre aux prises avec les rigueurs d'une tradition qu'elle aime cependant et dont elle sent le charme. Et l'on croirait entendre parler la contemporaine d'un passé beaucoup plus ancien, au temps du roi Louis XVI, dans les châteaux où l'on ne connaissait ni les calorifères, ni la lumière électrique, où l'on s'environnait de paravents dans un coin de salon, pendant les soirs d'automne...

Madame de Noailles parle de ces soirées où le vent se glissait sous les portes avec une émotion à la fois respectueuse et fantaisiste, en coupant son évocation de ces jolis gestes de mains qui l'environnent comme d'un col montant et d'exclamations, de « n'est-ce pas? » dont elle n'attend jamais la réponse...

On voudrait que cet observateur ironique et photographique, qui sourit et s'émeut si aisément, eût tenu quotidiennement son journal depuis l'enfance, que de pages admirables auront été perdues..., rien que sur cette époque où vivait, au milieu de ses vieux jardiniers, de son personnel fidèle, une grande dame d'un autre temps. Les pots de fleurs

mêmes, environnés de mousse et disposés dans les salons et qui ressemblent si peu à ceux des fleuristes d'aujourd'hui et qui étaient cependant les seuls que l'on connût, ont été regardés, notés, avec un œil de peintre et de poète...

Mais voilà que quelqu'un ayant lancé le nom de Francis Jammes, madame de Noailles raconte à présent, sans aucune transition, avec un bonheur égal d'expressions, sa visite à Orthez, à la nombreuse famille Jammes...

***

Opérette. — Petite salle, trop dorée, trop bleue, trop garnie, mais qui a son élégance, à la manière d'aujourd'hui. On y voit, mêlés dans le plâtre patiné, des femmes étendues et des singes accroupis : Directoire alourdi, Second Empire athénianisé, réminiscences munichoises, objet de mode, dans cinq ans à faire hurler; dans un siècle peut-être, amusant. Mais quels théâtres durent un siècle, à Paris!... Par miracle, quand ils se sont démodés, ils brûlent, si quelque banque n'est venue prendre leur place... Ici, l'incendie serait épouvantable; ce qui n'empêche pas le public de venir et revenir à *Ta Bouche.*

Amusement du jour, qui a ses abonnés, sa loge infernale, refrains que les lèvres emportent à la sortie, comme les bourdons et les abeilles s'éloignent d'un jardin, chargés du pollen des fleurs. Accords, bribes de couplets et de duos s'installent despotiquement dans le cerveau et l'on voit partir les gens comme allégés par une médecine salutaire. Une opérette comme celle-ci, qui verse du champagne dans l'organisme des spectateurs et les renvoie un peu lavés, filtrés, de leurs préoccupations quotidiennes, a sa nécessité, elle rend l'homme accessible à des visées meilleures et sème les idées roses, comme d'autres sèment le spleen.

Ma voisine se penche vers moi et me dit :

— Je pense que nos mères ont été enfantées sur des airs d'Offenbach, nous autres sur ceux de Lecocq ou d'Audran, la génération future le sera sur ceux de Christiné et d'Yvain...

De mon temps
On agissait tout autrement

chante madame Cheirel, qui est comme une Judic mêlée de Thérésa... Non, on agissait « tout pareil », seulement on se rendait à la Cascade, en effet, « à deux chevaux, pas davantage » et l'on va prendre le thé à Rambouillet, dans une 18-68, car même la force-chevaux des automobiles n'a plus la signification d'avant-guerre... Mais « les charmes du paysage » sont les mêmes et il y aura toujours des amants, c'est même la raison pour laquelle il y a des opérettes et des refrains, qui savent arriver au moment où on les attendait le plus. On se montre au petit théâtre de la rue Daunou, des dames du Faubourg le moins émancipé, des Argentines de beaucoup de millions, des premières de couturiers, des industriels et des jolies femmes de tous les mondes, et la morale de cette opérette, qui a éclipsé subitement toutes les autres, passées et présentes, ce sont ces couplets que l'on redemande chaque soir à madame Cheirel : « De mon temps! »... La Lisette de Béranger ne chantait-elle pas la même chose, et celle de Vadé l'avait soupiré avant elle... Et, bien plus loin de nous, déjà, le soir, au coin du feu, Ronsard voulut que Marie se souvînt d'avoir été belle.

Ce « mon temps », pareil à tous les temps, mais qui nous semble unique, parce qu'il était notre printemps, — par cette fin de mai où, dans la pénombre d'une chambre aux persiennes closes, un lys dégage, pour nous seuls, du creux aromatisé de son calice, tous les lys de près de quarante mois de mai défunts, devant les mêmes grappes de cythises du jardin, les mêmes derniers lilas et les glycines, ce « mon temps » c'est davantage que la petite larme qui peut monter aux yeux les plus secs... C'est notre jeunesse... En France, toutes les morales se sont chantées et l'on peut dire que le mot de toute fin n'a jamais touché un peu profondément le cœur des Parisiens, que s'il est assaisonné d'un air d'opérette!

***

Lola. — Un jardin de Paris sur le fond duquel le clair de lune jaillit d'un invisible tube de lumière au mercure, qui joue son rôle romantique à s'y méprendre, avec un mutisme éloquent, qui pénètre les spectateurs, non seulement

par le regard, mais par tous les pores de la peau. Dans le cercle de grands vieux arbres, les oiseaux se sont tus et ce qu'on pouvait deviner de dernières clartés aux fenêtres, entre les feuillages, s'est éteint. Devant le perron de la maison, dix personnes sur des sièges de jonc... On entend à une église sonner les douze coups de minuit, pendant que, sur le fond noir du ciel, les constellations tissent des toiles d'araignée d'un sycomore à l'autre. Étourdie par le clair de lune, une chauve-souris tournoie à grands cercles... Une fontaine s'égoutte dans la vasque. Un des quelques personnages en smoking dit, en montrant la futaie, à une jeune femme vêtue ou plutôt dévêtue de tulle blanc pailleté d'argent, et en rejetant au loin sa cigarette de tabac anglais :

— Un Bernardin de Saint-Pierre... de Chaillot.

La clarté qui n'est pas projetée dans les rayons jaillis du tube de lumière au mercure, se disperse de-çi, de-là, au seuil des grands rais d'ombre et fait scintiller une broderie de jais blanc sur une épaule ou le long d'une jambe, puis, les rangs d'un collier de perles sous une nuque blonde; un peintre a essayé de rendre ces atmosphères qui ne se prêtent à l'impressionnisme qu'à moitié et qui ont besoin de la main d'un presque enlumineur et d'un Prud'hon de la rue de la Paix : M. Louis Picard.

Spectacle improvisé peu avant le dîner, il a fallu courir après le guitariste et la gitane et, comme en ces soirs de la fin de mai, personne n'est libre, on a renoncé à téléphoner pour faire *in extremis* d'autres invitations. Mais, gitane et guitariste, qui partent pour Grenade demain, sont très demandés et ne pouvaient venir qu'après minuit. On patiente sous les arbres, qui ont emprisonné dans leur creux d'ombre la chaleur de l'après-midi. Puis, sur un coin de terrasse dissimulé par les branches vertes, le guitariste s'est mis à jouer... Cadix un soir pareil, parfumé de lauriers-roses... On entend des chuchotements entre les claies des persiennes; derrière les sycomores chargés d'odorantes grappes vertes, des lumières se sont rallumées aux fenêtres, discrètement, et la guitare, stridente ou assourdie, évoque dans le silence parisien des passages rythmés de couples. On entend les couacs d'une trompe d'auto dans une rue avoisinante... Puis, la

voix de la chanteuse qui s'est effacée, elle aussi, dans la pénombre, achève, avec quelqu'une de ces habaneras andalouses, qui mêlent à la sensualité, la nostalgie arabe, de nous transporter bien loin de Paris... Il y a le regret d'un amour ardemment combattu dans cette fièvre qui vient battre en s'élevant sous les feuilles d'un marronnier, au milieu duquel une fleur de corail rose se dresse avec des airs de perroquet du Brésil. Tout est en apparence impossible au misérable cœur enflammé qui bat dans la romance. La proie qu'il convoite à en mourir ne lui appartiendra jamais, ou bien, peut-être, pendant une heure, d'une nuit trop brûlante, suave, âpre, parfumée, il l'a possédée, sans espoir de retour. Et c'est à la fois comme toutes les amours permises et défendues dont le ressouvenir emplit le cœur, qui s'exhale là, au fond du patio, dans l'ombre oblique, au clair de lune, pour ces quelques Parisiennes, en robes légères, qui offrent leurs bras nus et leurs épaules et leur gorge et leurs jambes et leurs pieds devinés dans les bandelettes de petits souliers, qui ne sont plus que des sandales..., et qui apprennent sans doute, dans le secret de leurs âmes, aux accords de la guitare et de la voix, qu'il y eut de ces amours sombres et ardentes, brutales et passionnées, où le désir s'ensanglante comme d'une lame dorée retournée dans le cœur...

Mais la danseuse s'est habillée; la voici, mince, cambrée, légère, perchée sur de hauts talons noirs, les jambes emprisonnées dans un fourreau de volants de tulle bordés d'un ruban de soie, trop longue jupe qui forme derrière elle une queue aplatie et large, qui se soulève, retombe, dans laquelle elle se drape les hanches à pleines mains, qu'elle soulève d'un petit coup de jarret, puis laisse retomber et va rejoindre presque, en se renversant. Ses épais cheveux noirs massés sur la nuque, les tempes couvertes de petits peignes de celluloïd vermillon, puérile, importante, agressive, timide, emportée et soumise, piaffante, claquant des doigts, levant les mains au-dessus de la tête, les bras comme deux lianes dressées, les mains souples, courbées, ayant des frémissements de plumes d'autruche à la brise du soir, elle sait que le désir qui sommeille sous le plastron de l'homme qu'elle entend séduire a besoin d'être surexcité et tout à l'heure ne sera

peut-être plus contenu... Et elle se redresse, cambre sa taille d'une extrême flexibilité, montre ses dents sauvages, son sourire voluptueux et secret sous la lumière du tube de mercure, qui pleut sur ses sombres contours, comme une eau fine et bleuâtre. La gitane qui arrive de New-York, part demain pour Grenade, prendre part au concours du *Corpus Christi*, fête de danses, à l'occasion de la Fête-Dieu, mais elle reviendra, parce que M. Rouché l'a engagée pour danser une suite de Granados, à l'automne.

Lorsque la danse cesse, la dame qui vient de chanter avec une émouvante exaltation que l'on rencontre rarement chez une personne de sa qualité, lui dit en espagnol :

— Nous irons vous applaudir, à l'Opéra.

Alors, comme ivre de vanité, l'étrange créature se redresse et, la voix rauque, répond en français avec un mauvais accent presque canaille, qui brise net l'enchantement :

— Je vous prendrai pour femme de chambre.

***

Le Salon du « Tatafouillon ». — Ce barbarisme évocateur, créé par Théophile Gautier, je crois, pour symboliser les grâces encombrées du règne de Napoléon III, ne m'a jamais semblé mieux approprié qu'à cette exposition du *Décor de la vie sous le Second Empire* [1]. Elle donne le spleen avec ses chambres d'enfant, qu'on a eues, dans lesquelles venaient échouer ces fauteuils capitonnés, ces gravures bêtasses, encadrées de leur étroite baguette dorée et de grandes marges couleur plâtre... Elle nous restitue, pendant un instant, des profils de chers vieux visages refroidis par la mort et qui paraissent sculptés dans le marbre avant de se résoudre dans l'infini... Cette rétrospective, c'est comme le prélude d'une vente à l'encan, dans une demeure familiale, après que le petit-fils a fait des bêtises. Les objets du

1. Notre collaborateur M. Paul Alfana, conservateur adjoint du Musée des arts décoratifs, consacre d'autre part une étude à cette Exposition. Nous avons cru cependant pouvoir laisser ces notes dans la chronique où M. Albert Flament donne ses impressions sur la vie parisienne et se place à un autre point de vue.

XVIIIe siècle ou même du commencement du XIXe, ont appartenu à des individus qu'il nous est impossible de situer autrement que d'après leurs portraits, les gravures, les livres, la légende; pour le Second Empire, nous avons connu des femmes, qui n'étaient certes plus de la seconde jeunesse mais qui avaient été l'ornement de ces salons... La comtesse Edmond de Pourtalès, madame Bartholoni, la princesse Mathilde, la princesse de Metternich même et bien d'autres, encore aujourd'hui tout à fait de ce monde... Ces hommes du balcon du Cercle de la Rue Royale, par James Tissot, nous en avons jadis aperçu certains, dont les fils et les petits-fils ont pris la place... Malgré soi, on pense à la Cinquantenale que l'on fera, vers 1965, de l'époque de la Guerre 1914-1918...

Les femmes qui ont eu l'épanouissement de leur jeunesse, de leur beauté, dans ces décors, préféraient leur confortable à toute préoccupation artistique. Époque égoïste, douillette, qui voulait que ses sièges fussent capitonnés, que les murs fussent tendus d'étoffe et que de doubles et triples rideaux habillassent les fenêtres, avec cette ampleur, cet abus de volants, de festons que l'on voit aux robes... Pour le mobilier, il est tombé des mains de l'artisan de génie qui fait resplendir le XVIIIe siècle, malgré qu'il ne sût pas souvent lire, à celles de l'ouvrier, fils de deux révolutions, qui sait lire, lui, et même écrire, ce qui lui fait croire à la liberté, mais qui ne crée plus rien et pastiche lourdement, sans logique, ni mesure, parce que son mince bagage est déjà trop lourd pour sa pauvre cervelle. Plus un meuble doit être magnifique, plus il paraît loufoque, composite, comme ce bureau, près du lit de l'Impératrice, sur lequel nous voyons de petites plaques de Sèvres, d'immenses médailles de bronze argenté, auxquelles Benvenuto et Clodion paraissent avoir collaboré, une étagère à cambrure Louis XV surmontée d'un buste Louis XVI minuscule.

C'est à la campagne, dans sa recherche de confortable, que le Second Empire survit plus heureusement, avec ses poufs, ses canapés, tourne-dos, vis-à-vis, au temps où le piano règne, à l'apogée d'Erard et de Gounod... On ajoute aux lampes des globes de verre dépoli et aux globes des transparents de tulle rose. Les proverbes et comédies de para-

vent sévissent... Ah! ces paravents! Car il y a aussi la Chine du général de Palikao!

Époque des grosses fortunes bourgeoises. On vient de percer pour elles le boulevard Haussmann et d'arrondir le parc Monceau. Il faudra que des aristocraties se reforment, que le peuple se familiarise avec ses connaissances nouvelles, pour que l'on puisse arriver à créer un style. Le Napoléon III n'est pas un style, mais le pot-pourri de ceux qui l'ont précédé.

Tout ce qui était monté redescend, ce qui était en bas, monte, haletant. On danse, on valse, crinolines, tatafouillon, catogans. Un artiste : Constantin Ghys; il gouache, il barbouille à la sépia une élégante, en deux coups de pinceau; mais est-ce une dame ou une lorette? L'Impératrice a Winterhalter pour Van Dyck et la princesse Mathilde, Giraud. Dubufe père est le Largillière des maréchales... et la Diane de la pendule est de Clésinger, ce Carpeaux du Marais... Pourtant, il y avait Manet, Renoir, Degas, de bien jeunes hommes auxquels pas un amateur n'eût acheté un tableau.

En ce jour d'inauguration, aux Arts Décoratifs, le mot *belle-mère* forme le leit-motiv de la rumeur que causent les chuchotements :

« Ma belle-mère m'avait donné des bijoux comme ceux-ci... je les ai fait fondre, tant je les trouvais hideux! »

« Ma belle-mère avait les mêmes fauteuils dans son petit salon... le même meuble d'appui... Vous souvenez-vous? Mais si, *aux Platanes... au Cèdre* ou aux *Bergeries...* »

Et la voix de femmes, qui seront bientôt, qui sont déjà belles-mères à leur tour, mais qui préfèrent ne pas s'en souvenir, répète ce mot, avec des intonations dans lesquelles percent toutes les rancœurs si souvent injustifiées des générations voisines l'une pour l'autre. Et l'on se sent empoisonné — et l'on ne peut plus rester, et l'on part, avec le sentiment d'avoir violé des tombes fraîches et, d'ailleurs, déjà bien délaissées.

ALBERT FLAMENT

LES RÉPARATIONS

Le problème des réparations entre dans une nouvelle période de son histoire. A la suite des événements qui ont surgi depuis quelques jours, il faut nous préparer à une ère de difficultés qui exigeront de nous des initiatives et des décisions. La Chambre a manifesté toute sa confiance dans le gouvernement. Elle veut faciliter la tâche à M. Poincaré; elle a mieux à faire que d'opposer les uns aux autres les ministères et les ministres. Mais elle a le sentiment net que le problème des réparations ne peut plus longtemps, tel qu'il est, peser sur notre politique et que l'heure des résolutions nécessaires est proche.

L'échéance du 31 mai n'a rien réglé. Comme il était facile de le prévoir, et comme nous l'avions indiqué, elle s'est passée sans crise. L'Allemagne s'est inclinée; la Commission des réparations s'est montrée indulgente. A Gênes, M. Lloyd George n'avait pas caché aux Allemands qu'ils devaient s'arranger pour que la date du 31 mai passât sans incident. A Paris, la Commission des réparations, qui est un tribunal souverain, avait elle aussi ses raisons pour ne pas être intransigeante. L'Allemagne a donc promis de faire les réformes financières qui lui étaient demandées et d'accepter le contrôle qui lui est imposé. En lui répondant, la Commission des réparations a fait un certain nombre de réserves, mais a pris acte des déclarations allemandes qu'elle juge suffisantes.

Ces résultats ont paru pendant quelques jours assez satisfaisants et ont donné à croire que la situation allait s'améliorer. En fait, il n'y a rien de changé et le problème

demeure tout entier. M. Poincaré dans le discours qu'il a prononcé récemment à la Chambre nous a prévenus lui-même contre toute illusion. Il suffit de lire la note allemande et la réponse de la Commission des réparations pour s'apercevoir qu'entre l'une et l'autre il reste bien des différences d'appréciation, et par conséquent que la discussion n'est pas finie. L'Allemagne d'ailleurs n'a pas attendu pour laisser paraître ses dispositions réelles. A peine le gouvernement de Berlin avait-il envoyé sa note à la Commission des réparations qu'il était vivement attaqué au Reichstag. L'exécution du traité est toujours aussi impopulaire en Allemagne, et les promesses du Reich ne seront tenues qu'autant qu'il y sera contraint. Or, l'échéance du 31 mai a eu pour effet d'amener l'Allemagne à prendre de nouveaux engagements. Mais la question de savoir comment nous l'obligerons à s'exécuter n'est pas éclaircie.

Un fait grave s'est bientôt produit. La Commission des réparations avait convoqué un Comité de banquiers où figuraient les Américains, et qui devait étudier la possibilité pour l'Allemagne de contracter un emprunt international. Ce comité n'a encore abouti à rien. Au moment où nous écrivons, on peut même se demander si l'emprunt international aura lieu. Il est certain que dans tous les pays, et en Allemagne même, beaucoup d'hommes politiques et d'hommes d'affaires prendront volontiers leur parti de cet échec. Depuis plusieurs semaines, des milieux politiques allemands donnent l'impression qu'ils ne tiennent pas à l'emprunt international. Pour eux, manquer aux engagements qui résultent du traité de Versailles, ce n'est rien, ce n'est que de la politique, et si c'est avantageux, il ne faudrait pas les forcer beaucoup pour leur faire dire que c'est honorable. Mais manquer à des engagements pris à l'égard de banquiers internationaux, ce serait beaucoup plus grave; ce serait courir le risque de compromettre grandement l'avenir économique de l'Allemagne pour des années. Entre ces deux faillites possibles, l'Allemagne préfère la première. L'échec de l'emprunt international lui fournira un argument de plus pour affirmer qu'elle est matériellement hors d'état de payer et qu'elle ne trouve pas de prêteur dans le monde entier.

Or il est arrivé que ce Comité de banquiers appelé à se prononcer sur l'emprunt international a voulu mettre comme préface à ses études un examen du problème des réparations lui-même; c'est-à-dire qu'il a posé comme condition première la diminution de la dette allemande. Il est bien évident qu'il n'avait aucun droit à s'occuper de cette affaire et que la Commission des réparations en la convoquant ne lui avait pas donné ce mandat. Comment en effet la Commission des réparations se serait-elle dépossédée elle-même et aurait-elle abandonné les prérogatives qu'elle tient du traité de Versailles lui-même? Mais le fait est aussi important ici que le droit. Le Comité des banquiers, n'ayant aucun titre à poser ce problème, a cependant dès le début touché à quelque chose d'essentiel : il a entendu apprécier le montant de la dette allemande; il ne voulait pas prêter à un pays traînant de trop lourdes obligations; il réclamait des garanties. M. Poincaré a déclaré d'un mot à la Chambre qu'il ne saurait être question de diminuer la créance française. Il est évident qu'aucun gouvernement ne pourrait prendre cette responsabilité. Malgré toutes ces considérations, reposant sur le droit, la majorité de la Commission, c'est-à-dire les délégués britannique, italien, belge, a décidé que le mandat du Comité n'exclurait pas l'étude d'une diminution de la dette allemande. Cette manifestation, en opposition avec la politique française, a une portée qui ne saurait échapper.

M. Lloyd George a déclaré récemment qu'il était partisan de l'application du traité de paix. M. Poincaré tient avec énergie le même langage. Cependant, étant d'accord sur le mot, ils ne sont pas d'accord sur la chose. C'est que la formule de « l'application » du traité, à elle seule, ne suffit plus et qu'elle a besoin d'être précisée. Elle exprime très bien une idée juste et utile : c'est que notre droit est inscrit dans un traité signé par toutes les puissances ayant pris part à la guerre, qu'il est consacré solennellement, et que nous nous en tenons à ce document. Mais, à l'heure actuelle, nos Alliés ne tirent pas de là les mêmes conclusions que nous.

Qu'y a-t-il d'acquis? Trois résultats. Le premier date de 1921 : le montant de la créance allemande a été fixé par

l'accord des Alliés et par la Commission des réparations. Le second date de 1921 également : nous avons contraint l'Allemagne d'accepter et nous avons occupé trois points de la rive droite du Rhin que nous tenons encore. Le troisième date de 1922 : la Commission des réparations a accordé à l'Allemagne un rabais pour l'année 1922 et lui a imposé un certain nombre de réformes financières. L'avenir prochain promet-il des résultats rapides et réels? Nullement. Rien ne prouve que l'Allemagne prenne des mesures suffisantes. En somme il reste à faire l'essentiel; il reste à faire payer l'Allemagne. Et c'est à ce moment que nos Alliés considèrent la possibilité d'une diminution de la dette. Bien que leur décision ne puisse entraîner de conséquences pratiques immédiates, elle n'en constitue pas moins l'aveu de tendances que nous ne pouvons plus ignorer.

Nous doutons fort que la majorité de la Chambre se contente bien longtemps de cette application du traité. Nous vivons dans un pays ordonné, raisonnable et patient, qui comprend bien des choses, même quand on néglige de les lui dire, et qui a le bon sens de se rendre compte de ce qui est et de ce qui peut être. Il réclamera une solution. Il ne jugera pas que c'en est une d'avancer 90 milliards à l'Allemagne pour les réparations, puis d'attendre des échéances échelonnées sur trente années et plus, et enfin d'être obligé à chacune de ces échéances de réclamer, d'agir, de contraindre et de rouvrir à cette occasion la question de nos relations internationales. La Conférence de Gênes a montré que, si le document de Versailles sur lequel nous nous appuyons solidement demeure immuable, les conditions où vit l'Europe se modifiaient peu à peu, et que le temps ne rendait pas plus facile notre action pour obtenir notre dû.

On peut imaginer, au moins en théorie, deux manières de concevoir l'application du traité de paix. L'une consiste à se tenir à la lettre, et à user strictement de tous les droits qu'il donne : dans cette hypothèse la Commission des réparations, qui a les pouvoirs les plus étendus, réglera notre action, et le jour où elle se décidera à déclarer que l'Allemagne manque à ses engagements, comme elle n'a pas de moyen d'exécution, c'est aux puissances qu'il appartiendra de faire ce qu'elles

jugeront nécessaire. L'action suppose donc l'intervention de la Commission des réparations pour déclarer la carence de l'Allemagne, la délibération des Alliés, et à défaut de leur accord, leurs décisions respectives. L'expérience vient de montrer que si la politique des accords entre Alliés avait ses inconvénients, la politique des discussions juridiques en a aussi. La Commission des réparations est le tribunal devant lequel, aux termes du traité, il faut aller pour faire prévaloir nos droits. Nous ne sommes pas sûrs de trouver toujours une majorité favorable à nos revendications, mêmes essentielles.

L'autre manière de concevoir l'application du traité de paix consiste à prendre des initiatives et à avoir, d'accord avec les Alliés, un programme pour que l'Allemagne paie. Car au fond tout le problème est de savoir comment la dette allemande sera exigible. M. Lloyd George ne nous a pas caché sa façon de penser dans son dernier discours. Il a dit clairement qu'il voulait appliquer le traité, mais dans un esprit de tolérance à l'égard de l'Allemagne; il nous a dit aussi, et c'est la première fois que le sujet était abordé aux Communes, que l'Angleterre était prête à étudier la question des dettes interalliées, si les États-Unis voulaient s'y prêter. Ces deux déclarations sont à retenir. Les puissances qui jugent la charge de l'Allemagne trop lourde et qui sont en situation de faire des sacrifices trouveront dans la question des dettes interalliées l'occasion de suivre réellement leur politique. Pour notre part, notre situation économique et financière, connue et reconnue de tous, nous ordonne de réclamer et d'obtenir ce qui nous est dû par l'Allemagne. Mais nous n'avons pas à nous opposer au règlement des dettes interalliées. Pendant longtemps nous n'en avons parlé que pour affirmer notre intention de payer ce que nous devions. Le problème des dettes interalliées est d'ailleurs absolument indépendant de celui des réparations. Mais dans l'esprit européen la solution du premier peut faciliter la solution du second; pourquoi n'en pas parler? Sous la forme indirecte, qui est souvent celle des Anglais, M. Lloyd George a déclaré nettement à quelles conditions il s'en occuperait. Il attend que les États-Unis prennent une initiative, qui

n'est pas dans leurs intentions présentes. Cependant, étant donnée l'attitude de la Commission des réparations et du Comité des banquiers, il nous est bien permis de rappeler que, pour notre part, nous avons besoin pour payer nos dettes de toucher ce qui nous est dû, et que si nos Alliés éprouvent le désir, pour diminuer la dette allemande, de ne pas être payés, ils devraient bien délibérer et faire connaître leurs décisions.

Il y a une autre question sur laquelle il faut que nous nous expliquions aussi, c'est celle des réparations en nature. Une grande incertitude règne à ce sujet. Alors qu'à la Bourse, l'ouverture du marché des rentes a montré l'essor du mouvement d'affaires et l'activité des transactions, il reste une cause sérieuse de réserve, en ce qui concerne les échanges avec l'Allemagne. Des tarifs établis en 1920 sont encore en vigueur, d'autre part les accords de Wiesbaden contiennent une clause qui empêche de fournir les matériaux allemands à d'autres prix que ceux des matériaux français. On comprend très bien la raison de ces mesures : il s'agissait de protéger le commerce et l'industrie français. Mais il faut savoir ce qu'on veut : souhaite-t-on avant tout protéger l'industrie nationale? alors qu'on ne parle plus de livraisons en nature. Devra-t-on au contraire faciliter à notre budget les paiements des sommes dues par l'Allemagne? alors le gouvernement au risque de gêner certains intérêts industriels doit le dire hardiment. Mais pour suivre avec chance de succès une politique française, il est utile de se mettre d'accord au préalable entre Français.

Enfin, quand on parle de l'application du traité de Versailles, il est une conséquence que nous sommes toujours en droit de rappeler. Le traité devait être accompagné d'un pacte de garantie. Nous sommes obligés de veiller nous-mêmes à notre sécurité qui devait être assurée. Nous sommes sur le Rhin et c'est notre sauvegarde. Il est vrai que nous n'administrons pas, que nous ne levons pas d'impôt, que nous sommes là uniquement comme occupants militaires. L'expérience, qu'il faut méditer, prouve cependant que des articles du traité touchant notre sécurité et nos garanties, les plus réels, les plus efficaces dans le présent comme pour

l'avenir sont ceux qui ont prescrit notre présence sur le Rhin.

Dans l'état de désarroi de l'Europe, le gouvernement français est à même de faire prévaloir des idées claires et distinctes. M. Lloyd George qui avait espéré faire triompher à Gênes une conception générale n'a pu y réussir. Les Russes se sont révélés comme étant communistes avant d'être européens. Les Allemands se sont montrés attachés à la revanche germanique plus qu'à l'amélioration de la situation européenne. Gênes n'a pas répondu aux espérances. Mais Gênes a laissé des besoins et des tendances. La situation telle qu'elle se présente après les récentes décisions de la Commission des réparations, montre que M. Lloyd George n'a pas renoncé à ses desseins, que le groupement anglo-italien formé à Gênes subsiste, qu'il peut s'accroître de la Belgique, dont la solidarité avait paru il y a quelque temps être une des bases de notre politique. La confusion européenne est telle que nous avons pu croire que la procédure marquée dans le traité remettrait de l'ordre et serait le chemin du salut. Il faut décidément plus; il faut tirer des textes toutes les conséquences, et prendre la responsabilité des solutions. Quel grand rôle pour un homme d'État français et bien digne de M. Poincaré de fournir à l'Europe les notions précises qu'elle cherche; de garder auprès d'elle tout notre crédit moral et de mettre fin à quelques-unes des incertitudes qui pèsent sur le monde en exprimant sur les sujets qui nous touchent des volontés simples, en proposant des solutions pratiques et raisonnables! Le problème des réparations contient en lui le problème franco-anglais et le problème franco-allemand : c'est à la manière dont il sera compris et résolu qu'est lié l'ordre européen.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1922

		Pages.
PRINCESSE BIBESCO	Un Ami de la France : Jean-N. Lahovary	5
A. AULARD	Ma controverse avec Delbrück	28
FRANCIS CARCO	L'Homme traqué. — II	44
VICOMTE DE REISET	Herminie	73
MAURICE GENEVOIX	Rémi des Rauches (*fin*)	99
JOSEPH AYNARD	Le Journal d'un Désabusé	129
VICTOR DU BLED	Le Salon de Madame Aubernon	154
LOUIS HOULLEVIGUE	Les Sciences : Au-dessus des Nuages	176
J. DECAMPS	La Vie économique : La Semaine de la monnaie	193
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	206
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Alliés et l'accord germano-russe	215

LIVRAISON DU 15 MAI 1922

		Pages.
ERNEST LAVISSE	Raisons de confiance en l'Avenir	225
HENRY DE RÉGNIER	Lettre au Président de Brosses	242
ÉMILE ERCKMANN	Souvenirs d'un Alsacien	253
MARIE BONAPARTE	Le Printemps sur mon jardin	282
ALEXANDRE ARNOUX	La Sensibilité volée	298
GÉNÉRAL DUVAL	L'Organisation militaire et l'Expérience de la Guerre	337
FRANCIS CARCO	L'Homme traqué. — III	370
FRANÇOIS DE TESSAN	Les Chinois en Indochine	394
J.-L. VAUDOYER	Les Arts : A propos des Salons	413
LOUIS LALOY	La Musique : Le Ballet moderne	421
ABEL BONNARD	La Vie parisienne : Le Public et la Science	429
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise de la Conférence	439

LIVRAISON DU 1er JUIN 1922

		Pages.
PRINCESSE PALEY	Mes Souvenirs de Russie (1916-1919). — I	449
A. KOUPRINE	Oléssia la Sorcière. — I	477
COMTE DE SAN MARTINO	La Politique du Vatican et le Nouveau Pape	505
IGNOTUS	Études et Portraits : M. Lloyd George	533
ÉMILE MAGNE	Tallemant des Réaux en ménage. — I	540
AMIRAL DEGOUY	Le Sous-Marin et les Marins	561
FRANCIS CARCO	L'Homme traqué (*fin*)	594
JEAN POMMIER	Paris-Lausanne en avion	617
JULES DECAMPS	La Vie économique : Gênes et la Question monétaire	626
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	641
JOSEPH AYNARD	Les Arts : A propos de l'Exposition Prudhon	655
RENÉ AUBERIVE	La Vie parisienne : Les Cent Portraits	661
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Alliés et l'Échéance du 31 Mai	666

LIVRAISON DU 15 JUIN 1922

		Pages.
PROSPER MÉRIMÉE	Lettres à la Princesse Mathilde	673
PRINCESSE PALEY	Mes Souvenirs de Russie (1916-1919). — II	707
PAUL MORAND	La Nuit de la rue de Babylone	737
DOCTEUR CABANÈS	La Puissance de Suggestion chez Napoléon	753
A. KOUPRINE	Oléssia la Sorcière. — II	779
ÉMILE BOREL	L'Enseignement des Sciences dans les Lycées	802
ÉMILE MAGNE	Tallemant des Réaux en ménage (*fin*)	812
A. ALBERT-PETIT	Comment meurt une Civilisation	841
ABEL BONNARD	La Vie présente : Femmes	853
PAUL ALFASSA	Les Arts : L'Exposition du Second Empire	867
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	875
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Réparations	888

Une Banque de Commerce moderne

La GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK grâce à ses succursales, ses affiliations bancaires et ses correspondants est en mesure d'offrir aux commerçants et industriels un service de banque pratique et moderne dans n'importe quel centre industriel, commercial ou maritime du monde.

Elle publie mensuellement en français et en anglais une revue fournissant de nombreux renseignements sur la situation économique aux États-Unis, ainsi que sur les débouchés offerts au commerce international. Cette revue contient un tableau des cours les plus élevés et les plus bas cotés à New-York sur les principales valeurs américaines. Elle est envoyée à toute personne qui en fait la demande.

La direction de la GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK sera heureuse d'indiquer les facilités qu'elle peut mettre à la disposition de ses clients en matière de services de banque dans le monde entier : Comptes de dépôts et de chèques ; Avances sur marchandises ; Vente et achat de change ; Lettres de crédit ; Travellers Checks ; Vente de titres américains à New-York.

Guaranty Trust Company of New-York

PARIS : 1 et 3, rue des Italiens

SIÈGE SOCIAL : 140, Broadway, New-York.

SUCCURSALES ET AGENCES à : Londres - Liverpool Le Havre - Bruxelles - Anvers - Constantinople.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*
Téléphone : Central 72-71.

VENTE au PALAIS à PARIS le *24 juin 1922, à 2 h.*
MAISON A PARIS, RUE DE LA PERLE N° 12
Cont^ce 175 m. env. Rev. brut env. 10.612 fr. M. à p. : 40.000 fr. plus rente viagère de 2.500 fr. Crédit rent. née en 1854. S'adresser à M^es DE FORGES et PLAIGNAUD, avoués, et BLANCHET, notaire à Paris.

A ADJUGER *le 27 juin 1922, à 3 h.*, en l'étude de Me MONJOU, notaire à Versailles, place Hoche n° 5.
MAISON DE RAPPORT A VERSAILLES RUE DE VERGENNES 24 et 26. C^ce 1.074^m. Rev. 5.195^f. M. à p. : 55.000^f et
MAISON DE RAPPORT AU CHESNAY RUE DE VERSAILLES 79 et Rue Pottier, 4. Rev. 2.435 fr. 80. M. à p. : 35.000 fr.

VENTE au PALAIS à PARIS, *le 21 juin 1922 à 2 h.*
En 2 lots **1° MAISON D'HABIT^on** agenc^t mod. avec parc 10.000^mc env., 11, rue de la Banque **A S^T-MAUR-DES-FOSSÉS** (Seine). M. à p. : **2° USINE** surf. couv. env. 100.000 francs 2.800^m et terr. env. 15.000^m même lieu. M. à p. : 100.000 fr. S'adr. Mes RAVETON, 8, r. Castellane et F. BERTIN, avoués.

VILLE DE PARIS. A adj^er Ch. des not. *27 juin*
2 TERRAINS 1° Rue CLER, 56-58 et pass. de la Vierge, 1. S^ce 1.598^m. M. à p. : 420.000^f ; 2° Rue DAMESME, 4 prés. S^ce 239^m70. M. à p. : 19.176^f. S'ad. Mahot de la Quérantonnais et DELORME, 11, r. Auber.

VILLE DE PARIS. Adj^on s^r 1 ench. Ch. des not. *le 27 juin*
TERRAIN D'ANGLE
Rues du LOUVRE et MONTMARTRE
S^ce 505^m96. M. à p. : 2.000 fr. le mètre. S'ad. not. Mes DELORME et MAHOT de la QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides.

MAISON DE RAPPORT A VERSAILLES
R. DE L'ORANGERIE, 49. *A adj^er le 27 juin 1922, à 2 h. 1/2*, en l'Etude de Me MONJOU, not. à Versailles, place Hoche, 5. Rev. 11.845^f. M. à p. : 80.000^f.

Etude de Me DUPLAN, avoué, 34, rue Pasquier. Adjudication au Palais, le *24 juin 1922*, à 2 h. 1°
IMMEUBLE Rue des **ROSES, 19.** Rev. brut : 24.375 fr. Sup. 1.755^m. M. à p. : 250.000 fr. ; 2° MAISON
R. de la CHAPELLE, 112. Rev brut : 26.500 fr. Sup. 955 m. *Crédit Foncier.* M. à p. : 200.000 fr. S'ad. à Mes DUPLAN, BONNIN, GAUTIER, av. ; de Ridder et BAUBY, not.

VENTE au PALAIS à PARIS, le 28 juin 1922, à 14 h.
1° D'UNE PROPRIÉTÉ "LA MALIGNERIE"
Commune de Sorel Moussel (Eure-et-Loir), avec dépend^ces **2 ILES** dites **"ILES BAUDRIES"** sur l'Eure, 2 terres à Sorel et 1 ravinière au "BOUT DU MOUSSEL", Commune de Sorel. Contenance totale : 10^ha 84^a 71^ca. Mise à prix : 200.000 fr. **2° D'UNE PROPRIÉTÉ avec MAISON à** Sorel (Eure-et-Loir). Contenance : 64^a 93^ca. Mise à prix : 18.000 fr. S'adr. Mes LEGRAND et COROT, avoués à Paris, Me LAVERNE, notaire à Paris et à Me MOREAU, notaire à Abondant.

MAISON A PARIS **RUE D'UZÈS, 9.** C^ce 355^m. Rev. brut 62.000^f env. M. à p. : 1.000.000^f *Prêt Créd. Fonc. à conserv.* Adj^on *Ch. not. 27 juin* S'ad. à M^e Ch.-Am. LEFÈBVRE, notaire, 21, av. Rapp.

---

2 MAISONS A PARIS **R. DU DOCTEUR-PAQUELIN** 2 et 4. Rev. br. : 31.094^f et 27.065^f env. M. à p. : 335.000^f et 290.000^f. Adj^on *Ch. not. 27 juin.* Me MICHELEZ, not. 50, av. Wagram.

MAISON A PARIS **R. HÉRICART,** 32. C^ce 255^m28. R. br. : 3.800^f M. à p. : 40.000^f. *Adj. Ch. not. 20 juin.* S'ad. M^e Am. DAUCHEZ, 128, r. La Boétie.

MAISON A PARIS **R. S^T-HONORÉ, 233** (1er ar^t). C^ce 292^m50. Rev. br. : 62 891 fr. M. à p. : 850.000^f. Adj^on Ch. not. le 27 juin 1922. S'ad. à Mes G. AUBRON et J. BAUDRIER, not. 85, rue Richelieu.

VENTE au PALAIS à PARIS, *le 24 juin 1922, à 14 h.*
En 3 lots **1° PROPRIÉTÉ R. VAUVENARGUES, 12** Cont^ce 700^m env. Rev. br. : 6.800^f. M. à p. : 80.000^f.
2° MAISON D'ANGLE, RUE SERRET, N° 8, C^ce 222^m60 env. Rev. br. : 32.566^f50. M. à p. : 200.000^f. Prêt du Crédit Foncier sur les 2 premiers lots.
3° TERRAIN A ISSY, lieu dit "Clos des Moulineaux". Cont^ce 225^m. Rev. br. : 200^f. M. à p. : 4.500^f. S'adr. à Mes LEVEILLÉ-NIZEROLLE, avoué, 20, rue de Lisbonne ; MOREAU, not., au Greffe des criées et sur les lieux.

HOTEL PARTICULIER à Paris **AV^UE HOCHE, 20** C^ce 398^m. M. à p. : 500.000^f. *Adj^on. Ch. not., 4 juillet.* S'ad. aux not. M^es DE RIDDER, CHAVANE, à Paris ; BOCHET, à Choisy-le-Roi ; DELANNOY, à Maule (S.-et-O.) et à Me William BAZIN, 8, rue Courty, Paris, *dép. ench.*

NEUILLY-S/S. MAISON. 58, r. Perronet. Rev. br. 11.160^f M. à p. : 95.000^f. Terr. à Garches. Lib. M. à p. : 200^f. *Adj^on. Ch. not. Paris 27 juin.* S'ad. aux not. Mes A. DAUCHEZ et MICHELEZ, 50, av. Wagram. Paris.

La Frumine

Aliment intégral vitaminé d'un goût délicieux.

Contient, sous une forme pure et parfaite, tous les éléments nécessaires à l'organisme: *hydrates de carbone, albuminoïdes, graisses, minéraux et vitamines.* Tous ces éléments sont tirés du régime végétal et donnent un aliment idéal, ne s'altérant jamais, et possédant le maximum de valeur nutritive sous le volume le plus réduit.

23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi franco: 2 tablettes-repas 2.75. boite de poudre 6.50

LE CARNET CRITIQUE

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE (Littérature, Théâtre, Arts plastiques, Musique) — SPÉCIMEN : 0 fr. 75

Chèques-Postaux n° 215-97 **10, rue Linné — PARIS (5e)** Téléphone Gobelins 60-88

FRANCE	Un an	18 »	ÉTRANGER	Un an	21 »
	Six mois	9 50		Six mois	11 »

BIBLIOTHÈQUE DU CARNET CRITIQUE

Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	12 francs	23 francs	34 francs	45 francs
Pendant 6 mois	6 fr. 50	12 —	17 fr. 50	23 —
Pendant 3 mois	3 fr. 50	6 fr. 50	9 francs	12 —

(France, Colonies et Étranger), catalogue avec notice explicative ; 0 fr. 50

LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

Service rapide. — Achats de livres et Abonnements aux périodiques à des conditions uniques

Demander spécialement la notice gratuite

M. BOISSELOT, rue du Rocher, 56, Paris, envoie franco listes de 1500 offres et 100 demandes de

PROPRIÉTÉS

maisons, villas, châteaux, domaines, fermes et usines dans toute la France.

CHEMIN DE FER DU MIDI

La Compagnie des Chemins de fer du Midi a l'honneur d'informer le public qu'elle vient de mettre en service, entre Dax et Pau, un train rapide composé de voitures de 1re classe assurant, à Dax, la correspondance du Sud-Express :

Départ de Dax, 20 h. 41 ; arrivée à Pau, 21 h. 58.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, Place du Panthéon. — PARIS (Ve).

VIENT DE PARAITRE :

LÉON DAUDET
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LE STUPIDE XIXe SIÈCLE

Exposé des Insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France depuis 130 ans

1789-1919

Aucun homme qui pense ne pourra ignorer ce grand livre dont le seul titre a ouvert dans toute la presse une haute discussion; le livre qui accuse et condamne un siècle dont la façade brillante et les progrès apparents **ne cachent que décadence, ruine et mort.**

Un volume in-16 de 320 pages. . . . . 7 fr.

ÉDITION ORIGINALE

Un volume sur bel Alfa teinté, titre en deux couleurs. . . . . 10 fr. (franco, 11 fr.)

DU MÊME AUTEUR

LES ŒUVRES DANS LES HOMMES

Un volume in-16. . . . . 7 fr.

Les Dicts et Pronostiquations d'Alcofribas deuxième

Un volume in-16 sur bel Alfa . . . . . 10 fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION

"LE LIVRE"

9, Rue Coëtlogon :: Paris - VI

TÉL. : FLEURUS 13-16

Vient de paraître :

CLAUDE FARRÈRE

LA PEUR DE Mr DE FIERCE

ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

illustrée de dix aquarelles originales de

GUY ARNOUX

1 vol. 19×25,5 tiré sur les presses du Maître-Imprimeur FRAZIER-SOYE

Tirage limité à 450 exemplaires numérotés.

Série A. 10 exemplaires sur Japon des Manufactures Impériales, numérotés de 1 à 10, contenant chacun une des aquarelles originales de GUY ARNOUX.

Il reste quelques exemplaires à.. .. .. 500 fr.

Série B. 40 exemplaires sur grand vélin blanc de Hollande Van Gelder Zonen, numérotés de 11 à 50.

Il reste quelques exemplaires à.. .. .. 125 fr.

Série C. 400 exemplaires sur vélin teinté de Hollande Van Gelder Zonen, numérotés de 51 à 450 à .. .. 90 fr.

Paru récemment :

GABRIEL SOULAGES

L'IDYLLE VÉNITIENNE

TEXTE DÉFINITIF

1 vol. in-16 colombier, imprimé en deux couleurs, en caractères Tory-Garamond, sur papier d'Alfa.. .. .. 12 fr.

Il reste quelques exemplaires numérotés sur papier de chanvre à 60 fr. et sur vergé d'Arches à 40 fr.

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
15, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

Viennent de paraître :

ALFRED DROIN

A L'OMBRE DE SAINTE-ODILE

Poème

Avec une lettre d'Alsace d'Edouard SCHURÉ

Un volume in-16. — Prix . . . . . 7 f.

Il a été tiré deux cents exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. — Prix . . . . 20 f.

JACQUES HÉRISSAY

LE MONDE DES THÉATRES

Pendant la Révolution, 1789-1800

D'après des documents inédits (Ouvrage orné de dix gravures hors texte).

Un volume in-8° écu. — Prix . . . . . 10 f.

PIERRE FLOTTES

BAUDELAIRE

L'HOMME ET LE POÈTE

Un volume in-16. — Prix . . . . . 7 f.

GEORGES GOYAU

PAPAUTÉ ET CHRÉTIENTÉ SOUS BENOIT XV

LE RAYONNEMENT D'UNE GRANDE SOUFFRANCE : BENOIT XV. — L'ÉGLISE ET LES PEUPLES
L'ÉGLISE ET LES ÉGLISES. — L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — LE NOUVEAU PONTIFICAT

Un volume in-16 — Prix . . . . . 7 f.

Il a été tiré dix exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma — Prix . . . . . 20 f.

M.-J. ROUËT DE JOURNEL

La Compagnie de Jésus en Russie

UN COLLÈGE DE JÉSUITES

à Saint-Pétersbourg
1800-1816

Un volume in-16. — Prix . . . . . 7 f.

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. — Prix . . . . 20 f.

EDOUARD SCHURÉ

LES ENFANTS DE LUCIFER

(Drame antique)

LA SŒUR GARDIENNE

(Drame moderne)

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-16. — Prix . . . . . 7 f.

PIERRE BLIARD

LE PÈRE LORIQUET

La Légende et l'Histoire

Un volume in-16. — Prix . . . . . 7 f.

LIBRAIRIE PLON

NOUVEAUTÉS

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN JARDIN SUR L'ORONTE
Roman d'amour

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

JÉROME & JEAN THARAUD

LA RANDONNÉE DE SAMBA DIOUF
Roman noir

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

GASTON RAGEOT

LE JUBÉ
Roman

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

CLAUDE VARÈZE

L'INDISSOLUBLE
Suivi du BOUCHER ROUGE

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA RUSSIE DES TSARS
PENDANT LA GRANDE GUERRE
TOME II (3 Juin 1915-18 Août 1916)

Un volume in-8°, avec 5 planches et 4 reproductions en noir d'aquarelles de G. LOUKOMSKY. . 15 fr.
Il a été tiré 2 100 exemplaires sur papier Alfa . . . . . 30 fr.
— 50 — — *Hollande Van Gelder*. . . . . 80 fr.

BARON DE SCHŒN
ANCIEN AMBASSADEUR D'ALLEMAGNE A PARIS

MÉMOIRES
Traduits de l'allemand par Louis ARNOLD
Préface de Jacques BAINVILLE

Un volume in-16 . . . . . 7 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

DUCHESSE DE ROHAN
Douairière

LE CHANT DU CYGNE

Poésies

Un volume in-16. — Prix . . . . . **6 fr. 75**

Il a été fait de cet ouvrage une édition, tirée à 500 exemplaires, format in-4° jésus, imprimée sur beau vélin, et comprenant 12 aquarelles de l'auteur, reproduites en couleurs.

Prix du volume . . . . . **125 fr.**

A propos des Représentations à l'Opéra

GABRIELE D'ANNUNZIO

LE MARTYRE
DE
SAINT SÉBASTIEN

Musique de Claude DEBUSSY

Un volume in-16. — Prix . . . . . **4 fr. 90**

425-22. — Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

MES IMAGES,

par **Marguerite Comert.**

Ce sont des images d'enfance et d'adolescence : premiers pas, premiers travaux, premières amies, premier amour — peut-être grand amour. — On les feuillette avec un vif plaisir, ces images, car leur dessin est ferme, sincère et vigoureux et riches leurs couleurs. La jeune Camille, narratrice et protagoniste, est une curieuse créature toute de nerfs et de cœur. Le destin lui étant fort régulièrement contraire, ses désillusions suivent une triste progression : elle est déçue en sympathie, en amitié, puis en amour. Ce dernier chapitre devient même assez noir et la mort opère de sérieux ravages. On y verrait quelque excès, si l'on percevait la fiction, mais la simplicité et la justesse de ton maintiennent constamment le récit dans la vie...

PSYCHOLOGIE DU FÉMINISME,

par **Léontine Zanta.**

Qu'est-ce exactement que le féminisme? L'auteur, estimant à juste titre qu'en précisant les définitions, on tarit la source de la plupart des discussions, s'efforce tout d'abord de l'expliquer. Puis elle retrace l'histoire des idées relatives à la condition de la femme. Cet exposé fort clair et bien documenté met en valeur l'importance des progrès tout récemment réalisés. Signalons une très heureuse et très intéressante opposition indiquée entre le féminisme latin et le féminisme scandinave, sur lequel Ibsen et Bjöernson nous fournissent de précieuses données. Évitant l'aride question des droits politiques de la femme, Mme Zanta donne au débat toute son ampleur, en étudiant les formes actuelles de la sensibilité et de l'intelligence féminines. Et les pages qu'elle consacre à ce grand sujet dénotent un esprit d'analyse aigu auquel Paul Bourget lui-même rend un hommage bien mérité dans la préface qu'il a écrite pour ce volume.

L'ANCIEN ART BULGARE,

par **Bogdan Filow.**

L'auteur ne connaîtra certes pas l'amertume d'être accusé de compilation. Le sujet est neuf et il semble qu'en Bulgarie même les ouvrages sur l'art national sont assez rares. Mais la matière est, au fond, assez ingrate. L'art bulgare n'est guère qu'une branche de l'art byzantin, en dépit des efforts héroïques de M. Filow pour mettre en valeur son caractère national. Architectes, peintres et sculpteurs n'ont travaillé, presque exclusivement, que pour les églises, et les églises susceptibles de retenir l'attention ne paraissent pas fort nombreuses. L'ouvrage reste pourtant fort attachant par sa solide érudition et les aperçus ingénieux qui y sont développés.

UN ROI TOUT NU,

par **Albert Adès.**

La richesse, la célébrité, la puissance : tels sont les buts vers lesquels sont orientées la plupart des activités humaines. Que de déceptions pourtant sont réservées à ceux qui y parviennent. Pour la possession de ces biens on consume sa vie et cette possession même, si difficilement acquise, ne donne pas le bonheur espéré. Albert Adès a eu l'idée de nous présenter, sous une forme audacieuse et nouvelle, un artiste de génie, Fauvarque, qui, en dépit de la pauvreté et des malheurs qui s'acharnent sur lui, possède ce bonheur si âprement et si inutilement recherché par la plupart des humains. C'est que Fauvarque s'approprie toute la joie de l'univers : c'est pour lui qu'est faite toute la nature, toute la lumière, toute la vie... Comment être triste... puisqu'il y a le soleil! C'est en vain que ses ennemis guettent chez Fauvarque une défaillance : cet esprit vigoureux et fort triomphe de tout. Aucune catastrophe n'a raison de cet optimisme d'animateur et d'artiste. Fauvarque est plus fort que les maîtres de notre société, le malheur n'a pas de prise sur lui : il est, dans sa pauvreté, un vrai monarque, le *roi tout nu*. On devine quelles scènes vigoureuses un tel sujet a pu inspirer à l'auteur de *Goha le simple*. A cette œuvre — hélas — Adès n'a pu donner la dernière retouche. La mort l'a surpris en plein travail. Telle qu'elle est pourtant, elle gagnera la faveur du grand public, qui en appréciera la hardiesse et la grandeur.

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES,

par **A.-R. de Lens.**

Les lecteurs de la Revue connaissent déjà une bonne partie de cet ouvrage dont ils ont apprécié la couleur et le pittoresque. C'est un éblouissant défilé de tableaux de la vie marocaine à Meknès : tout d'abord les harems, perpétuellement agités derrière leurs vieux murs en ruines, de grandes comme de minuscules intrigues, dont la progression est attentivement suivie dans toutes les maisons de la ville, par cent mystérieuses voies d'information. Mme de Lens a noué maintes amitiés dans les harems de Meknès et elle a attentivement noté les subtiles manifestations de la stratégie féminine dans tous ces palais fermés, où l'homme est roi. Mais comme on sent tout proche encore un vieux Maroc impitoyable et farouche dans la craintive résignation des épouses et des esclaves! Enfin, par cent vivantes pochades, croquis de la rue, tableaux des cérémonies religieuses, etc..., l'auteur nous fait participer à l'existence quotidienne, pour nous encore bien lointaine, des indigènes marocains. Nulle pédanterie, point d'information indigeste, c'est à de très véridiques visages que nous nous attachons, et il faut savoir gré à l'auteur d'en avoir si habilement rendu le charme ou la vigueur.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.